

L'HUMOUR ET LE FANTASTIQUE DANS L'OEUVRE DE MARCEL Ayme

A Thesis

Presented to
the Faculty of Graduate Studies
the University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Jean-Yonnél Cauffman

May 1971



TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION	1
Chapitre	
I L'HOMME	4
II L'OEUVRE	15
III LA JUMENT VERTE	33
IV LA VOUIVRE	54
Introduction aux Romans Parisiens	75
V TRAVLINGUE	78
VI LE CHEMIN DES ECOLIERS	93
VII URANUS	115
CONCLUSION	130
BIBLIOGRAPHIE	135

INTRODUCTION

En littérature comme en toute autre matière il est difficile de se départir totalement de ce que l'on pourrait, faute de mieux, appeler la "manie de l'étiquetage". Quoi de plus rassurant en effet qu'un auteur dont les oeuvres, tout en se prêtant merveilleusement à la discussion de salon, n'iront en rien bouleverser l'ordre satisfait et somnolent de la société établie...ou, qui le feront si "gentiment", si naïvement que l'on sourira avec indulgence à leur effort généreux mais, inutile, de renouvellement. Bon gré, mal gré ces velléitaires de l'indépendance d'esprit seront, eux aussi, en tant que conformistes de l'anticonformisme également neutralisés, "phagocytés" par une société omniprésente et omnipuissante.

Il en va autrement de certains esprits chagrins qui, hélas, ne voient pas l'intérêt de faire partie d'une coterie, d'une chapelle quelconque et qui, oh! horreur des horreurs, refusent de tomber dans les divagations politiques ou les recettes de bonheur collectif de leur époque. Ces hommes de peu, sans importance sociale, tout au plus des individus, sont véritablement la honte de leur siècle et il n'est que trop juste qu'ils se voient impitoyablement soumis au bras séculier...Un Rabelais, ce paillard sans foi ni loi, passera toute sa vie à essayer, entre deux écrits, d'échapper aux bûchers de l'Inquisition et aussi injuste que cela puisse paraître, y réussira. Un Voltaire, cet homme sans Dieu, ce dangereux touche à tout, justement poursuivi pour ses insolences, devra, allant d'exil en exil, courir à travers l'Europe. Il se retrouvera même un moment seul, acculé au désespoir, mais s'arrangera par la suite, comble de l'infamie,

pour mourir honoré...et dans son lit! Flaubert, Verlaine, Baudelaire, ces trublions malsains, contempteurs de l'ordre moral, seront traînés devant les tribunaux, et il est bien dommage que l'usage de brûler les livres immoraux en place publique se soit perdu à cette époque.

Avec les temps modernes et la montée de désastreuses influences Louis Ferdinand Céline et Marcel Aymé pourront faire paraître impunément leurs élucubrations dangereuses.

Il ne sera hélas! plus possible de brandir contre ces empêcheurs d'exploiter en rond, l'épouvantail du bûcher. L'embastillage n'étant par ailleurs plus de mode, il ne restera plus aux honnêtes gens (le lavage de cerveau devant la cour de justice étant aussi un moyen d'action qui leur est maintenant refusé) que la ressource de déclancher dans les colonnes d'une certaine presse, des campagnes de calomnie, insinuanes et bien menées. Bien piètre revanche! Moyens dérisoires qui laissent à l'ennemi la possibilité de répondre et de contre-attaquer. Marcel Aymé dont nous allons étudier le désastreux exemple, avait pourtant bien commencé...

Ce même Marcel Aymé qui tournera si mal paraissait bien inoffensif avec sa manie de mettre des fées partout, de faire parler les animaux et les petites filles. Et puis ses paysans!... Quelle vérité dans la description! Quelles âmes naïves! Quels personnages pittoresques et sympathiques! Et, enfin de compte, malgré, il faut bien l'avouer, une fâcheuse tendance à la paillardise ainsi que l'absence de principes véritablement religieux, de bien braves gens qui savaient rester à leur place.

Ce rôle d'aimable pourvoyeur de rêves et d'illusions qu'il aurait pu jouer à merveille, Marcel Aymé l'a refusé. Il n'a pas voulu donner à l'humanité une fausse image d'elle-même, il en a dénoncé les consolations

rassurantes qui l'entretiennent dans l'ignorance et la servitude. Bref, il est sorti de ce que l'on considère généralement comme les attributions de l'humoriste...et c'est ce qui ne lui sera pas pardonné!

Chapitre I

L'Homme

Chacun connaît Marcel Aymé, et de quelque horizon social et politique que l'on vienne, on a entendu parler de lui. Son oeuvre n'a pu laisser indifférent et l'on "appréciera" chez lui, selon son tempérament, l'auteur de La Jument Verte ou celui des Contes du Chat Perché ou bien encore celui très controversé, de La Tête des Autres.

Pour certains, en effet, Marcel Aymé sera avant tout l'auteur de La Jument Verte. Il se verra ainsi héritier de la longue tradition française du roman et du conte licencieux qui remonte au Moyen-Age, passe par Rabelais, se prolonge avec La Fontaine, Perrault, Voltaire, Rétif de la Bretonne et Sade, pour aboutir, à l'époque des débuts littéraires de Marcel Aymé, à Joseph Delteil, qu'il a connu et dont l'oeuvre, ou plus exactement le propos de l'oeuvre, ressemble au sien. Pour d'autres, Marcel Aymé sera l'aimable lunaire au visage énigmatique, celui qui ne parle jamais, mais qui sait si bien faire parler les animaux et les enfants. On le rattachera donc sans hésiter aux conteurs comme Louis Pergaud, Franc-Comtois comme lui, celui que La Guerre des Boutons et le Goupil à Margot nous ont fait connaître. Quant au monde des enfants il faudra attendre Hervé Bazin, dans Vipère au Poing, pour retrouver une telle justesse de ton et une telle acuité de l'observation. Ces deux premiers aspects de l'oeuvre, exprimeront d'abord le monde agraire et non le monde citadin. En même temps que Marcel Aymé et dans d'autres régions de France, Giono, Ramuz, Alphonse de Châteaubriand, La Varende et l'immortelle Colette, qui fut la première dans cette voie, réaffirmeront l'importance et la qualité d'une littérature profondément enracinée dans le terroir.

Rien donc d'étonnant à ce qu'il ait été vu tout d'abord comme un facétieux et un amuseur. Comme nous le confirme François Billetdoux¹ quand il nous révèle:

Lorsque j'étais enfant, on ne considérait pas son œuvre autour de moi comme celle d'un écrivain de qualité, mais comme celle d'un feuilletoniste amusant et j'entendais dire: "il a de ces idées tout de même" ou bien "Oh! il a bien vu ça" ou encore "Oh! c'qu'il est cochon!" mais on ne le prenait pas au sérieux. Aussi ne m'étonnais-je pas lorsque plus tard, en classe de philo, Savin, mon professeur, me reprocha de le préférer à Auguste Comte.

Il faut bien des années pour que l'on s'aperçoive que ce tendre créateur de fées était aussi un homme lucide, un critique féroce de la société bourgeoise. Aussi ne serons nous qu'à moitié étonnés de voir avec quelle rage, (la rage de ceux qui se sont trompés sur l'authentique valeur humaine d'un auteur qu'ils avaient cru, tout d'abord, facile et léger) fut accueillie La Tête des autres. "Chahut estudiantin à Alger contre La Tête des autres... La Tête des autres.interdite en Tunisie... "une pièce de Marcel Aymé jugée trop osée à Vienne"... "Un communiqué du Conseil Supérieur de la Magistrature..." "Cinq comédiennes refusent de jouer"... "Ces tombereaux d'ordure que chaque soir à l'Atelier Monsieur Marcel Aymé déverse sur les magistrats..." (François Mauriac dans le Figaro).

A vrai dire, ceux qui s'indignaient des audaces de Marcel Aymé, auraient dû se méfier depuis fort longtemps de lui. Romancier et conteur, homme de théâtre aussi, Marcel Aymé nous raconte des histoires et s'il y ajoute ses convictions, ses rages, ses colères généreuses devant l'injustice du monde et la bêtise de ses contemporains, il le fait à sa façon:

¹ F. Billetdoux, Revue Opéra le 19 décembre, 1951. Cité par Pol Vandromme, Marcel Aymé, Paris, Editions Gallimard, 1960, p. 19.

c'est-à-dire sans insister, sans rechercher l'effet facile ou déroutant et surtout sans nous accabler d'un exposé théorique de ses idées. Marcel Aymé n'est pas un philosophe-romancier, ni un narrateur qui prétend à la dignité d'essayiste et de philosophe. Il nous a cependant avec Silhouette du Scandale paru en 1938, exposé son point de vue sur les questions et les faits de la vie contemporaine. Sous un humour négligent (et qui seul fut remarqué), on découvrait le vrai Marcel Aymé, le moraliste classique, "l'honnête homme", pourvu d'une solide texture philosophique à qui rien n'échappe, qui ne s'indigne pas, mais constate. Le scandale, nous dit-il,

....c'est un abcès qui crève. Ce qui le rend redoutable, c'est qu'il pose avec impudeur un problème banal de l'existence, devant lequel la majorité des gens se dérobaient jusqu'alors. Etudier le scandale, c'est décrypter les mythes de la société contemporaine, faire l'étude 'phénoménologique' des rapports sociaux en fonction des idées reçues, de la morale en vigueur, de l'absurdité irréductible de la vérité dans un monde bâti sur le mensonge, la façade, le paraître; et le scandale apparaît comme la plus absurde forme de révolte, comme la plus absurde des manifestations de la vérité puisque faire éclater la vérité n'est pas sa finalité, celle-ci étant plutôt d'utiliser une vérité dangereuse pour les pouvoirs établis et les conventions, et d'en faire un levier de révolte sociale ou morale. ²

L'ouvrage, par ses analyses sociales, morales, philosophiques et politiques esquisse les thèmes que nous retrouverons dans le bloc plus sombre représenté par les romans de la ville et surtout la trilogie: Travelingue, Le Chemin des Ecoliers, Uranus, quand Marcel Aymé aura laissé s'éteindre la veine paysanne, représentée surtout par le couple La Jument Verte La Vouivre. Apparente contradiction, Marcel Aymé est plus riche qu'on ne l'avait soupçonné...et tant pis si cette découverte amène la réprobation des bien-pensants!

² Silhouette du scandale, Editions du Sagittaire, Paris, 1938.

Voici donc rapidement esquissé le Marcel Aymé tel que les autres le voient: vision partielle et partiiale d'un auteur qui se refuse d'être étiqueté, catalogué, répertorié. Repoussant toute inféodation à quelque chapelle philosophique ou littéraire que ce soit, il nous apparaît comme un esprit rare, se contentant d'être lui-même. Il serait intéressant de le laisser maintenant parler de lui-même (ce qu'il ne fait malheureusement presque jamais) et surtout, de laisser quelques uns de ceux qui l'ont approché et qui ont été ses amis, nous parler de lui. De Marcel Aymé, par Marcel Aymé, nous avons peu de détails par sa personne et sur sa vie. Rétif à l'auto-admiration et à tout étalage de vanité littéraire, il a peu écrit sur sa personne, et si, en nous penchant sur sa propre vie, nous décelons ce qui a pu influencer son oeuvre, il semble que l'important nous échappe.

L'homme n'expliquera pas l'oeuvre qui reste forte, indépendante difficile à "psychoanalyser". A son tour l'oeuvre n'influence guère l'homme et Marcel Aymé échappe à la fatalité de l'auteur connu: on est connu comme auteur de telle ou telle oeuvre, le public attend de vous que vous disiez telle ou telle chose, la création littéraire est "figée" dans le monde du déjà vu, du déjà pensé, l'originalité de l'auteur faiblit, sa liberté n'existe plus. Or elles restent toutes deux intactes chez Marcel Aymé.

Quand à l'influence directe d'autres écrivains sur son oeuvre, il semble que Marcel Aymé se soit expliqué clairement à ce sujet, comme pour décourager d'avance toute tentative de la part des rats de bibliothèque, des compilateurs et autres tâcherons de la littérature. Écoutons plutôt ce qu'il nous dit dans un petit essai autobiographique d'une vingtaine de pages, qui représente le seul et unique effort qu'il ait pu faire pour nous parler de lui:

J'écourte ma biographie car je n'aime pas parler de moi, et encore moins en écrire. Je m'étonne toujours que des gens puissent écrire leur journal, se contempler avec plaisir, se complaire à leurs faits et gestes, à leur figure. Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour ma personne, et plus j'avance en âge, moins elle m'intéresse. C'est une disposition regrettable qui me prive des grandes joies que procurent la chance, la réussite, l'illusion d'avoir mis dans son jeu des puissances supérieures ou de pétrir son destin.

Puis revenant sur son adolescence, il affirme:

....Petit provincial cornichon, pas plus doué pour les Lettres que ne l'étaient alors 10 000 garçons de mon âge, n'ayant seulement jamais été premier en composition française, sans expérience et sans espérance JE N'AVAIS MEME PAS DE CES FORTES ADMIRATIONS QUI AURAIENT PU M'ENTRAINER DANS UN SILLAGE. ³

Marcel Aymé ne respecte pas non plus la loi du clan littéraire.

Il refuse la Légion d'Honneur par crainte du ridicule et une place à l'Académie Française de peur de s'endormir et il nous dit:

....J'ai vu des hommes brusquement comblés par la fortune, et c'était parfois une simple et bonne fortune. J'ai vu leur visage émerveillé, leur regard brillant de fierté, un regard qu'ils gardaient souvent toute leur vie. J'ai pu voir cet émerveillement chez mes confrères écrivains et non sans sympathie, mais en sachant que nous étions pas dans le même camp. ⁴

On peut se demander alors, dans quel camp se trouve donc Marcel Aymé? Ce Marcel Aymé qui semble toujours dire et faire ce qu'il ne faut pas au moment où il ne faut pas. Ce tendre, ce doux qui, lorsque les circonstances l'exigent, reste intransigeant avec cette force, cette irréductibilité du juste, sait aussi s'indigner avec la vigueur et la violence du timide que la bêtise et la méchanceté viennent relancer de trop près.

³ Cité par Pol Vandromme Marcel Aymé, p. 43.

⁴ Ibid., p. 42.

Ce dégoût de l'opportunisme, ce refus hautain de la compromission, certains l'appellerons imprudence ou goût malsain de la publicité. Nous devons reconnaître qu'il faut être bien fou pour, comme Marcel Aymé, défendre les Juifs persécutés, au moment où l'autorité (sic) française édicte avec la complicité des Nazis, orfèvres en la matière, des lois raciales. Cette insulte à l'ordre établi est une provocation insoutenable et elle aurait mérité une punition exemplaire, qui hélas! n'est jamais venue.

De même, à la Libération, se permettre de protester contre les tribunaux d'exception qui "jugent" Bardèche, Brasillach, Céline, et, devant leur procédure expéditive déclarer qu'en ces jours, le niveau de la magistrature se révéla dans l'ensemble fort inférieur à celui des prisonniers de droit commun, voilà qui est faire preuve d'originalité mal placée, alors qu'avec la bénédiction des plus belles âmes littéraires, on envoyait ces écrivains doués, mais trop bavards, à la trappe.

Sans compter qu'il y avait en plus péché contre la Renaissance de la France, comment accepter une attitude aussi dépourvue de bon sens et de "réalisme"?

Quel autre horrible exemple de mauvais goût et quel peu de sens de l'à-propos d'écrire une opérette en pleine guerre d'Algérie, au moment où Messieurs Malraux, Sartre, Duhamel, Mauriac, tous humanistes et grands détenteurs de vérités générales, se font, chacun à leur façon, les porte-parole de la conscience musulmane qu'ils ont, bien sûr, analysée et comprise mieux que quiconque. Une telle attitude ne mérite que le mépris public.

Malgré ces évidents exemples du peu de sens patriotique et de la bassesse des vues de Marcel Aymé, nous ne pouvons nous empêcher d'y voir

les manifestations d'une forme de courage bien peu répandue: le courage de ses opinions.

Il semble en effet que ce soit là sa principale vertu. Laissons Maurice Bardèche nous dire comment il voit Marcel Aymé:

Le placide Marcel Aymé a, comme les Visitandines, la vocation des bonnes actions. Suzanne (la femme de Bardèche) le croyait muet. Cette illusion est excusable. Marcel Aymé a l'air d'un saint de pierre du douzième siècle. Il est long, stylisé, hiératique, il s'assied tout droit, les mains sagement posées sur les genoux comme un pharaon, et il fait descendre sur ses yeux une sorte de taie épaisse pour laquelle le nom de paupière m'a toujours paru un peu faible. Suzanne s'apprêtait à lui parler par signes, LORSQU'ELLE S'APERÇUT QU'IL PARLAIT FORT BIEN LORSQU'IL S'AGISSAIT DE RENDRE SERVICE. C'est un des rares écrivains qui s'obstine à considérer que, lorsqu'on met un écrivain en prison, cela devrait un peu intéresser les autres. On avait pris l'habitude de fusiller les écrivains, de les envoyer aux travaux forcés et on s'en félicitait comme d'une manière peu coûteuse de résoudre les crises de conscience de la Nation. ⁵

Nous savons en effet comment Marcel Aymé se dépensa pour la cause de Brasillach, beau-frère de Bardèche, et comment signant pétitions sur pétitions, écrivant sans relâche des articles de journaux, il essaya jusqu'au dernier moment de le sauver du peloton d'exécution. Nous savons aussi qu'il fut un des rares écrivains à défendre la cause de Céline, exilé au Danemark, et qu'au retour de celui-ci, il le receuillit chez lui...et cela nous suffit pour juger Marcel Aymé tout autrement! En fait le grand tort de Marcel Aymé, l'hérésie qui le fit détester également par la droite et par la gauche, c'est de s'attaquer à la bêtise humaine sous toutes ses formes et sous toutes ses couleurs, alors qu'un homme sain d'esprit saurait où se trouvent ses intérêts et ne rougirait pas de certains silences, ni de quelques pieux mensonges.

⁵ Cité par Pol Vandromme, Marcel Aymé, Editions Plon, Paris, 1957, p. 17.

Brasillach, qui l'a bien connu, nous laisse de lui ce portrait

Il a la figure d'un saint paysan, taillé dans le bois, ou bien celle de Buster Keaton. Il est aussi muet que les anciens comiques du cinéma silencieux. Ce garçon, d'une verve si étonnante lorsqu'il écrit, lève sur vous, quand vous l'interrogez, des yeux tranquilles, à peine ironiques, et laisse tomber au bout de quelques minutes, un monosyllabe fatigué. Il faut avouer que la conversation est particulièrement difficile avec lui au téléphone, où on ne sait jamais s'il n'a pas quitté l'appareil. Mais non, il est toujours là, rempli d'un humour explosif et incommunicable, écoutant de toutes oreilles, et prêt à verser dans ses récits toutes ces conversations impayables de vérité où sait, mieux que personne, styliser la sottise humaine. Laconique comme un troll norvégien, il est toujours prêt, avec cela, à cacher sa tendresse et le coeur délicieux qu'il a donné une fois pour toutes aux enfants, aux saisons et aux animaux familiers.⁶

A la lumière de ces quelques témoignages, nous avons vu le personnage de Marcel Aymé prendre de l'ampleur, se compliquer, s'approfondir presque jusqu'à la contradiction, devenir sujet d'étonnement...et pourquoi pas!... d'admiration! Il y a une légende ridicule colportée par les amateurs de système, toujours prêts, au nom de la logique et du raisonnement, à mutiler la portée d'une oeuvre et la valeur d'un écrivain, et qu'il faut balayer sans pitié: Marcel Aymé serait, d'une part l'ogre lubrique, grand amateur de grossièretés, d'extravagances et de paillardises, corrupteur de la vertu des filles et destructeur impitoyable des idées reçues et des valeurs établies, et d'autre part il existerait un autre Marcel Aymé, grand-père gâteau qui enseignerait la chasteté, la retenue des instincts, les belles manières et la délicatesse des sentiments, qui ferait de la féerie et du rêve son pain quotidien.

Or rien n'est plus faux, car Marcel Aymé, tout au long de son oeuvre, ne suit aucune doctrine préalable et il n'y a pas deux Marcel Aymé: un qui effrayerait les convenances et un autre qui les rassurerait. Il y a

⁶ Cité par Pol Vandromme, Marcel Aymé, Editions Plon, Paris, 1941, p. 11.

simplement fidélité à certains thèmes que nous analyserons par la suite, traités seulement dans un autre registre et variant avec le point de vue de l'observateur.

Comment donc aborder une oeuvre si riche d'apparentes contradictions, une oeuvre forte et parfois peu "morale", où les idées maîtresses sous-jacentes viennent s'imposer à notre sensibilité et notre intelligence comme des vérités simples et authentiques que l'art de l'auteur sait sans trop appuyer nous faire découvrir?

Si l'on s'adresse à Marcel Aymé pour éclairer ce propos, on se retrouve une fois de plus comme pour sa vie dans le noir. Marcel Aymé avec modestie et...entêtement affirme, chaque fois qu'il le peut, que son oeuvre ne lui appartient pas: il en profite donc pour n'en jamais parler. Aux questions qui lui sont posées, il oppose cette attitude astucieuse et irréductible, ce mur de silence qui le met hors de portée des imbéciles: il se tait. Jamais il ne considère son oeuvre comme une tribune du haut de laquelle il pourra infliger à ses lecteur, le pensum d'une leçon de morale et de philosophie. Ses livres ne contiennent aucune théorie de l'existence, on n'y découvre pas plus une conception particulière de la société. Ses héros, rompant par là avec toute une traditions psychologique du roman français, ne nous servent aucune maxime, ne nous accablent pas de réflexions "profondes", ne nous submergent pas de rhétorique et de belles pensées. Les personnages de Marcel Aymé, encore une fois, ne sont pas des porte-parole, ils ne s'interrogent pas et n'interrogent pas l'univers. Ils ressemblent à leur créateur, se retrouvent sans illusions sur eux-mêmes et sur autrui, n'interprètent pas la Vie, ne la mettent pas en formule, ne la ravalent pas au niveau d'un catéchisme ronronnant et rassurant de bons

sentiments. La vie charrie tout pêle-mêle, elle n'est pas morale et seul l'imbécile ou l'hypocrite peut s'en indigner. Il faut la laisser s'écouler, se révéler d'elle-même, l'observer sans la contraindre, la laisser s'exprimer dans toute sa débauche de grandeur et de bassesse, et c'est exactement ce que fait Marcel Aymé.

Puisque Marcel Aymé ne nous a pas fait l'honneur de nous prévenir de la meilleure façon d'aborder son oeuvre, nous nous adresserons à Joseph Delteil, cité plus haut, et qui curieusement, à propos de ses livres, nous développe dans la préface de ses oeuvres complètes une série d'éclairissements qui s'adaptent aussi, parfaitement, il nous semble, à l'oeuvre de Marcel Aymé.

Ce qui d'abord me saute aux yeux dans tous ces bouquins, c'est leur extrême liberté, la grossièreté verbale, la fantaisie sexuelle... Bref ce qu'on a appelé ma sensualité. Le fait est que l'un de mes livres s'appelle Les cinq sens et qu'un autre porte l'épigraphe 'Je suis sens, et rien de ce qui est sensation ne m'est étranger.' Eh quoi! les sens, cela signifie à mes yeux les cinq sens, la totalité sensible de l'homme. C'est donc avant tout une question d'honnêteté. Peindre la nature telle qu'elle est, l'homme tel qu'il est, n'est-ce pas l'idéal? Pas question de banale photographie bien sûr, réalisme si l'on veut, mais réalisme fantastique, ni d'ailleurs d'obscénité. Certes j'ai toujours parlé la langue adulte, entre hommes. Mais je repousse du pied toute pornographie (qui est vile entreprise mercantile) et je méprise le vice (qui est jeu de mort). Reste le mystère de l'amour, la lyrique, l'épique chair... En ai-je fait abus et parade? Aurais-je exagéré? Jusqu'à la gauloiserie (mots moustachus et phrases à poil)? Bah! je flaire qu'en ces choses-là l'excès même est une espèce d'exorcisme. Mes orgies sont assez burlesques, voire sarcastiques. L'humour, voilà l'antidote. Il y a une vertu magique dans le gros mot: il purge. Et que s'il ne s'agit que de poltronnerie, une note en bas de page fera l'affaire "interdit aux pusillanimes!" Là-dessus, salut à 'l'honnête homme' et merde au lâche, à l'hypocrite, au jeanfoutre et au sot! C'est que par delà la sensualité, il s'agit à mes yeux de la vérité, du principe de vérité. Je pense que la catastrophe fondamentale de l'espèce humaine, c'est l'hypocrisie, hypocrisie verbale, hypocrisie sociale. L'homme, le seul animal qui triche

au jeu de la vie!...Le mensonge et la violence sont les deux colonnes du Mal. Vérité d'abord! Hors de la vérité pas de salut.⁷

Voilà une profession de foi qui ressemble diablement à ce qu'aurait pu nous écrire Marcel Aymé, s'il avait eu le démon de l'autoexplication! Malheureusement, n'étant pas affligé de ce travers, il ne nous laisse d'autre possibilité que d'entrer dans son oeuvre pour essayer d'en découvrir les deux moteurs essentiels: L'Humour et le Fantastique.

⁷ Joseph Delteil, Oeuvres complètes, Paris, Grasset, 1961.
p. 3 et 4.

Chapitre II

L'Oeuvre

Nous avons vu précédemment combien il est difficile de classer Marcel Aymé, de réduire son oeuvre et son inspiration aux événements de sa vie, d'en faire un écrivain "engagé", ce qu'il n'est ni par tempérament ni par conviction. Marcel Aymé est plus que cela, Marcel Aymé traque la bêtise, son ennemie mortelle, partout où elle se manifeste, et par le détour de l'humour et du fantastique arrive mieux que par les faux brillants de la dialectique (marxiste ou autre), à une sorte de démonstration par l'absurde, qui au premier contact déroute, mais qui en fin de compte atteint son but avec plus de sûreté. A mesure que les années s'écoulent on remarquera chez Marcel Aymé, comme tous les autres écrivains, des tendances qui s'affirmeront; les lignes de force de la pensée deviendront aussi plus évidentes. La rupture causée par la guerre, la période troublée qui suivra celle-ci, puis la restauration d'une société médiocre que l'on croyait ne plus devoir revenir, feront que le timide, le doux Marcel Aymé, changeant la direction de son inspiration, imprimera à son oeuvre un caractère plus âpre. Le fantastique ne sera plus seulement un simple exutoire à la rude vie du paysan, où rêve et réalité se mêlent étroitement, mais deviendra l'antidote absolument nécessaire d'une société dans laquelle l'homme se sent comme séparé de lui-même, étranger à ce qu'il a de meilleur en lui.

Marcel Aymé, toujours fidèle au réel, suivra bien malgré lui cette évolution, son humour deviendra plus grinçant, le fantastique perdra de son

importance, et nous ne retrouverons plus chez lui ce qui avait fait la fortune de ses romans du terroir: cette sensualité, qui ne s'embarrassant ni de complexes ni de métaphysique, donnait à cette partie de son oeuvre ce ton si particulier, à la fois gai et nostalgique, où rêve et réalité devenaient une seule et même chose.

Pour la commodité de notre propos, et nous pensons que nous ne faisons pas là une bien grande entorse à la vérité, nous distinguerons donc chez Marcel Aymé, malgré l'arbitraire indéniable du procédé, une période pendant laquelle seront écrits les romans paysans, une autre qui verra la création des romans parisiens, sans perdre de vue cependant que ces deux veines existeront parallèlement pendant une dizaine d'années.

Dans l'oeuvre de Marcel Aymé comme dans sa vie, la Franche-Comté, pays de son enfance, sera toujours présente. Il nous faut donc revenir à ces années de formation, pleines de cette "féconde" paresse, que Marcel Aymé passa chez ses grands-parents maternels. Durant ces six années qui lui paraissent aujourd'hui "une longue existence", nous dit-il, il apprit à observer bêtes et gens, à jouir tranquillement d'une nature qu'il savait aimer, à vivre cette vie à la fois ralentie et dense du paysan pour qui le temps n'est guère important. Sous l'apathie et la somnolence des êtres et des choses, la succession des jours et des saisons, se trame tout un réseau souterrain de passions, de haines, de rêves, de délires même, que l'homme de la ville, extroverti, frénétique, ayant perdu le contact avec les autres, le cadre qui l'entoure et lui-même, ne soupçonne pas. Nous verrons comment Marcel Aymé saura utiliser cette somme d'expériences. A vingt-quatre ans, à la suite d'une maladie qui l'avait fait rentrer au pays natal, il découvre Balzac et Villon, qui seront pour lui d'excellents modèles, l'un pour les

scènes de la vie de province, l'autre pour la poésie et l'observation des caractères, et l'humour.

Prenant alors lui-même la plume, il écrit son premier roman, "Brûlebois", que publiera une maison d'édition régionale. Ce retour au pays qui lui a donné l'idée et le temps d'écrire, a provoqué en lui l'afflux des souvenirs d'enfance. Son oeuvre sera donc au début nettement marquée par la province, le terroir, dont il sera à l'égal de Giono, de Ramuz, de la Varende ou d'Hervé Bazin le chantre unique. Le début de la carrière de Marcel Aymé se place sous le signe de la fidélité à la province et tout au long de son oeuvre, il demeurera fidèle à ce qu'il juge le plus solide dans l'esprit paysan: ce sentiment inné et profond d'une permanence de l'homme et certaines valeurs qui, dépassant les événements, restent éternelles et inchangées. Son premier roman, à vrai dire, fit peu de bruit, et nous n'en dégageront que certaines lignes de force, qui se retrouvant plus tard, nous serviront à l'analyse des aspects de l'oeuvre de Marcel Aymé qui nous intéressent. Il semble que le héros de Brûlebois, jeune provincial comme lui, ressemble à Marcel Aymé, et l'on y retrouve des aspects résolument autobiographiques qui nous éclairent sur l'auteur. Comme Marcel Aymé, celui-ci se retrouve chez lui au lendemain d'une "extraordinaire aventure". Depuis son départ du pays il a vu l'Allemagne et participe à l'occupation militaire de la Rhénanie, il a découvert la ville, son immensité, ses misère à travers les divers métiers qu'il a dû faire pour vivre. Revenu au pays natal, il se sent à la fois détaché et solidaire de celui-ci; il ressent ce déracinement du "demi-civilisé", victime de la scolarité obligatoire, et il souffre du ridicule et de l'insupportable de sa situation. Pour résoudre cette contradiction et le danger d'aliénation qu'elle représente, son héros n'y va pas

par quatre chemins: il refuse le déracinement par l'esprit et préfère une profession manuelle aux plus brillants espoirs que procurerait "l'instruction". Ce refus symbolise aussi bien le refus de la séparation matérielle qui tire l'homme du terroir vers la grande ville et le monde moderne, que cette tentation d'humilité qui restera une constante de l'oeuvre, ce refus du terrible monde extérieur, différent du petit monde de la jeunesse et de l'enfance, du monde des champs et des bois que Marcel Aymé affectionne tout particulièrement. Dès cette première oeuvre, nous remarquons que Marcel Aymé se présente donc avec une réaction de révolte contre certains aspects du monde actuel qui ne le satisfont pas et qu'il refusera. Il développera d'autre part ce regard critique sur les institutions sociales, qui sera tout au long de son oeuvre lié indissolublement à l'affirmation continuelle qu'il nous faut sauvegarder l'attache spirituelle et charnelle avec le monde rural. C'est aussi pour cette raison que chronologiquement parlant, nous trouverons comme nous l'avons précédemment signalé ce chevauchement de la veine paysanne et citadine dans l'ensemble des romans comme si l'auteur entre deux recueils de nouvelles, à la philosophie parfois amère et à l'humour féroce, revenait nous parler avec tendresse, des prés, des bois et aussi des fées. C'est ainsi, par exemple, qu'après Brûlebois son second roman Aller-Retour sera un tableau des moeurs citadines. Avec la Table aux Crevés, son quatrième roman, Marcel Aymé atteint à une prise de possession sinon encore à une maîtrise du roman paysan.

Parti d'un fait divers (un paysan retrouve sa femme pendue au retour du marché du chef-lieu), Marcel Aymé reconstitue l'atmosphère et les circonstances psychologiques d'une vie rurale qu'il a bien connue, étant adolescent. Ce récit, vigoureux, haut en couleurs, fort en gueule, parfois

grossier (mais jamais vulgaire) est le premier dans lequel Marcel Aymé nous livre vraiment son regard sur le monde et fait état de ses préoccupations intérieures. Pour lui en effet le monde est absurde: on y est tranquille, on s'y croit à l'abri, bien au chaud, cuirassé d'égoïsme et d'indifférence et tout d'un coup, le petit monde rassurant auquel on s'était habitué, va s'écrouler. On n'y comprend plus rien, on souffre, on ne sort pas de l'impasse, que l'on soit paysan ou citadin, cela ne change d'ailleurs rien à l'affaire. Pour Marcel Aymé on ne doit pas imputer au destin les catastrophes qui affligent l'humanité. Le monde de Marcel Aymé est un monde de l'humain et de l'humain seulement. Si Destin il y a, celui-ci n'est toujours que la manifestation de l'hostilité, de la bêtise et de l'incompréhension malveillante des hommes les uns envers les autres. Il suffit d'un mot malheureux, d'une erreur, mais surtout d'un manque d'humour et de tendresse pour tout bouleverser, telle est l'idée qui commence à s'affirmer chez l'auteur, alors qu'un peu de compréhension et de chaleur humaine auraient pu éviter le drame.

Cette image des hommes qu'il critique féroce­ment dans cette société en réduction que constitue l'opposition des deux communautés rurales: les gens de la plaine et ceux du plateau de La Table aux Crevés, il en élargira la portée par la suite, dans les romans de l'occupation, de la période troublée qui la précéda et de celle qui la suivit. Dans ce tableau lucide, dans cet inventaire impitoyable des insuffisances et des tares de l'animal humain, Marcel Aymé vient d'entrevoir la porte de sortie que constituera toujours pour lui le rire et l'humour. Une autre constante de l'oeuvre apparaîtra dans ce quatrième roman. Avec le personnage du garde-champêtre lunaire qui représente le juste bafoué, méprisé, il inaugure cette série

de personnages qui (soit lucides soit simples d'esprit) représentent comme la tentation à la sainteté, au détachement des contingences terrestres et sont pour Marcel Aymé "l'honneur" de l'humanité. Bien que ces personnages ne soient pas les porte-parole avoués de ses idées, il semble cependant que Marcel Aymé aurait mis dans ces caractères, à la fois attachants et déroutants, le meilleur de lui-même.

Si l'on ajoute à cela les dons de romancier, ce souci de la description brève, qui établit d'emblée toute l'atmosphère, les phrases du dialogue, soit en patois de Franche-Comté, ou en argot de Paris, on comprend comment Marcel Aymé réussit à extraire du réel toute sa quintessence, à en exprimer la véritable existence des êtres, avec leurs gros défauts et les petits qualités qui les sauvent, toutes ces bribes de sentiments et de pensées qui forment l'existence de chacun et constituent le climat d'humanité authentique de ses romans.

En 1933 Marcel Aymé va produire le premier chef-d'oeuvre qui le consacrera définitivement comme auteur et le fera atteindre à la renommée internationale.

Avec La Jument Verte, après le succès de La rue sans nom, (roman citadin qui lui valut le Prix Populiste), et son premier recueil de nouvelles Le Puits aux Images, Marcel Aymé revient aux sources d'inspiration directement paysanne de La Table Aux Crevés, mais en développant les thèmes déjà connus, en leur donnant une ampleur et une maturité qui font de ce livre une création d'ordre supérieur.

Disons rapidement que le livre se présente sous deux aspects, une longue suite de pages en style indirect qui indiquent une impersonnalité toute classique, alterne avec des scènes vives, hautes en couleurs, prises

sur le vif, et qui durent l'espace d'un instant. Le prétexte satirique qui a fait la fortune du livre apparaît aux yeux de Marcel Aymé comme de peu d'importance. Celui-ci avait eu un l'écrivain une toute autre ambition qui perce sous les propres mots de l'auteur :

Vers 1930, la littérature, qui semblait devoir n'être pour moi qu'un Honorable passe-temps, devint mon métier. Cette tentative d'autonomie sur le plan matériel, parut bientôt vouée à l'échec. Tout à coup les choses s'arrangèrent lorsque je publiai La Jument Verte qui fut considérée comme un roman licencieux. Les suivants qui ne l'étaient à aucun degré, déçurent beaucoup, mais il me resta un public qui s'attacha à mes livres pour des raisons meilleures que celles qui avaient fait le succès de La Jument.¹

La littérature gagnait en même temps qu'un romancier, un humoriste, mais ne plaçait pas Marcel Aymé dans la catégorie des penseurs illustres, qui trouvent toujours quelque chose à dire à propos de n'importe quoi. Il n'affichait pas d'opinion, ne portait pas de jugements, n'affirmait rien ailleurs que dans ses livres et ne le faisait encore que par l'intermédiaire de fictions. Devenu auteur à succès (avec l'éternelle rançon de l'incompréhension partielle ou totale du génie de l'auteur de la part de ses lecteurs), Marcel Aymé s'installait donc dans cette catégorie ambiguë des écrivains dont on apprécie certes l'humour, la verve satirique et gauloise, mais à qui on refuse le titre d'auteur sérieux, de porteur de "message" de penseur. Il faudra attendre la publication de bien d'autres oeuvres pour que cette première idée du Marcel Aymé, aimable farceur, (ce qu'il reste encore pour certains!) ne vienne se nuancer d'une teinte plus sombre et plus sérieuse, pour finalement aboutir au scandale de La Tête des Autres. L'auteur avait donc des idées, on commençait à s'en apercevoir et lui-même avec une patience

¹ Cité par Pol Vandromme, Marcel Aymé, p. 44.

toute paysanne, laissait le public et les critiques interpréter à tort et à travers ce qu'il avait dit, ou bien ce qu'ils croyaient qu'il avait voulu dire.

Devant le succès, Marcel Aymé reste donc de pierre, rentre dans sa coquille, et observe la comédie humaine. J. Cathelin dans son livre sur Marcel Aymé nous livre le secret de cette attitude. Selon lui deux raisons motivent ce comportement:

Aymé (Marcel) écrivain français, né à Joigny (Yonne), le 29 mars 1902, se barricade derrière le mur du silence pour deux raisons. D'abord parce qu'il est timide comme tous les humoristes; ensuite parce qu'il a envie qu'on lui foute la paix, qu'on le laisse vivre avec les gens de tous les jours, avec les histoires qu'il se raconte à l'intérieur de sa tête avant de nous les livrer en patûre. Furieux de voir son silence nié, violé, déformé, il a fini, par dérision, par devenir très pataphysiquement l'artisan le plus acharné de sa légende, avec sans doute le secret espoir de dégoûter de son approche les raseurs ridiculisés.²

Qu'y a-t-il donc derrière ce masque, comment allons nous saisir Marcel Aymé dans le processus de création littéraire? Peu loquace à cet effet, il ne nous en livre pas moins quelques réflexions qui vont nous éclairer par la suite. Ma matière, nous dit-il, ce n'est ni le merveilleux ni la réalité, mais ce qui change la vie. L'auteur a bien le droit de s'amuser un peu. Les fées sont bien agréables à fréquenter, les hommes aussi. Cette matière, nous la retrouvons dans ses farces, comme dans ses romans et ses nouvelles. Ce qui frappe d'abord, c'est le caractère insolite de la donnée initiale, tantôt il part d'un postulat cocasse et invraisemblable:

² J. Cathelin Marcel Aymé, Paris, Editions Dedresse, 1955, p. 9

Au village de Claquebue, naquit un jour une jument verte,
non pas de ce vert pisseux... et cette jument se met à
parler.³

Tantôt, comme dans La Vouivre, roman dans lequel il portera au plus haut la perfection de la veine paysanne, il choisit le surnaturel, qui vient brusquement surgir au beau milieu de la réalité la plus banale et la plus routinière:

Arsène Muselier arriva à la Vieille Vavre vers six heures du matin et se mit à faucher le pré en forme de potence... Il marchait depuis quelques minutes, et il vit presque sans émoi déboucher une vipère sur un croisement de sentiers... Derrière la vipère apparut une fille, jeune, d'un corps robuste, d'une démarche fière. D'après les portraits que l'on lui en avait tracés et qu'il avait crus jusqu'alors de fantaisie, Arsène reconnut la Vouivre.⁴

Puis poussant à fond sa donnée initiale, avec ce flegme imperturbable, qui est la caractéristique constante de son humour, il va jusqu'au bout de l'invraisemblable et de l'absurde pour retrouver dans toute sa profondeur et sa vérité, la réalité humaine. Nous verrons que chez Marcel Aymé, dont la force comique est composée d'un curieux mélange de pudeur et de gaillardise, d'humour féroce ou tranquille, le fantastique le plus délirant s'insère dans le réel le plus exact et plus minutieux. Marcel Aymé observateur lucide et méticuleux du quotidien, nous invite à partir avec lui, comme sur un tapis volant, en pleine féérie. Par les deux moyens détournés de l'humour et du fantastique, il nous amène, insensiblement, à travers l'oeuvre, à comprendre et à apprécier le vrai Marcel Aymé, celui qui cache sous le rire, l'émotion sincère, la pudeur d'un homme possédé d'un authentique amour pour ses semblables, d'un amour qui ne se paie jamais de paroles grandiloquentes, ni ne s'efface derrière de trop commodes principes

³ La Jument Verte, Paris, Gallimard, 1947, p. 1.

⁴ La Vouivre, Paris, Gallimard, 1943, p. 7.

à majuscules. Contrairement à la plupart des écrivains contemporains, Marcel Aymé n'a pas une vision "pessimiste" de l'humanité, et s'il est sans pitié pour ses médiocrités et ses bassesses, l'homme reste pour lui un être exceptionnel, digne de curiosité et d'intérêt: pour Marcel Aymé, le monde tel qu'il est, en dépit de ses ratés, reste une création extraordinaire qu'il ne se lasse pas d'admirer. Ainsi nous apparaît Marcel Aymé, moraliste indulgent et ironique qui, malgré les apparences, a gardé une sympathie certaine pour ses semblables et un restant de confiance dans la nature humaine. S'il démontre, c'est sans aligner les raisons, sans les mettre en ordre, mais en faisant ressortir par l'absurde, le burlesque, l'incroyable, toute la riche complexité du réel. Il refuse souvent le vraisemblable pour, en fin de compte, mieux faire ressortir le vrai. Marcel Aymé refuse de réagir à partir d'une idée qu'il se fait des choses, il dédaigne l'intelligence "rationnelle" qui ne nous apprend rien ni sur nous-même ni sur les autres, ni sur l'époque à laquelle nous vivons, forme d'intelligence qui assure la primauté du mot sur le réel. Son humilité qui l'a mis à l'abri des vanités de toute espèce, en particulier de celles de l'esprit, lui a permis à travers le quotidien qu'il observe avec une acuité sans défaillance de tout déceler y compris le merveilleux qui se cache sous les apparences les plus modestes, chez les êtres les plus triviaux, dépourvus d'importance "sociale". Il regarde s'écouler la vie, en explore le flux et le reflux pour nous en révéler les lois secrètes et immuables. Parti à la découverte des choses, il laisse le vivant s'exprimer, ne tyrannise pas le naturel pour en faire de l'intelligible et du répertorié. Ce romancier de grande classe, au scepticisme bon teint, méprise les idées générales. Il sait que tout est différent, que rien ne se ressemble, qu'il

n'existe que des cas particuliers et que tout le merveilleux de la vie réside justement là.

Voyons le maintenant appliquer et mettre en valeur ces heureuses dispositons. La campagne possède un rythme de vie particulier qu'il faut savoir saisir, car apparemment il ne se passe rien, au sens citadin du mot; en tout cas rien qui n'amène une véritable évolution des habitudes ancestrales. Avec le retour immuable des saisons, les paysans baignent dans une atmosphère lourde et ensommeillée, que l'intrusion d'un évènement extérieur vient parfois troubler. Cet évènement peut être aussi bien d'ordre naturel: un orage, de la grêle, de la neige, une longue sècheresse, que d'ordre humain: une querelle de famille, les tribulations de la politique, un retour offensif plus ou moins violent de l'éternelle dispute cléricaux-anticléricaux pour une affaire de clocher ou de mairie. Hormis ces quelques échappées vers l'extérieur, il n'en reste pas moins que le paysan a devant lui une vie de longue patience, où le temps perd de son importance et devient une notion très vague, où tout s'amollit dans la routine et les habitudes. En apparence, il semblerait qu'il y ait là bien peu de matière à la création d'une oeuvre romanesque. La vie paysanne déterminée presque totalement par les forces de la Nature, avec sa succession de jours éternellement semblables, apparaît à l'observateur superficiel (l'homme de la ville) bien peu enrichissante. C'est alors qu'il faut se souvenir que Marcel Aymé, rappelons-le rapidement, possède une connaissance parfaite de la mentalité paysanne. Son hérité, son enfance, ses longues vacances d'adolescent, ses retours au pays natal quand il sera plus tard établi à Paris, tout concourra à lui donner cette connaissance de première main du monde paysan. Mais tout cela n'aurait encore pas expliqué la genèse des romans de la veine paysanne. Il y a surtout le miracle du talent de

l'auteur, qui sait à partir d'un sujet si peu approprié au développement "romanesque", en décrivant une humanité bornée, faire sortir de l'ombre, mettre en valeur les richesses cachées de l'âme paysanne, les trésors d'humour et de fantaisie qu'elle recèle.

Marcel Aymé, spectateur du monde rural, ne nous donne pas une vision théorique, plaquée sur le vivant (genre "bon sauvage" ou "retour à la terre"), il laisse d'emblée les lourdes considérations psycho-métaphysiques sur "l'âme paysanne", et c'est justement là que réside la difficulté, il se contente de ne jamais interférer avec les hommes et les choses qu'il décrit. Il raconte, il ne juge pas, et s'il y a parfois dans le récit une leçon de morale à tirer, il faut la chercher entre les lignes, au hasard d'une réflexion pleine d'humour ou perdue au beau milieu des banalités d'un dialogue de tous les jours. Il laisse aussi la Nature se raconter elle-même, et par touches légères et successives, comme en un long poème, il évoque avec tendresse et humilité, les bois et les prés, où l'homme retrouve un monde à sa mesure.

Marcel Aymé a si bien réussi dans son propos, tant son observation est juste et pénétrante, que les paysans de la réalité ont, comme pour lui faire plaisir, décidé de ressembler à ceux de ses livres!

Réalisme poétique, sens de l'humour, souci de l'exposition non de la systématisation, la vérité psychologique se révèle d'elle-même dans le récit et donne à l'oeuvre son caractère de solidité. Ce n'est pas par hasard, et Marcel Aymé l'a bien remarqué, que nos innombrables contes et légendes ont pris naissance dans les sentiers des bois, puis se sont épanouies dans les longues veillées devant la cheminée. Les voix de la terre qui donnent tout le sérieux d'un rite aux routines de la vie paysanne, savent

aussi se faire plus tendres et suggérer des escapades dans le monde du merveilleux. Le paysan, rivé à sa terre, imagine des contes, fait co-exister le monde vécu et le monde rêvé pour ne plus les distinguer; il est un peu comme les jeunes filles que décrit Brasillach, ces jeunes filles qui espèrent toujours que quelqu'un viendra les tirer de leur solitude (et du célibat) qui leur pèse et fait s'enfuir leurs rêves en fumée. Alors même qu'il se sent prisonnier d'un travail sans diversité, soumis à la dure loi de la terre, et qu'il est conscient de n'y rien pouvoir changer, le paysan entend au même moment une petite voix intérieure qui vient lui murmurer qu'un autre monde existe, un monde plein de fantaisie, de féérie, libéré de la malédiction du travail et de la mesquinerie des hommes; espérant toujours une merveille imprévue qui changerait sa vie, le paysan plus qu'un autre, imaginera des contes. Il semble que la poésie un peu âpre et toujours liée au fantastique des romans du terroir, trouve sa source, puise sa vigueur dans cette vie terre à terre, dure, médiocre, et en soit comme la contrepartie inévitable: de toute cette boue, de ce néant lourd et endormi, vont surgir des fleurs inouïes, merveilleuses et délicates...et l'on commence à comprendre l'attachement sincère, la prédilection que Marcel Aymé a pour la campagne.

Il semble en effet que la campagne soit le dernier lieu où l'on puisse vivre sans devenir "victime" de la scolarité obligatoire, le havre privilégié où il n'est pas résolument nécessaire de revêtir le masque de la comédie sociale. Voici d'ailleurs nettement exprimées par Marcel Aymé, dans Silhouette du Scandale les idées du romancier à ce sujet:

Les contraintes de la société ne pèsent pas sur la vie du paysan comme sur celle de l'habitant des villes, à beaucoup près. Il a de l'espace, mène une existence indépendante et échappe à la surveillance du gendarme, qui ne s'exerce guère

qu'en principe. Dans sa maison, sur son domaine, l'homme de la terre est maître de ses actions et bien au-delà des limites permises par la loi.⁵

Le paysan est donc un homme qui n'accepte pas qu'on empiète sur sa liberté, il voit tout, entend tout, mais ne rapporte rien. Les vice qu'il remarque chez les autres, il les a remarqués déjà chez lui, il ne lui servirait donc à rien de jouer les moralistes indignés et il préfère se taire.

Seul le paysan ose regarder les hommes et les choses en face, devant lui, l'hypocrisie, les conventions ne font guère illusion et nous nous apercevons sans peine que cette définition s'applique parfaitement à Marcel Aymé, qui note plus loin, toujours dans Silhouette du Scandale:

Comme tous les gens d'une vie humble et pénible, les paysans sont sans illusions sur les hommes. Dans les vastes régions de l'humanité où la lutte pour le morceau de pain condamne les êtres à souffrir, ou à être à témoins, ou même à se rendre coupables des actes les plus vils, on ne se scandalise plus guère. Le mouvement de révolte qui soulève la conscience devant l'iniquité est une initiative de luxe, le privilège des gens qui ont une vue déjà un peu cavalière de la vie et n'en éprouvent pas trop directement le contact. A bien regarder, le scandale est d'abord la manifestation d'une sensibilité bourgeoise.⁶

Marcel Aymé ne doute pas que la vérité de l'existence est plus apparente à la campagne qu'ailleurs, les paysans constituent le fond vivant de la nature humaine, puisqu'ils se bornent à vivre et non à jouer la comédie de la vie. Marcel Aymé n'a pas été sans remarquer que ce monde auquel il appartient et auquel il s'identifie, est en voie de disparition, de là le ton souvent nostalgique que nous retrouverons souvent dans les romans

⁵ Marcel Aymé, Silhouette du Scandale, cité par Pol Vandromme, Marcel Aymé, p. 67.

⁶ Marcel Aymé, Silhouette du Scandale, p. 68.

paysans quand l'auteur nous décrit les joies et les peines de ces hommes, à la fois paysans et artisans, qu'il a bien connus. L'acharnement que le "civilisé", homme de la ville, met à attaquer les traditions et les privilèges des analphabètes de la campagne, avec une virulence que rien ne justifie, sera pour Marcel Aymé sujet de colère et de dérision. Car enfin est-ce un mal que de ne savoir ni lire ni écrire? Peut-on en toute bonne conscience être convaincu que nous avons mieux à leur apporter? En toute franchise, à ces questions, il est difficile de répondre par l'affirmative. Bien plus, il nous semble qu'avec la disparition du dernier paysan illettré, nous aurons en même temps perdu la dernière possibilité d'atteindre à l'authenticité: nous pourrions prendre alors le deuil de l'homme. La civilisation, que la ville incarne, n'apporte à l'homme rien d'autre que l'angoisse et l'aliénation, et nous retrouverons dans les romans citadins ces ouvriers, ces employés, encore demi-paysans, déracinés, à jamais incapables d'une réconciliation avec eux-mêmes et avec le monde.

Marcel Aymé, comme nous l'avons déjà signalé, n'oppose pas d'une manière simpliste la campagne à la ville. Pour lui les paysans, hommes et femmes, sont loin d'être des modèles de vertu et il n'en fait pas de pâles disciples de Jean-Jacques. Conscient de la dureté monotone de la vie qu'ils mènent, il nous les a montrés capables de porter aussi à son plus haut point, l'exutoire du rêve et de la féérie. Il en a fait de rudes gaillards dont les rancunes ne s'éteignent pas, portés à la colère et à la mesquinerie, toujours prêts à régler leurs comptes, ou à culbuter sans manières quelque fille au rebord d'un fossé.

Les vieilles rancunes, les ressentiments soigneusement entretenus, les blessures d'amour-propre mal guéries forment le fond trouble, mais

combien révélateur que l'apparente absence d'événements et la routine ne laissent pas soupçonner à l'observateur superficiel. Parmi les nombreux thèmes que nous retrouverons au long des romans de la veine paysanne, il y en a un qui, de loin, apparaît comme le plus important: c'est le thème de la querelle de famille. Que les familles s'entredéchirent, voilà bien la plus ancienne et la plus stable tradition de la campagne! Les querelles commencées, d'ailleurs on ne sait plus très bien pourquoi, accaparent la vie des deux familles, qui ne prennent conscience de leur existence et de leur individualité que dans la mesure où elles entretiennent le fond inavoué et morbido-sexuel qui s'y attache. Dans La Jument Verte les Maloret s'opposeront aux Haudouin, dans La Vouivre, les Muselier aux Mindeur. Chacun vit donc sous le regard de l'autre, n'existe et ne se définit que l'un par rapport à l'autre. Cette idée, rappelant le "moi pour autrui" et le "regardant et le regardé" de Sartre, nous introduit d'emblée dans la conscience paysanne.

Entre ces deux familles, les plus jeunes des deux clans, poussés par la loi de Nature qui veut le rapprochement des deux extrêmes, tentent, le plus souvent vainement, de briser ce goût de la rivalité et de la chamaillerie qui vient de trop loin pour être effacé si rapidement. A première vue, la querelle s'est cristallisée autour de questions politiques et religieuses, et une importante contribution à la description humoristique de ce monde replié sur lui-même sera apportée par l'étalage complaisant, plein de verve satirique, des rivalités entre cléricaux et anticléricaux qui ont éveillé la conscience de Marcel Aymé dès ses premières années d'enfance.

L'observateur Marcel Aymé prend du recul, analyse tout ce petit monde en folie et rêve, comme il le note dans sa courte biographie, d'une

vie où il n'existerait ni cléricaux ni anticléricaux. Le romancier exploite l'inépuisable sujet que représentent ces deux familles dont la querelle, banale à ses débuts, va en s'élargissant, et prend les proportions d'une véritable opposition séculaire du type Montaigu-Capulet, surtout dans la Jument Verte. D'un côté les "avec Dieu", de l'autre les "sans Dieu", les partisans du général Boulanger et ceux qui ont compris le danger qu'il représente. En apparence tout est clair, et l'aspect politico-religieux semble expliquer les haines et les prises de position, et on ne voit guère comment à partir de cette médiocre réalité il est possible de hausser ce sujet banal à la hauteur d'un chef-d'oeuvre. En fait raisonner de la sorte, c'est méconnaître que derrière nos convictions religieuses et politiques, existe un fond "biologique" qui choisit pour nous, dirige nos pensées, ordonne nos convictions dans un sens plutôt que dans un autre. Les rivalités autour de la mairie et du presbytère permettent d'exprimer ces querelles plus obscures en plein jour, de révéler le trop-plein de haine qui empoisonnerait, faute de cette porte de sortie, les familles villageoises. On libère ainsi les vieilles colères qui étouffaient, et on le fait avec un entrain, une joie si communicative que finalement toute l'affaire éclate en bouffonnerie, chacun se rendant compte de l'énorme disproportion entre le prétexte dérisoire de la querelle et la fougue rageuse que l'on a mis à s'entre-dévorer. Dans La Jument Verte par exemple, à propos de la question, après tout fort banale, de savoir si oui ou non, un cléricale ou un anticléricale occupera la mairie, chacun se dressera contre l'ennemi héréditaire représenté par la famille d'en face ou même la branche collatérale et dégénérée de sa propre famille. Astucieusement Marcel Aymé laisse seulement pressentir le fond trouble et inavoué de ces querelles, il rapporte à demi-mot et nous

laisse découvrir la vérité sous-jacente. Malheureusement il semble que trop de lecteurs de Marcel Aymé n'entendent que les vociférations, ne voient que l'aspect énorme de la farce et négligent l'important, comme cela se produisit pour La Jument Verte, appréciée, à la grande déception de son auteur, surtout pour son aspect licencieux et comique.

Chapitre III

La Jument Verte

La Jument Verte apparaît donc comme une épopée gauloise de la campagne. Nous voyons les héros et les héroïnes de ce roman agir sans complexes. Nous sommes plongés au sein même d'un monde (qui, hélas, se réduit de jour en jour) où la chair n'est pas triste, où personne n'a lu de livres, où règne la gaillardise sans apprêt, une sorte d'inconscience animale, une obscénité franche qui ne s'analyse pas, mais s'étale sans hypocrisie. Mais il existe, parallèlement à cet aspect extérieur, débraillé et décousu, de franche rigolade, un autre aspect de l'humour de Marcel Aymé. Humour plus "sérieux" si l'on veut et qui nous conduit, par le biais qu'il représente, vers la satire politico-sociale qui est sans contredit le but ultime de l'auteur. La méthode critique de Marcel Aymé est au fond, basée sur l'humour et le fantastique, au moins aussi efficace que celle d'un Céline, pourtant riche d'enseignement, prophétique, lucide, bouleversant à la fois les institutions sociales et la syntaxe, détruisant le fond et la forme de nos idées reçues. Sous son air de ne pas y toucher, l'humoriste Marcel Aymé est grand destructeur des structures sociales, vieilles ou neuves qui attentent à la liberté de l'homme.

On ne raconte pas la Jument Verte, mine inépuisable de trouvailles que l'on découvre à chaque nouvelle lecture. Nous en résumerons cependant l'action, en faisant ressortir les principaux personnages qui donnent tout le relief à l'oeuvre.

Face à face, les deux chefs des familles ennemies: Le Zèphe Maloret et Honoré Haudouin. Honoré, fidèle à la mémoire de son père Jules Haudouin

qui possèda la jument verte, est imbu de sentiments républicains, généreux et quarante-huitards. A la veille de la guerre, l'empereur, ayant rendu visite à la famille Haudouin, avait montré plus d'intérêt pour la mère d'Honoré que pour la jument, qui avait été le prétexte de sa visite. Mais... à une proposition galante que l'empereur lui fit, elle avait répondu "avec la modestie des simples: 'Sire, je suis dans le sang.'"¹ Cette visite avait déclenché une série de réactions en chaîne et assuré la prospérité et l'influence des Haudouin. Le village de Claquebue (lieu de l'action), où il ne se passait jamais rien, connut soudain une activité nouvelle.

Les hommes, note Marcel Aymé, labouraient d'une main plus profond, les femmes employaient avec à propos les condiments dans la cuisine, les garçons pourchassaient les filles, et chacun priait Dieu qu'il voulut bien consommer la ruine de son prochain.²

Puis la guerre de 1870 arrive et voit Honoré devenir patriote franc-tireur. C'est alors que Zèphe Maloret dont la haine pour la famille Haudouin commence à prendre forme, dénonce aux Prussiens la maison de ses ennemis comme repaire de franc-tireurs. Un officier prussien, venu vérifier le bien-fondé de la dénonciation, ne trouve dans la maison que la mère d'Honoré, seule. Quand au malheureux fils, caché sous le lit, il assiste, impuissant, à une brillante démonstration de la loi du vainqueur. Ce prétexte à envenimer la haine des deux familles sera pieusement entretenu par Honoré, mais il n'explique pas tout. En effet, comme nous le rappelle la jument dans un de ses propos,

Il y avait entre les deux familles une haine presque parfaite qui ne devait rien à la jalousie ni à aucune divergence d'opinions. Jamais une parole de colère ou seulement un peu vive n'avait été échangée. Les Haudouin n'avaient jamais exploité les

1 La Jument Verte, Paris, Ed. Gallimard, 1947, p. 12.

2 Ibid., p. 17.

rumeurs qui couraient Claquebue sur les habitudes incestueuses de la famille Maloret. De part et d'autre, on se saluait courtoisement, sans même essayer de se dérober à un entretien. C'était une haine très pure qui semblait se satisfaire d'exister. Simplement, il arrivait que pendant le repas, Haudouin se prît à rêver tout haut et murmurât "Ces cochons-là!". Alors toute la famille savait qu'il s'agissait des Maloret.³

Dans La Jument Verte, au conflit primordial entre les deux familles, vient s'ajouter un autre conflit à l'intérieur même de la famille. Un frère plus jeune d'Honoré, Ferdinand, nature sournoise et refoulée, a hérité du talisman que représente le portrait de la jument, symbole de prospérité et de respectabilité. Installé vétérinaire au chef-lieu, il nourrit des ambitions politiques et met en pratique les ultimes conseils que son père, non sans quelque malice (car il avait bien jugé son rejeton) lui avait glissé à l'oreille: "Tant que tu n'auras pas de clientèle solide et les palmes académiques, n'abuse pas de ce que je te dis."⁴ Tandis que Ferdinand, triste et compassé, sublime dans la politique ses instincts sexuels refoulés, et voit sa situation matérielle prospérer, Honoré, le paillard, le débraillé, mène une vie saine et sans complexes, dans la joie et la liberté. Entre ces deux natures foncièrement opposées, éclateront pour notre plus grande joie, des discussions à propos de tout et de rien, dans lesquelles Honoré-Aymé aura toujours le dernier mot, ridiculiser la sottise, l'hypocrisie et le jésuitisme. Nous retrouverons les deux aspects, ou plus exactement les deux niveaux, de cet humour, dans les deux thèmes de la querelle de famille: un niveau immédiat, où Marcel Aymé se déchaîne, où fusent de toutes parts gauloiseries, mots grossiers et réflexions drues, destinés à faire pâlir d'horreur les chaisières et les séminaristes, humour parfois

³ Ibid., p. 17.

⁴ Ibid., p. 26.

un peu facile que ses détracteurs n'ont pas manqué de critiquer, et un niveau plus profond qui serait comme la conséquence du premier, un niveau où l'humour n'est plus l'essentiel mais s'intègre aux autres composantes graves de la vie.

Marcel Aymé pratique, semble-t-il, une technique de décantation: tout d'abord dégoûter le lecteur superficiel, qui ne verrait dans ses livres qu'un aimable divertissement ou un sujet de scandale, d'aller plus loin; puis progressivement, d'amener le lecteur plus subtil à lire entre les lignes et comprendre "l'idée de derrière la tête". C'est ainsi que nous nous apercevons qu'en réalité, la pomme de discorde entre les deux frères n'est pas d'ordre domestique. Nous savons bien qu'Honoré, trop honnête pour continuer avec succès le commerce de maquignonnage laissé par son père, "rusé, menteur et grippe-sou", est redevenu à la suite de son échec simple paysan, que Ferdinand a "généreusement" racheté la ferme paternelle mise en vente, et en a laissé l'usufruit à son aîné, tout en lui faisant remarquer chaque fois qu'il le peut, qu'il tient le sort d'Honoré et de sa famille entre ses mains. Mais nous savons aussi que la cause véritable de l'antagonisme entre les deux frères ne se trouve pas là. Il faut aller plus loin, et rechercher une explication d'ordre politique et social, liée à l'Histoire et sans véritable relation avec la simple querelle à base de jalousie et de mesquinerie, qui donne l'argument de départ. En effet Ferdinand voudrait, pour s'attirer les bonnes grâces du député radical Valtier, et réaliser ses ambitions politiques, que son frère, influent à Claquebue, accepte de soutenir la candidature à la mairie du Zèphe Maloret, "le farouche du bénitier" et l'ennemi héréditaire, car la fille du Zèphe, Marguerite, maîtresse du député, s'est mis dans la tête de

voir son père revêtir l'écharpe tricolore. Honoré, dans sa simplicité, explose, car il n'a pas été sans voir que derrière ces menus tripatouillages, se cache une menace réelle. Honoré ne lutte pas simplement contre le clan ennemi, ce qui paraîtrait dérisoire, et nous ramènerait à la simple querelle de village; car s'il tient ferme dans ses convictions naïves qu'il faut entretenir la flamme de haine entre les deux familles, il n'en est pas moins convaincu que la compromission que lui propose son frère, au nom d'intérêts "supérieurs" qui ne le touche pas, est une chose ignoble et profondément vicieuse. Le conflit s'élargit donc politiquement avec l'affaire du boulangisme et socialement avec l'intrusion de l'homme des villes (le demi-civilisé) dont l'influence commence à se faire sentir dans les campagnes. Honoré, en véritable champion de la cause des paysans (les derniers hommes dignes de ce nom) refuse de voir s'infiltrer dans sa propre vie les faux problèmes, les solutions bancales et l'hypocrisie de la vie citadine.

Ironiquement et...paradoxalement nous verrons donc Honoré, le naïf et jovial paysan, défenseur à la fois des vertus républicaines et de celles, plus réactionnaires, du terroir, de la vie à l'ancienne, donner une leçon de courage moral à Ferdinand, et par contrecoup au député Valtier, qui songent à capituler devant le boulangisme et à nommer à la mairie un "calotin" comme le Zèphe Maloret. Alors que le "demi-civilisé" Ferdinand, tout à fait inauthentique et ridicule dans ses grimaces essaie par tous les moyens de la rhétorique et de la dialectique de persuader le pauvre Honoré qu'il fait fausse route et raisonne comme un âne, le même Honoré est pourtant le seul à saisir tout le ridicule et l'outrageant de la situation. La querelle de famille s'est haussée au niveau de l'Histoire, l'humour des réparties est devenu une arme contre la bêtise et la compromission. A titre d'exemple, nous citerons rapidement quelques répliques qui auront le mérite de faire

ressortir plus clairement la manière de Marcel Aymé, qui en humoriste dans la grande tradition du Voltaire des contes philosophiques, s'efforce, avec un art lucide, d'égayer son propos afin de ne pas le faire tourner au sermon. La précaution est nécessaire car nous avons vu que les vérités que Marcel Aymé veut réellement introduire, pourraient, s'il avait eu la faiblesse de les avouer sans humour, l'avoir entraîner à des développements pesants et banaux. Or il n'en est rien. Écoutons plutôt:

Ferdinand eut un rire humble pour se faire pardonner d'abord:

-Tu vas sauter bien sûr, et je ne te cache pas que j'ai eu du mal à m'habituer à ce nom-là...Il s'agit de Zèphe Maloret. Honoré fit entendre un long sifflement, comme s'il se fût émerveillé de l'impudence de son frère:

-Au moins toi tu n'as pas de rancune.

-Au premier abord il est certain...

-Mais ce qui m'étonne le plus, dans ton affaire c'est que Valtier mette en avant un des pires d'entre les réactionnaires, un enragé de la soutane comme le Zèphe. Qu'est-ce que ça veut dire?⁵

et répondant nettement aux explications embrouillées de son frère à propos du moindre mal que représente le boulangisme, il affirme:

-Ecoute, je ne connais pas le programme du général, ni les faits, ni rien. Mais je connais Claquebue, et je dis que c'est se foutre des Républicains et de la République que de mettre Zèphe à la mairie. Il n'y a pas de Boulanger qui explique la chose.⁶

Puis découvrant la véritable raison empreinte d'idéologie, qui, en fait, dirige la manoeuvre, il s'écrit:

-Des relations? attends donc! ce ne serait pas des fois la fille de Zèphe...mais oui, sa Marguerite, une petite rouée qui s'était placée à Paris, voilà deux ans. Belle fille, ma foi, et qui a l'esprit de famille à ce que je vois?⁷

Comme son frère insiste, Honoré pâle de rage lui raconte dans les moindres détails ce qu'il ignore, lui donne la raison pour laquelle il n'est pas question pour lui d'oublier la dénonciation du Zèphe, qui a obligé leur

⁵ Ibid., p. 53.

⁶ Ibid., p. 54.

⁷ Ibid., p. 59.

mère "à se faire sauter par un Prussien". Horrifié par ces paroles trop crûes, le pudibond Ferdinand, essuyant la sueur qui coule à grosses gouttes de son front, apprend d'Honoré, qui était caché sous le lit, comment la scène s'est déroulée:

Créver pour crever, je ne voulais pas qu'on me trouve à plat ventre sous un lit. Avant que j'aie pu me tirer de là, on ouvre la porte. Je vois le bas de la robe de ma mère, et derrière la robe, quoi? les bottes du sergent. D'abord je ne comprenais pas. Mais je vois la robe se soulever.

-Honoré... protesta le vétérinaire d'une voix éteinte.

-Je les ai entendus rejinguer au-dessus de ma tête.

Et pas moyen de bouger...

-Ce n'est pas des choses à dire, murmura Ferdinand, tu n'aurais pas du me raconter...⁸

Le vétérinaire comprend alors qu'il se heurte à une volonté réfléchie quand Honoré lui réitère d'une voix dure que le Zèphe ne sera jamais maire de Claquebue, tant qu'il sera là pour lui barrer le chemin et inconsciemment

ses yeux pâles se levèrent sur la maison, cette maison qui était sa propriété et d'où il pouvait chasser Honoré presque du jour au lendemain. La rage faillit le décider à lui mettre le marché en main. Voyant la colère qui paraissait à son visage, et la direction de son regard Honoré devina la nature du débat. Il y répondit avec précision:

-Je m'en irai quand tu voudras, tu sais et je n'attendrai pas que tu me le dises.

-Mais non, protesta Ferdinand (dont il importait pour ses intérêts que son Frère resta dans la maison), qu'est-ce que tu vas supposer...Je suis prêt à te signer un papier.

-Oh! ton papier...Tu peux te le mettre au cul si c'est ton idée.⁹

Le vétérinaire balbutia une protestation confuse: il n'avait jamais prétendu abuser de ses droits de propriétaire, et aussi longtemps qu'il vivrait,

⁸ Ibid., p. 61.

⁹ Ibid., p. 65.

son frère serait assuré...Honoré ne l'écoutait déjà plus. Il regardait le soleil qui dardait à l'autre bout de Claquebue en attendant de se coucher derrière la montée rouge. Aveuglé, il finit par baisser les paupières et d'une voix douce, qui paraissait: "Oui, dit-il, au cul"¹⁰. Mais si les hommes font "l'Histoire" en y projetant passions et convictions, il sont à leur tour influencés par leur vie sexuelle, qui, pour Marcel Aymé, modelant leur personnalité et dictant leur conduite, est donc le véritable moteur de l'histoire.

Nous savons déjà comment Marcel Aymé, par le détour de l'humour et du fantastique, s'arrange toujours pour revenir habilement à son propos qui est la libération de toute forme de contrainte physique ou morale, la dénonciation de l'incohérence d'un être collectif et social, d'un être "administratif" qui, si l'on n'y prend garde, se superpose à l'être réel. Car Marcel Aymé, avec sa santé paysanne, nous assure qu'il existe bien une permanence de l'homme, il fait toujours la part belle au "vivant" contre le social et son carcan de convenances. Cette liberté que prône Marcel Aymé se manifestera essentiellement tout au long du livre par la liberté sexuelle. Marcel Aymé fait de l'amour charnel (en existe-t-il un autre?) et de l'idée que nous nous en faisons, la source de nos idées politiques et sociales, qui ne sont que la projection de notre conception de l'Amour. Ainsi le taureau Etendard perdit toute opinion politique, lorsqu'il devint, à la suite d'une opération, incapable de faire face à ses obligations...

Il faut aussi se souvenir qu'en écrivant La Jument Verte, Marcel Aymé avait eu une toute autre ambition que simplement celle d'écrire un livre satirique et humoristique, mais bien à la manière de Balzac, d'édifier

¹⁰ Ibid., p. 67.

une "comédie paysanne" qui s'étende sur plus d'un demi-siècle, et nous donne les clefs nous permettant d'entrer dans le monde de l'auteur. Dès le début du livre, dans ses premiers propos, la jument nous raconte:

J'ai connu quatre générations de Haudouin, la première à son âge mûr, la dernière à son matin. Pendant 70 ans, j'ai vu les Haudouin à l'oeuvre d'amour, chacun y apportant les ressources d'un tempérament original, mais la plupart (je pourrais bien dire tous à quelque degré) demeurant fidèle, dans la recherche du plaisir et jusque dans l'accomplissement, à une sorte de catéchisme qui semblait leur imposer, en même temps qu'un certain rituel, des inquiétudes, des scrupules, des réticences. Si je n'avais soupçonné là qu'un phénomène d'hérédité, je n'en aurais pas parlé, car c'est un mystère bien au-dessus de mes connaissances de jument. Mais j'ai vu que les belles familles ont des traditions érotiques qu'elles se transmettent d'une génération à l'autre tout comme les règles de bien-vivre et les recettes de cuisine...¹¹

Et plus loin:

La vie érotique est si étroitement liée à des habitudes domestiques, à des croyances, à des intérêts, qu'elle est toujours conditionnée, jusqu'à concurrence des initiatives individuelles, par un mode d'existence qui peut être celui d'une famille.¹²

Dans la famille Haudouin, il y avait bon nombre de ces traditions, les unes d'ordre mystique, les autres d'ordre économique. C'est ainsi que Jules Haudouin, l'ancêtre, éprouvait à l'égard de la nudité féminine une frayeur superstitieuse: que ce soit celle de sa femme ou celle des autres femmes, il ne pouvait supporter cette vision et avait eu premier chef "une aversion mystique pour le plaisir des yeux", aversion imposée d'ailleurs par le curé du village fidèle aux traditions du Moyen-Age. Il honorait néanmoins sa femme puisqu'il lui fit six enfants, "Trois garçons bien vifs et trois filles au cimetière, à peu près ce qu'il fallait"¹³ comme il le

¹¹ Ibid., p. 21.

¹² Ibid., p. 23.

¹³ Ibid., p. 9.

répétait, mais toujours dans l'obscurité et pas en plein jour "comme les riches". Dans les considérations qui suivront, nous remarquerons comment le rusé Marcel Aymé sait aller très loin dans l'observation psycho-analytique (aussi bien que le docteur Freud, dirions-nous!), utiliser un humour incisif et faire petit à petit ressortir l'absurdité du moi social, plaqué sur le vivant, dérisoire dans sa prétention de le représenter. Écoutons plutôt la jument:

Un soir que la servante rangeait la vaisselle dans la salle à manger à la clarté d'une bougie, Haudouin passa par là et fut pris d'un caprice de maître. Comme il prenait ses mâles dispositions, elle releva docilement ses jupes et découvrit ce qu'il fallait de peau nue. A cette vision, le maître rougit, il n'eut plus que faiblesse en la main, et détourna son regard sur le portrait du Président de la République. La physionomie sérieuse de Jules Grévy, son regard appliqué et soupçonneux achevèrent de confondre Haudouin. Saisi d'un sentiment de crainte religieuse en face de ce participe divin qu'était pour lui le président, il souffla la bougie. Un moment il demeura immobile et coi, comme se dérochant à un péril, puis l'obscurité lui rendit l'inspiration; j'entendis le souffle rauque du vieillard et le halètement complaisant de la servante.¹⁴

Or il arrive que la jument remarque aussi:

Parmi les derniers venus des Haudouin, je connais un jeune homme marxiste, nudiste, freudiste éclairé (c'est ainsi qu'il se nomme lui-même), et je ne l'entends pas sans sourire faire profession d'athéisme, car je sais qu'il ne prend jamais son plaisir sans avoir éteint la lumière ou tiré les rideaux; hors des camps de nudistes où elle se voile d'innocence, la nudité des femmes lui inspire le même éloignement sacré qu'à son bisaïeul de Claquebue.¹⁵

N'y a-t-il pas là la meilleure illustration de ce que certain philosophe appelle "la vie authentique et la vie inauthentique?" L'humoriste est donc parfaitement conscient de la continuité historique des influences héréditaires, de la transmission des caractères acquis et des apports récents

¹⁴ Ibid., p. 22.

¹⁵ Ibid., p. 23.

de la philosophie moderne. Cette analyse de la vie de famille, doublement importante puisqu'elle conditionne toutes les habitudes et les haines, nous a mis en lumière les thèmes principaux du roman paysan qui, nous l'avons vu, dépassent largement le cadre aimable et léger de l'humour et de la gauloiserie, et rejoignent les préoccupations de tout homme digne de ce nom.

Quant au fantastique, nous en avons déjà indiqué le postulat de départ, cette jument, sorte de divinité tutélaire et païenne, verte de surcroît qui se met à parler, nous l'acceptons d'emblée, comme s'il allait de soi que toutes les juments sont vertes et qu'elles peuvent s'exprimer en langage humain. Autre intrusion du fantastique, cette fois-ci purement humain, Marcel Aymé, en plein débat politique, fait le saut dans la féerie psychologique, avec la promesse du vieux Messelon de survivre trois semaines pour permettre à Honoré de se retourner et de triompher des intrigues des calotins, le Zèphe Maloret en tête. C'est toute la troisième république, avec sa naïve générosité, que Marcel Aymé nous fait revivre, avec ses paysans à la "tripe républicaine", fraternels et généreux. Il évoque avec nostalgie ces sentiments, teintés de romantisme attardé, du patriotisme égalitariste de 89 et de 48, et peut-être, inconsciemment, nous montre que, loin d'avoir évolué dans le bon sens, notre société s'est chargée d'hypocrisie et de médiocrité, au nom d'idéologies moins simplistes que celles d'un autre Franc-Comtois comme Proudhon, mais combien plus dangereuses, chargées d'inhumanité, de bureaucratie et de froideur.

Le vieux Messelon, maire de Claquebue, républicain à tout crin, grand bouffeur de curés, est au plus mal. Honoré, catastrophé par la nouvelle, se précipite chez lui:

Honoré entra dans la chambre, précédé par la vieille qui portait la lampe; Philibert Messelon reposait sur son lit, les joues creuses, le regard éteint. En le voyant si maigre, si blême qu'on l'aurait cru mort sans ce filet de respiration qui chuintait entre les lèvres blanches avec un bruit d'agonie, Honoré sentit la pitié lui nouer la gorge. Il s'efforça d'une voix joviale:

-Le bonjour vous va, Philibert... et comme Honoré pour le reconforter lui affirme:

-Vous serez d'aplomb pour les regains, il lui répond avec un sourire entendu

-Je ne les verrai pas, je les ferai pousser!¹⁶ puis sombre dans l'inconscience.

Au moment où Honoré, sur la pointe des pieds, s'apprête à partir, le vieux se réveille et nous assistons alors à une série de miracles... Philibert prononça sans ouvrir les yeux:

-Reste là petit, toi, la femme, à la cuisine. Et ferme la porte, j'ai à lui dire.

Soudain il se haussa sur son oreiller, une flamme vive éclaira le regard de ses yeux bien ouverts, son visage et ses mains s'animèrent; la colère et l'ironie tendirent la bouche fatiguée. Il articula d'une voix dure qui allait jusqu'à ses limites:

-Alors, il paraît que les calotins redressent la tête...¹⁷

Puis la discussion s'engage sur le terrain politique et Philibert, en passant, nous signale "qu'il comptait sur le général Boulanger pour faire la besogne du vrai républicain, c'est à dire reprendre l'Alsace-Lorraine, étrangler les réactions, libérer la Pologne, et chasser tous les tyrans d'Europe.", résumant en une phrase les préoccupations des anti-calotins. Puis il passe à la religion, car l'ombre du curé, grand ramasseur d'âmes in extremis, est venu rendre visite au vieux Messelon pour prendre le vent. A Honoré qui lui dit de ne pas s'inquiéter et que rien ne menace pour le moment, Philibert réplique:

¹⁶ Ibid., p. 85.

¹⁷ Ibid., p. 85.

Mais Bon Dieu, moi aussi je vois du monde. Le curé est déjà venu trois fois dans la semaine...

-Oh! le curé...aussitôt que les gens se couchent d'un rhume, il est toujours prêt d'y courir.

Philibert eut un frémissement de rage qui le secoua tout entier

-Mais qu'est-ce qu'il avait à faire de me causer de politique? L'esprit de concorde, qu'il disait, et invitez à la modération, et je ne sais pas quoi...Si ce n'était pas que j'aie besoin de lui pour crever, je l'aurais fait foutre à la porte par mes garçons. L'esprit de concorde...Mais quand je te dis que ces gens-là voudront toujours nous monter dessus.¹⁸

Puis il s'étrangle de colère et Honoré craint un moment de le voir passer dans ses bras, mais le vieux reprend son souffle et conclut:

Tant qu'on les aura pas muselés un bon coup, il faudra craindre.

Sur ces fortes paroles, Honoré à son tour, affirme qu'il ne se laissera pas faire et déclare, sans ambages:

Puisque vous savez tout, vous devez savoir que je lui pisse à la raie au Zèphe...

Mais un aveu le tracasse et Honoré doit se résoudre à parler du différent avec son frère et de l'éventualité du départ de la maison, si l'affaire s'envenime avec Ferdinand. Le vieux tranche immédiatement la question:

Et ne te tourmente pas de la maison, tu n'auras qu'à venir chez nous; quand il y a de la place pour douze, il y en a pour vingt. Tes garçons coucheront avec les nôtres, et les filles ensemble. Tu travaillerais pour nous bien entendu.¹⁹

Cet exemple de véritable fraternité, Marcel Aymé nous le signale non sans une certaine nostalgie, car il sait qu'une autre humanité, qu'il dénoncera dans ses romans citadins, est en train de remplacer irrémédiablement celle qu'il nous décrit ici. En humoriste, il ne souligne pas l'idée par des

¹⁸ Ibid., p. 86.

¹⁹ Ibid., p. 87.

propos qui pourraient tourner au pathos sentimental, mais après nous avoir suggéré l'idée par un trait rapide, revient à la réalité d'une situation, et, par l'intrusion du fantastique, fera mieux ressortir la profonde vérité humaine et psychologique qu'elle contient.

En effet, Philibert, épuisé par cette discussion qui avait fait remonter en lui, pour un instant, les forces du vieux lutteur, répond à Honoré, qui ne voit d'autre solution pour leur parti qu'une survie provisoire de l'ancien maire, qu'il ne faut pas compter sur lui, même pour durer encore "un bout de temps". Honoré qui ne peut accepter cette fatalité, trouve la merveilleuse idée d'un pacte avec la réalité. Il prend la décision, car il ne peut en exister une autre, de mettre la mort en sursis, et d'enthousiasme, comme si cela allait de soi, les deux compères s'accordent sur un délai de trois semaines, au delà duquel, la Mort, mise en demeure d'attendre à la porte, pourra faire son apparition. Personne ne doute de l'authenticité de l'arrangement, et quand Ferdinand tout heureux viendra annoncer la mort prématurée de Messelon, Honoré entrera dans une colère épouvantable et criera à la trahison:

Honoré ne dit pas un mot, mais dans son indignation que le vieux eût avancé sa mort d'une semaine il sauta sur le siège à côté de Ferdinand, prit les guides, le fouet, fit un virage sur deux roues...

-Vieux salaud! rageait Honoré. Je voudrais bien savoir ce qui l'a pris... Mais parce qu'il était malade, tout simplement... On va voir, on va voir...²⁰

Il suffit à Marcel Aymé de nous proposer le plus insolite des fantastiques pour que nous l'acceptions: y-a-t-il en effet réaction plus touchante, plus humaine, que celle d'un homme aux prises avec la fatalité inexorable,

²⁰ Ibid., p. 215.

s'il en est une, de la mort...et qui, la rejetant comme une insulte et une dégradation, en fait une affaire personnelle et triomphe de son pouvoir. Nous croyons à tout cela naturellement, car, avec son art consommé de conteur, Marcel Aymé nous plonge au sein de la réalité humaine la plus vivante et la plus authentique par le biais du fantastique. En relisant les incroyables répliques qu'Honoré et Philibert échangent, puis la scène à la fois burlesque et émouvante dans laquelle on applique sur le visage du mort le buste de la République pour que celui-ci se réveille, à la grande horreur des cléricaux, nous voyons à quelle hauteur de la verve satirique peut s'élever l'auteur:

En arrivant chez Messelon, Honoré entendit la rumeur infâme des calotins...Mon de Dieu, de nom de Dieu, de bordel de merde!...

surpris, les cléricaux crurent entendre la grande voix de la République. Zèphe Maloret fut un des premiers à se ressaisir. Décidé à la lutte, il monte sur le fumier, mais Haudouin prit l'avantage en criant le premier:

-Vive la France!

-Vive l'Alsace-Lorraine! répliqua Maloret

Et Haudouin se mordit les lèvres de n'y avoir pas pensé le premier!

-Vive l'armée!

-Vive l'armée!

-C'est moi qui l'ai dit le premier!

-Non, c'est moi!

Alors Haudouin tendit bien habilement un piège à son adversaire.

-Vive la patrie! dit-il

-Vive la patrie! riposta Maloret

-Vive le drapeau!

-Vive le drapeau!

-A bas l'Allemagne!

-A bas l'Allemagne!

-A bas l'Angleterre!

-A bas l'Angleterre!

-A bas la calotte!

-A bas la calotte!

-A bas la calotte! répète Zèphe Maloret emporté par son élan.

Un rire à cent-cinquante voix ébranla toute la maison...

-Et tout allait se terminer en face quand un long cri d'angoisse et de terreur partit de la chambre en exultant

-Je me doutais du coup! J'aurais parié qu'il n'était pas mort! J'en étais sûr!²¹

Puis contrant les menées des cléricaux qui parlaient d'un miracle de Saint Joseph survenu dans la journée, Honoré a l'idée d'un autre miracle, laïque celui-ci:

La république n'oublie jamais ses vieux amis! Vous allez voir comment c'est qu'elle va nous refoutre le Philibert d'aplomb!

En effet au troisième baiser de la République le vieux battit des paupières et se dressa sur son oreiller. Un chant grave et magnifique jaillit de toutes les poitrines républicaines, c'était la Marseillaise...²²

La République triompha donc, mais Honoré n'oublie pas la vengeance qu'il poursuit, et nous allons voir avec quelle pénétration Marcel Aymé nous indique les étapes de la pensée qui mûrit en lui. Revenons pour cela au véritable moteur du comportement humain, pour Marcel Aymé, la vie sexuelle.

Nous avons vu comment l'auteur, donnant le beau rôle à Honoré et libre cours à sa verve, fustigeait en la personne de son frère Ferdinand, l'hypocrisie, la peur des mots et de la réalité...bref, le type d'homme qui rend la vie en société insupportable. Mais il fallait voir là aussi bien un moyen de nous introduire à des vérités plus profondes, cachées derrière l'humour et la débauche de mots crus. Luttant sur les deux tableaux, Honoré "exécute" d'abord son frère, puis le Zèphe Maloret. Voyons en détail

²¹ Ibid., p. 217.

²² Ibid., p. 224.

comment il s'y prend car le contenu de l'affaire est révélateur et nous amène, par les chemins détournés que nous connaissons déjà, à une vérité humaine et psychologique évidente, suivant ce que l'on peut appeler maintenant la marque de fabrique de Marcel Aymé.

Ferdinand, appelé encore par son frère des doux noms de "cul d'oignon" ou de "fouille au train", n'est qu'un petit bonhomme triste qui a mal digéré la science qu'il a ingurgitée. "Science sans conscience" disait un autre humoriste bien connu; voilà comment se présente cet accoucheur et ce soigneur d'animaux qui n'a pourtant rien compris à la vie, tyrannise absurdement sa famille, s'efforce de faire de ses enfants des complexés et trouve la liberté de moeurs qu'Honoré pratique en famille proprement dégoûtante. Comme nous le raconte la jument:

Honoré aimait encore sa femme à cause des enfants qu'elle lui donnait. Quand il la voyait enceinte, il s'émerveillait déjà que son plaisir fût autant de volume. Il regardait ses enfants comme des désirs anciens...La forme de cet amour paternel, qui confondait le plaisir et ses oeuvres, révoltait l'honnêteté du vétérinaire.²³

Or un jour que Ferdinand était en visite chez son frère, il se prend à dire:

Comme elle grandit cette petite Juliette, en parlant de la fille d'Honoré.

-C'est vrai dit le père, la voilà une belle fille maintenant.

Juliette qui riait, se laissa aller contre son père; lui, plus grand, l'embrassa sur les cheveux et lui prit un sein dans la main (à travers l'étoffe, mais quand même...)...Le vétérinaire ne put retenir son indignation devant ces cochonneries-là.

Sa pudeur se tortilla dans son estomac.

Il protesta: Non, tout de même Honoré! Tout de même!

D'abord, Honoré fixa son frère sans comprendre, puis rougissant, il lâcha sa fille et fit un pas contre lui. Il était comme enragé, et il ragea entre ses dents.

-Salaud, tu seras toujours comme une mouche à merde,

23 Ibid., p. 108.

à emmerder tout ce que tu vois. Va-t-en.

Mortifié, il se retirait, avec la dignité du juste vertueux quand il se souvint "de la honte toujours cuisante d'avoir été surpris (par Honoré) à regarder les cuisses de sa mère...²⁴

Il se plaignait donc en silence d'avoir à souffrir la damnation sur la terre, alors que son frère se permettait de ne pas rougir des pires turpitudes.

Marcel Aymé portraiture donc rapidement et exactement le caractère sournois et refoulé de cet individu qui ne peut faire illusion ni sur son frère ni sur...le curé, car malgré les sentiments républicains qu'il professe, il est tenaillé par une peur morbide de l'enfer et du péché. Lors d'une altercation à propos du vin qui aurait été coupé d'eau par Honoré, comme Ferdinand, selon son habitude, risquait une fine allusion à ce sujet, il se fait proprement remettre à sa place par son frère:

Tu l'as dit, tonna Honoré, et tu ne l'as pas dit franchement! parce que tu ne sais rien dire franchement! que tu seras toujours le même jésuite avec tes airs de mourir pour la République tous les matins.²⁵

Quant au curé, excellent psychologue aussi,

Il reniflait chez le vétérinaire comme une odeur de sainteté. Il avait deviné les transes de Ferdinand, l'écume de ses scrupules fétides, son horreur en face du mystère sexuel, et il pensait qu'un homme tel que celui-là édifie une paroisse par sa seule présence...Et il voyait le pécheur, accablé, resserré par la triste peur, traversant Claquebue et semant parmi les villageois la sainte méfiance de la chair, qui est la première marche du paradis...²⁶

Voilà, exactement analysée, la nature des complexes de Ferdinand par rapport à son frère, et, amené en pleine lumière, le fond trouble, mais parfaitement observé de l'ambiguïté et de la fausseté de leurs rapports. Cela nous amène à définir plus exactement la manière de Marcel Aymé, qui,

²⁴ Ibid., p. 110

²⁵ Ibid., p. 161.

²⁶ Ibid., p. 114.

se concentrant comme un classique, s'en tient toujours à la voie la plus stricte, celle que les exemples précédents ont illustrée, et qui correspond le mieux à la logique de son tempérament d'écrivain. En effet, Marcel Aymé ne cultive pas gratuitement, dans le simple but de choquer, la langue verte, pas plus qu'il n'utilise le fantastique, pour le fantastique, encore moins les Jeux de mots et les jongleries de langage: le comique est toujours dans son oeuvre, comique de situation et de caractères, et il en ressort toujours une vérité morale. Il n'y a pas chez lui cette recherche intellectuelle du bizarre, de l'inédit, du merveilleux à tout prix, mais utilisation de l'humour et du fantastique comme moyen de satire et de contact plus étroit avec la réalité. Avant de clore notre propos sur La Jument Verte, nous ferons ressortir une dernière fois l'importance de ce livre, absolument nécessaire à la compréhension du monde de Marcel Aymé, et revenant à notre point de départ: le thème de la querelle de famille, nous l'approfondirons et en montreront la véritable portée.

La boucle sera ainsi bouclée et les derniers propos de la jument, au chapitre 15 rejoignent ceux du premier chapitre. Nous nous souvenons qu'en dépit de leurs "prétextes" politiques et religieux, la haine et l'amitié des familles reflétaient, comme le dit judicieusement la jument "certaines dispositions sensuelles". Nos opinions (comme celles du malheureux taureau Etendard, qui n'avait plus d'opinions politiques depuis qu'il était castré) viennent, dit notre jument, "d'une certaine manière de faire l'amour ou de se l'imaginer". 27

L'intonation qu'il mettait dans le mot réactionnaire signifiait surtout son mépris pour des amours qu'il soupçonnait d'être ridicules... ...Tous les républicains (je vous parle d'il y a 45 ans quand les opinions politiques étaient encore à Claquebue une question d'épiderme) soupçonnaient leurs adversaires non pas d'être impuissants, puisqu'il se reproduisaient, mais de fonctionner à un régime diminué, avare. De

27 Ibid., p. 291.

leur côté, les réactionnaires les considéraient comme des dévorants, des frénétiques de la bagatelle, des imprévoyants de l'au-delà, et ils éprouvaient un sentiment de jalousie, comparable à celui d'une femme honnête pour une fille qui prodigue son ventre. 28

Si la haine, déjà séculaire, des Haudouin et des Maloret avait pris ce tour aigu à la suite de la dénonciation du Zèphe et des conséquences désastreuses pour l'honneur de la famille adverse, c'est que

Jusqu'en 70 les deux familles n'avaient donc que les avertissements obscurs, intermittents, sur la qualité particulière de la haine qui les séparait. Le premier, Zèphe en eut la révélation précise lorsqu'il rencontra la patrouille allemande...L'envie lui vint, soudaine et violente, de jeter ces hommes sur la maison, de leur remettre son désir d'humilier les Haudouin à plein ventre. 29

Quant à Honoré, pour qui le fait en lui-même ne prenait pas les proportions d'une catastrophe (compte tenu du plaisir que sa mère avait pris avec le Bavarois),

Il aurait même relégué simplement le souvenir de cette affaire, en la rangeant parmi les hasards de la guerre, si la dénonciation de Zèphe n'en avait été à l'origine. Car Honoré ne s'y trompait pas; si absurde que cela pût paraître à la réflexion, il sentait que la trahison avait été liée à une intention de violence sexuelle, et qu'elle n'avait même pas eu d'autre fin. Sans pouvoir s'en expliquer, il était persuadé que la famille Maloret s'était donné le plaisir de forcer sa mère par délégation. 30

C'est pourquoi, jusqu'à ce qu'il ait pu rendre la pareille aux Maloret, Honoré n'aura de cesse d'attendre son heure pour répéter sur le corps de la femme du Zèphe la même scène de l'officier allemand et de sa mère en 1870.

28 Ibid., p. 241.

29 Ibid., p. 241.

30 ibid., p. 242.

Tout rentre dans l'ordre et l'humoriste Marcel Aymé, dévoilant pour la circonstance son double, le moraliste, nous confronte, par cet exemple, avec tout le ridicule et l'absurdité des luttes de familles, de clans, et nous suggère qu'il en va de même entre les peuples et les nations.

Histoire gentiment morale, d'un humour sans malice, pour ceux qui ne craignent pas une certaine verdeur de langage, La Jument Verte est en réalité une école inépuisable de savoir-vivre et de savoir-penser. Ce livre, seulement comique et fantaisiste pour certains, comporte en réalité un profond enseignement d'humanisme. Le personnage d'Honoré par l'exposé de sa vie naïve et fière, a valeur d'exemple.

Chapitre IV

La Vouivre

Avec La Vouivre, Marcel Aymé arrive à une maîtrise complète du roman paysan. Nous retrouverons, dans ce roman, la même humanité que celle à laquelle La Jument Verte nous avait habitués, les mêmes éternels problèmes de la campagne et de son existence quotidienne, mais aussi la légende, la féerie qui apparaît au sein même de cette vie d'apparence routinière et en est comme la contrepartie, la récompense. Paru en 43, le livre sans être à proprement parler une oeuvre de circonstance, semble avoir eu pour but, en même temps que de fournir un exutoire à l'auteur, d'apporter aux Français un réconfort moral dans cette période sombre de leur Histoire. Nous ne retrouverons plus cette joie, cette glorieuse truculence qui avait fait la fortune de la Jument, mais à sa place, un autre univers fait de rêve et de poésie, propice à la fuite et à l'évasion du quotidien douloureux de cette époque. La Vouivre s'intégrerait ainsi à d'autres oeuvres, typiques d'un certain courant de pensée particulier à ces années et dont le meilleur exemple se trouve dans Les Visiteurs du soir. Tout ici devient merveilleux, s'imprègne de magie et nous retrouverons, dans une atmosphère légère, presque irréelle, tout le fantastique que peut cacher l'apparente rudesse de la campagne. Marcel Aymé va dévoiler à nos yeux trop habitués au faux brillant de la vie citadine, le monde sous-jacent des divinités tutélaires des sources et des bois, que la plupart d'entre nous ne savait plus voir.

Après l'aspect tonitruant et vigoureux de La Jument, nous évoluerons avec La Vouivre, dans un monde apaisé, où l'homme n'a nul besoin d'agir,

de s'agiter, mais doit seulement rentrer en lui-même et découvrir dans la solitude des prés et des bois tout un monde féérique. Ce monde, délivré des médiocrités de la vie, de ce qu'elle a de trouble et de malsain, de dérisoire sous l'apparente activité, ne se dévoilera, comme l'affirme Marcel Aymé, qu'à certaines âmes simples, quelques justes, les privilégiés de sa mythologie, en accord avec eux-mêmes et avec la Nature. C'est que, comme son vieil ami Céline, Marcel Aymé sait très bien que toute la vie des humains n'est qu'une attente de la merveille qui délivrera de l'étouffante médiocrité: Attente qui, seule, rend la vie supportable.

"L'homme est d'abord, avant tout rêveur!..."¹ Dans le thème de la légende du roi Krogold qui revient assez curieusement à travers toute son oeuvre, Céline indique qu'il classe cette fantaisie parmi ses oeuvres "lyriques, ironiques"², indiquant par là que son penchant pour l'humour se fait sentir dans la forme donnée de la légende. En fait, il est bien certain que cet humour révèle le souci de dissimuler l'importance fondamentale du thème comme chez Marcel Aymé. L'histoire elle-même n'a rien d'extraordinaire, elle ressemble superficiellement à maintes oeuvres médiévales qui décrivent une lutte entre deux adversaires, et pourrait presque passer pour un pastiche des romans épiques, comme les romans paysans de Marcel Aymé pourraient au lecteur superficiel, apparaître comme proches parents de ceux de "Zénaïde Fleuriot"! Dans deux pages de Mort à Crédit, fragment le plus important et aussi le premier où apparaît la légende du roi Krogold, Céline réussit à nous donner une synthèse de sa vision fondamentale, qui est aussi celle de Marcel Aymé. Nous reconnaissons

¹ L. F. Céline, D'un château l'autre, Paris, Ed. Gallimard, 1957, p. 34.

² L. F. Céline, Féerie pour une autre fois, Paris, Ed. Gallimard, 1957, p. 96.

bien qu'affirmée dans un style très différent l'opposition foncière entre le domaine de la poésie, de la légende ou du mythe, et celui de la vie quotidienne. La lutte entre la réalité et le merveilleux est décrite dans cette légende de la manière la plus frappante. Céline-Ferdinand s'adresse à Gustin Sabayot qui est "l'élus" à qui il va la raconter. En réalité, Gustin, désabusé, fatigué, représente le type d'homme qu'il faut éviter de devenir--"Connard, abruti par les circonstances, le métier, la soif, les soumissions les plus funestes".³

Ferdinand lui demande:

Peux-tu encore, en ce moment, te rétablir en poésie?...
faire un petit bond de coeur et de bide au récit d'une
épopée, tragique certes, mais noble, étincelante?...
Te crois-tu capable?⁴

Le bond qui projette l'homme, au-dessus, en-dehors de la vie quotidienne au moment où il se "rétablit en poésie" est le seul qui puisse le sauver d'un avilissement total et c'est exactement ce que nous demande aussi Marcel Aymé -être capable de ce "bond qualitatif". Mais cette conviction est, chez les deux auteurs, présentée de façon pessimiste car Gustin n'est nullement capable de "se rétablir en poésie", Arsène, finalement, ne sera pas sauvé et la Vouivre ne pourra empêcher les vipères de le mettre à mort. L'impossibilité de ce "rétablissement", Céline nous en donne la raison: Gustin, dans son métier de médecin, a été inondé par toute la misère du quartier où il exerçait; à force de voir les "Eczémateux, albuminés, sucrés, fétides, trembloteurs, yagineuses, inutiles, les "trop", les "pas assez", les constipés, les enfoirés du repentir, tout le borbier,

³ L. F. Céline, Mort à Credit, Paris, Ed. Gallimard, 1959, p. 512.

⁴ Ibid., p. 512.

le monde en transfert d'assassins, était venu refluer sur sa bouille, cascader devant ses binocles depuis 30 ans, soir et matin,"⁵ il n'est plus capable de véritable humanité, il ne peut plus rêver.

Pour triompher, les forces de la brutalité doivent rejeter ou détruire celles de la poésie, voilà ce que nous montre aussi Marcel Aymé dans La Vouivre. Mais alors que l'auteur de Mort à Crédit, plus "citadin", a d'emblée aperçu les dangers, Marcel Aymé, plus lent, devra encore attendre avant de rejoindre le point de vue de Céline, et, quand il écrira les romans parisiens, insister aussi sur l'incapacité de l'homme de pouvoir s'échapper de la réalité. Il y a une sorte de gradation depuis La Jument Verte: en effet, le monde épique de La Jument était comme miraculeusement protégé de la médiocrité, on y vivait heureux et sans complexes dans un monde à l'échelle humaine. Avec La Vouivre, le désir de rêve, d'évasion de la réalité qui ne peut plus satisfaire, apparaît comme la préoccupation vitale des personnages principaux, surtout d'Arsène. Il y a lutte à armes égales entre les deux principes.

Dans les romans parisiens, que nous allons étudier, et surtout dans Uranus, Marcel Aymé ne montrera plus que chez de rares personnages, en l'occurrence, le professeur Watrin, cette capacité d'évasion qui fait les âmes nobles et les coeurs plus humains. Face à une humanité robotisée et haineuse, un juste se dressera qui incarnera la beauté, la douceur, l'harmonie, la pitié, la poésie...mais nous n'en sommes pas encore là!

Avec La Vouivre nous faisons un retour à la campagne, à la féerie païenne des champs et des bois, et aussi à la dure vie du paysan. Mais, en même temps que nous retrouvons les thèmes favoris de l'auteur gaulois

⁵ Ibid., p. 517.

que rien n'effraye (celui qui fait le compte de toutes les mesquineries et des bassesses de l'humanité), nous découvrons aussi un poète bucolique qui sait renouer avec la Nature et retrouver le merveilleux dans le simple cadre de la campagne. Nous n'insisterons pas sur cet aspect original du livre, car toute l'atmosphère poétique qui s'en dégage à la lecture serait certainement réduite à néant par des explications laborieuses et embrouillées. Toutes les idées de l'auteur et sa morale habituelle y figurent aussi, mais l'ensemble baigne dans cette atmosphère irréelle où les opinions et les nostalgies de l'auteur transparaissent en filigrane. Cette oeuvre, toute en délicatesse et en nuances, a la valeur d'un conte, et mis à part quelques anecdotes amusantes qui viennent égayer le tableau habituel des scènes rurales, c'est le livre de Marcel Aymé où il "se passe le moins de choses." Arsène, notre héros, homme rude et d'abord peu facile, est comme tous ses frères les paysans, avant tout porté à la rêverie. Il cache sous une rude écorce, une profonde sensibilité, toujours en éveil, et retrouve dans la Nature ce qu'il perd au contact des hommes. Attentif à tout ce qui l'entoure, il en attend une révélation; à force de s'abandonner avec confiance aux forces de cette même Nature, il sera un jour récompensé et la Vouivre lui apparaîtra. Si le merveilleux est possible, si le fantastique peut surgir de la réalité banale, c'est qu'Arsène sait observer. Marcel Aymé nous donne de nombreux exemples, tout au long du livre, de cette facilité avec laquelle cette âme rude sait atteindre à la poésie.

Il marchait à grands pas dans les fougères, les bas de pantalons trempés par la rosée qui dégouttait dans ses sabots et lui piquait les pieds. En débouchant de la forêt, il fut d'abord ébloui. Le soleil était à l'autre bout de l'étang que partageait dans toute sa longueur un sillon étincelant. Vers le milieu, là où les eaux se resserraient dans un étranglement, des nappes d'herbes pâles brillaient comme un argent vif. Plus près, sur la droite, dans une anse profonde, des

roseaux épais accrochaient encore un large pan de brouillard blanc qui s'étirait sur le rivage jusqu'à la forêt.

N'apercevant pas la Vouivre, Arsène la cherchait dans ce rideau de brume. L'espace était silencieux. Pas un chant d'oiseau et pas d'autre bruit que le bruit de l'eau s'écoulant par les fissures de la vanne dans le bief en contrebas de l'étang.⁶

C'est alors qu'Arsène découvrira la Vouivre. Figure de Franche-Comté, elle est un souvenir laissé par la tradition celtique en France, en quelque sorte une survivance des divinités des sources qu'adoraient les gaulois.

Il marchait depuis quelques minutes, et il vit, presque sans émoi, déboucher une vipère sur un croisement de sentiers... Derrière la vipère apparut une jeune fille, d'un corps robuste, d'une démarche fière. Vêtue d'une robe de lin blanc arrêtée au bas du genou, elle allait pieds nus et bras nus, la taille cambrée, à grands pas. Son profil bronzé avait un relief et une beauté un peu mâles. Sur ses cheveux très noirs relevés en couronne, était posée une double torsade en argent, figurant un mince serpent dont la tête, dressée, tenait en sa mâchoire une grosse pierre ovale, d'un rouge limpide. D'après les portraits qu'on lui en avait tracés et qu'il avait cru jusqu'alors de fantaisie, Arsène reconnut la Vouivre.⁷

Il la suit à travers le bois jusqu'à la rivière, où elle va se baigner, puis il s'assied dans l'herbe et attend calmement qu'elle vienne à lui: il s'installe sans plus de façons dans le fantastique de la rencontre et revient à sa nature fruste qu'il avait oubliée un moment:

Arsène, étonné par la splendeur de son corps, n'éprouvait aucune gêne à le contempler. Il y voyait ce qu'il n'avait guère soupçonné jusqu'alors dans la créature humaine et qu'il savait pourtant admirer chez un beau cheval: une noblesse, une harmonieuse liberté et économie des lignes qui lui procuraient une sensation d'allègement... Là, sous le regard de l'homme qui était couché dans son ombre et sans plus faire attention à lui que s'il eût été un animal, elle se mit à tourner lentement dans le soleil, les mains à la nuque et les yeux clos. Cette indifférence injurieuse fit lever en lui une colère de mâle et il s'efforça d'être grossier:

⁶ Marcel Aymé, La Vouivre, Paris, Ed. Gallimard, 1949, p. 14.

⁷ Ibid., p. 10.

"Détourne tes fesses de là, dit-il tu me prends mon soleil."⁸

Cependant après cette première rencontre, Arsène ne sera plus jamais le même. La Vouivre l'a élevé au-dessus de lui-même et il a ressenti au plus profond de son être, cette nostalgie, toujours génératrice de poésie un peu triste, que ressent l'homme rivé à la terre et qui pourtant sait, dans quelques moments privilégiés, échapper à sa dure condition et à ses limites, pour flotter dans un univers de fantaisie, qui est aussi parti intégrante de la réalité.

La Vouivre, qui prendra Arsène en "sympathie", ne s'y est pas trompée; elle a reconnu en lui cette rare qualité de l'homme qui, dépassant sa misère matérielle et physique, réussit à atteindre, en acceptant le merveilleux, le monde nostalgique, à la fois immédiat et inaccessible, qui libère les corps de l'ancienne malédiction, et donne aux âmes un avant-gôût de félicités futures.

Mais il ne faut pas voir seulement dans cette affirmation une simple variante de la nostalgie du Paradis perdu, qui sera un jour retrouvé, si l'on se conduit bien sur terre. Le monde supra-terrestre de Marcel Aymé ne doit rien à l'orthodoxie chrétienne nous faudrait. (Car n'oublions pas que chez notre auteur le fantastique reste toujours humain, part de l'humain et y revient sans cesse) plutôt revenir comme point de départ à cette idée dont nous avons déjà souligné l'importance avec Céline: l'homme "secrète" naturellement du rêve. Idée surréaliste si l'on veut, que le monde du rêve et celui de la réalité n'ont pas d'existence séparée, que l'un ne va pas sans l'autre, qu'ils sont à la fois cause et conséquence d'eux-mêmes. L'au-delà n'existe que dans les limites de la vie humaine

⁸ Ibid., p. 16.

qui seule compte, car c'est par le rêve que nous y atteignons et il disparaît avec nous. Il n'y a pas deux mondes distincts, mais deux pôles d'attraction entre lesquels l'homme oscille: la réalité du quotidien et le fantastique qui permet de lui échapper. De là l'insistance de la Vouivre, banalement immortelle, à pénétrer ce monde intérieur, essentiellement "humain", que sa condition de divinité lui laisse ignorer. Arsène, c'est à dire l'homme, alors même, qu'il se souvient de sa condition misérable et en a pleine conscience, est riche d'un monde intérieur que sa condition de mortel lui inspire, et se trouve ainsi supérieur aux Dieux: ce n'est plus l'homme qui questionne les Dieux, mais les Dieux qui, en demandeurs, viennent vers lui, apprendre son secret. Tout au long du livre nous aurons loisir d'apprécier ce fantastique purement humain, révélateur de beauté et de poésie, nous souffrirons avec Arsène à ses velléités de libération du quotidien et nous maudirons les instants où il retombera dans l'épaisseur de son être. A la suite de l'entrée en matière un peu cavalière que nous avons signalé plus haut, Arsène qui "se souvint qu'il avait un nez court, écrasé, les cheveux raides comme du poil de vache et de petits yeux gris d'acier au regard dur, de ces yeux où les rêves des jeunes filles ne se reflètent guère"⁹, se civilise quelque peu et la Vouivre, bonne fille, le laisse parler de ses petits problèmes. Puis l'entretien dévie quelque peu car la Vouivre, qui s'est étonnée qu'à leur première rencontre Arsène n'ait pas eu l'idée de voler son rubis (ce que tout le monde essaie de faire), mais se soit préoccupé seulement de la regarder sortir de l'eau, lui dit:

Quand je suis sortie de l'étang, j'ai bien vu que tu ne me quittais pas des yeux, toi. Tu ne pensais pas au rubis, hein?

⁹ Ibid., p. 18.

j'en étais toute remuée. J'aurais dû te parler aussitôt, mais je me sentais maladroite. Et c'est vrai, j'ai été maladroite...¹⁰

L'entretien devient plus sérieux et Marcel Aymé doit détendre l'atmosphère, comme il le fait habituellement, chaque fois qu'il arrive à une idée qui lui tient à coeur, par le biais de l'humour. Arsène hésite encore à se plonger dans le monde du rêve que la Vouivre représente, il est mesquinement préoccupé de questions de travail et la lutte qu'il engage avec lui-même est à la fois comique et pathétique.

La Vouivre parlait d'une voix confidentielle, avec des hésitations et des chutes de timbre assez émouvantes. Elle avait pris la main de son compagnon et, penchée sur lui, le tenait sous le regard de ses yeux verts assombris par la tendresse. Arsène voyait clairement ce qu'allait être la conclusion de l'entretien...Il craignait que le plaisir pris en compagnie d'une créature infernale ne lui fût compté cher. Mais infernale ou pas, toute créature avec laquelle on commet le péché est inspirée par le démon. Peut-être même serait-il plus excusable de céder à un suppôt du diable qu'à des intermédiaires d'occasion, petites mains de peu de savoir et de malice...¹¹

Puis arrive ce qui devait arriver, et Arsène très prosaïquement "retombe" sur terre pour annoncer:

S'amuser, c'est bien beau, mais le temps passe et le travail attend.

Elle eut une moue de contrariété qui laissait paraître aussi un peu de mépris. L'air sérieux, presque sévère, il ajouta d'un ton sentencieux qui semblait annoncer un sermon:

Le travail, c'est pas une chose qui se laisse oublier. Demain matin, les faneurs seront sur le pré et s'ils ne trouvent pas du foin par terre, je n'aurai pas fait ce que je devais. Non, le travail, comme je dis, c'est pas

¹⁰ Ibid., p. 38.

¹¹ Ibid., p. 38.

une chose qui se laisse oublier...La besogne avant tout, insista Arsène. Un sourire affable et réservé, tel celui d'une grande personne à un enfant, fut la seule réponse de la Vouivre. Après quoi, dressée sur la pointe des pieds et les bras ouverts, elle s'étira d'un mouvement lent et alla enfiler sa robe. En la voyant s'éloigner nue et libre dans le soleil, Arsène eut un élan d'enthousiasme, trop fugitif pour qu'il pût lui donner un sens, mais qui le laissa sous l'impression de sa propre pesanteur.¹²

N'y a-t-il pas concentré dans ces quelques répliques, tout le drame de l'humain, tiraillé, écartelé par sa double condition?

A partir de ce moment, Arsène retrouve régulièrement la Vouivre qui lui raconte sa légende:

J'étais là sur ces plaines et ces monts Jura bien longtemps avant l'arrivée du diable et même longtemps avant la vôtre à vous, les hommes. Des millions d'années, j'ai vécu toute seule avec les bêtes de la forêt, qui étaient toute la vie du monde...Tu vois, je n'ai rien à faire avec le diable. Je suis une fille sans mystère. J'aime les bois, l'étang, la rivière, les saisons. Je suis sans souci, je vois mon plaisir et mes jeux, simplement. Il n'y a pas assez de mystère en moi pour abriter un démon. Le ténébreux, c'est toi. Dans ta tête de bois, tout est noyé d'ombre et de brouillard. Mais depuis que les prêcheurs d'infini sont venus vous détourner de vos dieux, vous êtes tous comme ça, les Jurassiens...¹³

Le christianisme qui assombrit tout n'était pas encore de ce monde quand

A Lixavium, notre Luxeuil d'aujourd'hui, où déjà les richards venaient prendre les eaux, vous m'adoriez sous le nom de Sirona, déesse des eaux, mais je me reconnaissais aussi bien en Minerve ou en Apollon. Le joli temps, et qu'ils étaient beaux les hommes de mon pays! Du diable, il n'était pas question. Ce qu'il prêtaient à leurs dieux de force, de grâce, de noblesse, c'était le trésor de leurs espérances. C'était une promesse qu'ils se faisaient à eux-mêmes de les égaler un jour...¹⁴

¹² Ibid., p. 39.

¹³ Ibid., p. 64.

¹⁴ Ibid., p. 65.

Arsène revoit maintenant régulièrement la Vouivre, et tous deux discutent sans réticence les problèmes qui les agitent. Mais à la suite du meurtre par les vipères, que la Vouivre n'a pas voulu rappeler, d'un mauvais garçon du village, Arsène entre en furie quand il s'aperçoit qu'elle a tout simplement "fait les poches" du mort pour se procurer l'argent nécessaire à ses menus besoins.

-Tu n'es qu'une garce, une voleuse; les épaules remontées, il semblait prêt à se jeter sur elle. La Vouivre le toisa d'un regard de pitié qui le troubla et rafraîchit sa colère.

-Voleuse, si tu veux. Pour moi, le mot ni la chose ne signifient rien. Je suis libre, moi, libre comme aucun d'entre vous n' imagine qu'on puisse l'être. Je n'ai à craindre ni la mort ni les gendarmes, je n'ai à partager avec personne, je n'ai pas à régler mes droits sur ceux de mes égaux puisque je suis seule. Je vais par les plaines et par les monts en vous ignorant, mais s'il m'arrive de rencontrer quelqu'un des vôtres, je n'ai pas à entrer dans vos distinctions du tien et du mien... Arsène, tu m'ennuies, tu ramènes tout à ta petite échelle de condamné à mort. Vous autres, vous vivez, mais moi qui n'ai ni commencement ni fin, je suis, simplement. Vos petites affaires n'ont pas plus d'importance pour moi que vos petites personnes. Je me suis éprise de toi, mais quoi qu'il arrive, ce sera peu de chose. Quand ton squelette sera depuis longtemps tombé en poussière, je continuera à me baigner dans l'étang des Noues et tu n'auras été pour moi qu'une ride sur l'étang...¹⁵

Voilà en quels termes la Vouivre représente à Arsène les avantages de l'immortalité: une sorte de "négatif" de ce que représente la vie humaine, pénible, mesquine et limitée... Cependant Arsène, bien qu'accablé par le discours de la Vouivre saura se ressaisir et défendre avec succès le point de vue de l'humain.

Depuis que la Vouivre avait marqué la distance qui les séparait, il était du reste assez mal à l'aise et la voyait d'un autre oeil. L'éternité de cette existence de fille qui n'avait à compter ni avec la mort ni avec le hasard lui donnait un peu de vertige et d'écoeurement...Tandis qu'elle

¹⁵ Ibid., p. 204.

parlait, il, avait eu la sensation ignoble de l'éternité, et la Vouivre qui incarnait cet infini nauséux, lui était apparue comme un être difforme et dégoûtant, l'ennemie, d'ailleurs indifférente, de sa vie de paysan, si pleine, si bien calée dans un univers circonscrit dont les limites étaient parfaitement ajustées à ses besoins...¹⁶

Les choses en restent là, et chacun pense avoir raison quand Arsène, malgré ce qu'il s'est juré, reprend ses promenades à travers bois, et naturellement tombe sur la Vouivre.

Arsène allait au hasard des sentiers, sans but, et la grande solitude des bois n'apaisait pas sa souffrance...Il marchait depuis une demi-heure lorsqu'il vit la Vouivre surgir d'un taillis et la rencontre lui fit un plaisir sensible...

-Je suis revenue, dit la Vouivre, j'ai été dans la montagne, mais je n'avais le goût à rien, je regrettais ce que je t'avais dit à propos de Beuillat...Tu as pu croire que je méprisais tout ce qui est la vie des hommes. Pourtant c'est le contraire. Je voudrais vous connaître mieux...la vérité, c'est que vous m'avez toujours étonnée. Il y a dans vos têtes quelque chose qui n'est dans la mienne; quand je suis avec toi, j'attends toujours que tu me l'apprennes.¹⁷

Arsène revient, lui aussi à de meilleurs sentiments et confesse à la Vouivre qu'il vit une mauvaise période, qu'il ne sait plus où il en est et se trouve "malheureux comme personne". Ils s'asseyent alors côte à côte au bord du sentier et Arsène demande :

-Sûrement que toi, tu ne dois pas être heureuse non plus. Elle ne dit ni oui ni non, elle ne savait pas. L'effort de réflexion où elle s'absorbait lui donnait un air borné. Arsène la regardait avec un peu de compassion.

-Ce qui me fait dire ça, c'est de penser à ce que disait ma mère.

...La Vouivre, je ne voudrais pas être d'elle. Une fille qui ne meurt pas, ce n'est pas à faire envie; quand on est de faire une chose, si on n'en voit pas venir le bout, on ne sait pas

¹⁶ Ibid., p. 206.

¹⁷ Ibid., p. 224.

ce qu'on fait et on ne fait, autant dire, rien.

Une expression de curiosité un peu inquiète anima les yeux verts de la Vouivre. Arsène poursuivit...

...Et moi je pensais qu'elle avait raison. Je la regardais qui tricotait sa chaussette. Je me disais que si elle n'avait pas eu déjà dans l'idée ce que serait le bout de la chaussette, son travail n'aurait pas ressemblé à grand-chose. Je me disais aussi que la vie, c'est pareil; que pour bien la mener, il faut penser à la fin.¹⁸

N'y a-t-il pas là, avec la pointe d'humour et d'ironie nécessaire à l'exposé d'idées et de convictions plus profondes que l'on veut faire ressortir sans tomber dans le pathétique, tout ce qui fait justement la dignité, la grandeur de la vie humaine? L'idée de la mort qui donne tout son prix et sa signification à la vie, c'est justement ce que la Vouivre, imbue de la fausse supériorité que donne l'immortalité, commence à entrevoir grâce à Arsène. Quant à lui, il rejoint sans trop s'en rendre compte, et c'est ce qui fait tout l'intérêt de cette conversation, l'idée éternelle de la grandeur de la destinée humaine, grandeur qui vient de sa fragilité même, de ses limites... "Aimez ce que jamais on ne verra deux fois" avait dit Vigny-Giraudoux, quoique dans une forme évidemment bien différente, arrivait aux mêmes conclusions quand, dans ses romans et ses pièces de théâtre (Bella et Amphytrion par exemple) il nous montrait l'humain aux prises avec ce qu'il appelait la tentation de l'inhumain ou du surhumain, et indiquait en fin de compte que l'homme ne doit pas se renier lui-même, que la fidélité à sa condition est ce qui fait de lui cet être unique d'une valeur particulière. Arsène poursuivait donc, répondant à la question de la Vouivre s'il pensait souvent à la mort.

Encore assez...Je crois qu'on y pense tout le temps, même quand on n'y pense pas. C'est peut-être ça qui se trouve

¹⁸ Ibid., p. 224.

dans nos têtes, comme tu dis, et qui n'est pas dans la tienne. Je croirais même que ceux qui savent le mieux y penser, à la mort, c'est ceux qui savent le mieux faire leur vie aussi et ranger tout ce qu'il y a dedans...¹⁹

Se tournant vers la Vouivre, il la vit préoccupée, l'air troublé, et il se prit à l'envier. Il pensait que cette souffrance vive avec laquelle il allait se retrouver seul, et qui ne serait peut-être rien s'il avait, lui aussi, l'éternité devant lui. De son côté, la Vouivre rêvait à son destin uni et informe dont elle ne disposerait jamais. Il lui semblait avoir évidence qu'Arsène fût maître du sien, comme sa mère l'était de tricoter sa chaussette. Rien de plus désirable, de plus rafraîchissant que de porter ainsi sa fin en soi-même et d'y travailler maille après maille. En soupirant, elle s'allongea sur le côté et étendit le bras pour cueillir un champignon rouge qui poussait dans les fougères. Comme elle le portait à la bouche et commençait à le croquer, Arsène l'arrêta:

-Ne mange pas, bon Dieu, c'est du poison.

-Oh! moi, rien ne peut m'empoisonner, dit-elle en laissant le champignon rouler sur sa robe, la mort ne m'attend nulle part.²⁰

Marcel Aymé, avocat de l'humain donne la partie belle à Arsène, car c'est finalement lui qui triomphe, même dans la mort.

A la fin du livre, quand Arsène, appelé par la petite servante, Belette, qu'il avait prise en sympathie, vient à son secours au moment où elle s'empare du rubis de la Vouivre, à son tour, arrivera trop tard pour rappeler ses vipères: elle les retrouvera morts tous les deux:

Arsène et Belette ne remuaient plus. L'homme était étendu sur le dos, les épaules calées par une petite butte de terre et tenait la fille embrassée. Il serrait d'une belle force que la Vouivre dut renoncer à dénouer l'étreinte de ses bras... Un reste de vie brillait dans le regard des petits yeux gris,

¹⁹ Ibid., p. 225.

²⁰ Ibid., p. 225.

dont la douceur étonna la Vouivre...et la Vouivre, penchée sur le visage du mort, cherchait dans ses yeux sans regard le secret du grand mystère qu'elle ne devait jamais connaître.²¹

Quant à l'humour, nous ne retrouverons pas dans La Vouivre, la verve gauloise et dépourvue de toute complexe de La Jument Verte; cependant celui-ci existe, bien que sous une forme plus discrète et moins évidente, tout au long du roman.

Avec Requiem, le fossoyeur, Marcel Aymé reprend, en le modifiant quelque peu et en l'approfondissant, le thème du brave homme un peu simple d'esprit, comme on en raconte dans tous les villages de France, que La Jument Verte nous avait fait connaître en la personne de Déodat, le facteur.

Chargés de détendre l'atmosphère, par leur simple présence, ces personnages ont toute la sympathie de Marcel Aymé. Ils ne sont pas compliqués, ignorent la mesquinerie et l'esprit chicanier, quand ils paraissent, les hommes deviennent meilleurs et on se souvient avec émotion des yeux "de porcelaine bleu-pâle" de Déodat qui arrive toujours au bon moment pour faire triompher "la Justice". Avec Requiem, les traits de caractère du personnage s'accroissent. En effet, dès l'abord, à chaque début de conversation qu'il entreprend, pour le plus souvent raconter des choses fantastiques, Requiem met tout de suite à l'aise son interlocuteur en proclamant comme tout bon ivrogne "d'ailleurs, je ne bois pas..."

Il a pour "relation" une vieille ivrognesse, "la Robidet", que son imagination a fait se transformer en une princesse pourvue de toutes les qualités physiques et morales. Nous retrouvons ici le thème du rêve et de la sublimation du réel qui se fait chez chacun de nous, Requiem n'est qu'un

²¹ Ibid., p. 251.

cas extrême, mais il est notre frère et nous agissons tous plus ou moins de la même façon.

Arsène, le "confident" de Requiem aperçoit un jour la Robidet, alors qu'il est parti à Dôle, la ville voisine, pour faire des achats:

La Robidet fumait un mégot. Maigre, le ventre saillant et pointu, elle était vêtue d'une robe de tissu, grisâtre, dérisoirement estivale, taillée sans aucune recherche dans des rideaux défraîchis. Appuyée au mur, le corps avachi, ses yeux bordés de rouge à demi-clos, elle paraissait dans la fraîcheur fétide exhalée de quelque arrière-cour par la bouche du sombre couloir. Sa face molle de vieille soularde, aux plis noirs de crasse, exprimait la béatitude des paradis-citadins retrouvés, et sa bouche sans dents, dédiait un sourire à ce dieu étioilé dont la présence avait jadis angoissé Arsène...²²

A la suite d'une dispute qui avait mal tourné, la Robidet était partie laissant Requiem à son chagrin...et à son lyrisme.

Je ne reconnais plus la maison. Quand elle était là il poussait des fleurs partout. Du matin au soir, c'étaient des chansons. Elle chantait comme un oiseau. Il fallait la voir, toujours dans des robes de princesse et des airs comme personne d'ici. Ce qui la gênait, c'est que moi, j'étais loin d'avoir son éducation. Les premiers temps qu'elle était là, je buvais bien souvent plus que mon compte, je peux le dire, à présent que je me suis rangé. Mais gentiment, avec ses manières de demoiselle que, moi, je me trouvais honteux. C'est comme ça que l'habitude de boire m'a passé. Elle était si belle. Une princesse que c'était. Une madone.²³

L'humour jaillit du contraste violent entre la réalité sordide et la fantaisie qui tourne plus loin du délire...Quand Arsène demande à Requiem, ce qu'il ferait, s'il avait tout l'or du monde:

Laisse-moi dire. Il y a des individus, pour eux, être riche c'est de se saouler du matin au soir, ou d'aller à Dôle au dix-huit...Mais moi...je commence d'abord par m'habiller. Habit noir, comme tu dirais Voiturier les jours qu'il marie, habit noir, manchettes, le col, la cravate, les souliers jaunes,

²² Ibid., p. 111.

²³ Ibid., p. 161.

le canotier. Par là-dessus, une canne. Bague en or, chaîne de montre en or et lorgnon en or.

-Qu'est-ce-que tu veux faire du lorgnon, objecta Arsène. Tu vois clair.

-Quand même; Une fois habillé, je m'achète une grande auto bleue avec le bout comme un cigare. Et maintenant, me voilà de partir sur la route. J'arrive au château.

-Quel château?

-Son château à elle, ou, si tu aimes mieux, celui de ses parents. J'arrive. J'arrête mon auto. Je corne. Voilà les parents qui se mettent aux fenêtres. Qu'est-ce que c'est qu'ils disent. C'est le vicomte de Requiem, que je leur fais. Eux, polis, ils viennent me chercher. Pendant qu'ils m'emmènent à la cuisine, nous voilà de causer. Vous prendrez bien un verre de vin, ils me disent comme ça. Alors moi: Non merci, je réponds, je ne bois pas. Ce sera un verre d'eau... Les parents, ils voient tout de suite à qui ils ont affaire. Ils commencent à s'intéresser. Moi, je cause de mes propriétés...Et tout à coup ils me disent:

-Vous savez, on a une fille.

Moi semblant de rien:

-Ah!, je leur fais, vous avez une fille?. Bien oui, ils me disent, elle est qu'elle va sur 20 ans, mais voilà un temps, elle a l'air tout triste. Alors, moi, je leur dis, je me trouve dans des idées.²⁴

Le récit de Requiem était encore très long et comportait des péripéties.. La Princesse, qu'il respectait, car pour lui: "l'amour, je sais ce que c'est. L'amour, ce n'est pas tant de se déboutonner, comme on croit. Ce serait plutôt de savoir en causer..."²⁵-n'était autre que la Robidet précédemment décrite, et considérablement rajeunie pour la circonstance...

Un autre personnage qu'Arsène avait pris en amitié, Belette, la petite servante, est aussi révélateur de cet esprit de chimère où l'humour

²⁴ Ibid., p. 217.

²⁵ Ibid., p. 218.

se mêle au fantastique. Arsène, qui est célibataire, vit dans la maison de famille (avec Victor, son frère qu'il déteste, la femme et les enfants de celui-ci, ainsi qu'avec sa mère) et rêve de s'arracher à la vie qu'il mène en leur compagnie. Homme rude et d'apparence peu engageante, Arsène cache à l'intérieur un coeur riche et profond que ses rapports avec Belette nous ferons découvrir. Celle-ci, maigre, ressemblant à un garçon et dépourvue des moindres appâts qui la feraient désirer, passe aussi une grande partie de son temps à rêver et c'est justement cet aspect de sa personnalité, qu'Arsène a découvert, qui le pousse vers elle:

Le sentiment qui l'avait lié à la petite servante était trop fin et trop délicat pour qu'on tentât de le raccommoder comme une simple camaraderie ou un amour à sueur et à étreintes.²⁶

(Il l'avait en effet surprise avec son frère dans la grange,)

"Pourtant lorsqu'il voyait apparaître sa silhouette de petite fille, Arsène, la gorge serrée de pitié et de tendresse, était secoué d'un élan."²⁷ Belette espérait toujours un revirement prochain qui amènerait une réconciliation, car en perdant l'amitié d'Arsène, elle avait tout perdu, et elle se prenait à rêver:

Si j'avais une bonne paire de nichons, comme voilà la grande Mindeur, ou même un peu moins, les choses ne seraient pas longues à s'arranger, pensait-elle; cette conviction était une source de rêveries opulentes: un matin, en se levant, Belette constatait un changement profond dans toute sa personne. Pendant la nuit, ses jambes étaient venues à la grosseur d'un fort tuyau de poêle, les fesses étaient énormes, et par devant elle étaient poussées deux belles citrouilles à la peau rose, avec des bouts comme des tétines de caoutchouc, mais durs. En même temps, sa voix aigüe et criarde avait mué vers le grave. Elle riait maintenant d'un gros rire gras comme celui de la mère Judet, un rire de poitrine. Les garçons accouraient de partout

²⁶ Ibid., p. 230.

²⁷ Ibid., p. 230.

et tournaient autour d'elle. Touchez pas, gamins, leur disait Belette, j'aime pas qu'on m'emmerde. Cependant Arsène ne pouvait pas s'empêcher de la regarder au corsage, et les yeux lui sortaient légèrement de la tête. Pour mettre toutes les chances de son côté, elle devenait riche, et même très riche, car elle héritait d'un oncle photographe n'ayant pas plus de vraisemblance que de réalité--Belette s'emparait aussi du diamant de la Vouivre.²⁸

Ainsi nous apparaît Belette (qui retrouvera dans la mort l'amitié d'Arsène) et ajoute au thème du rêve fantastique une note personnelle et humoristique.

Un autre personnage, haut en couleur, digne de prendre place parmi les êtres fabuleux qui peuplent La Jument Verte, et figuré par la "Dévorante", apporte la note Rabelaisienne d'un humour à l'état pur, dépourvu d'implications profondes et qui se suffit à lui-même. Germaine Mindeur, une des filles de la "Maison Ennemie", les Muselier, ressemble à un grand grenadier, elle abat du travail comme trois hommes vigoureux, mais possède aussi, hélas! des exigences sexuelles à la hauteur de ses possibilités physiques...

Avec une encolure néronienne et des bras de bûcheron, mais les seins lourds et durs, éclatants, qui rompaient l'étoffe de ceinture et la croupe pareillement rebondie et toujours inspirée, elle était la dévorante, la ravageuse, la tempête, l'useuse d'hommes et la mangeuse de pucelage. A trente ans, mariée pour la quatrième fois au percepteur de sennecières elle l'avait réduit à l'ombre de lui-même, allant jusqu'à lui remettre l'épaule dans un orage d'effusions et, déculottant les contribuables, buvant la substance et la santé d'un commis de quinze ans qu'il avait fallu envoyer au sanatorium. Revenue dans sa famille depuis un mois, elle y attendait le divorce demandé par son mari. Tout en redoutant sa présence sous leur toit, les parents l'accueillaient avec une certaine faveur, car au travail elle valait trois hommes et une paire de boeufs.²⁹

Revenue donc au logis paternel, il faut constamment la surveiller, sous peine de la voir filer "en douce" pour retrouver sur un tas de foin,

²⁸ Ibid., p. 231.

²⁹ Ibid., p. 95.

tout individu du sexe masculin entre neuf et quatre-vingt-dix neuf ans. Déjà, sa présence à l'église a été jugée indésirable, car au lieu de prendre garde au déroulement de la liturgie, elle ne cesse de dévorer des yeux, sans aucune gêne, les hommes qu'elle trouve à son goût.

Quand Arsène, construisant une maison sur un terrain municipal pour son vieux valet, Urbain, passe la nuit, comme le veut la coutume, à monter de toutes pièces le logis qui doit être prêt pour le lendemain matin, en compagnie de plusieurs amis. Germaine, affolée par la vue de tous ces hommes s'affairant à portée de voix, annonce:

-Il me semble d'avoir entendu rejinguer le cheval dans l'écurie, répondit-elle à une question de sa mère. Je vais voir s'il ne serait pas détaché.

-Reste à ta place, ordonna le père.

La dévorante se laissa retomber sur la chaise. La poitrine se gonfla jusqu'au milieu de la table et exhala un soupir qui rabattit une moustache de Noël contre son oreille et alla dresser les poils du chat dans un coin de la cuisine.³⁰

D'autres personnages, comme le maire et le curé, iront compléter cette fresque humoristique, ce défilé de caractères pleins de vie et de vérité, qui continueront la tradition de La Jument Verte. La sexualité toujours présente, mais ici plus diffuse et plus raffinée (sauf l'exception de la dévorante) s'alliera à la querelle de famille et au conflit de la mairie et du presbytère à propos de la Vouivre, pour retrouver les thèmes habituels du roman paysan.

Citons pour dernier exemple le curé, qui bien qu'esprit "Positif" (puisque paradoxalement ce sera lui qui refusera d'admettre les miracles, comme celui de La Jument Verte) n'en rêve pas moins, comme tous les autres, personnages de ce roman.

³⁰ Ibid., p. 151.

La population de Vaux-le-Devers, comme partout à la campagne, vient plus par routine que pour toute autre raison encore à l'église et le curé

En roue libre dans la descente se prenait à rêver qu'après avoir fait crever quarante bêtes à cornes dans le village, la Vouivre s'introduisait dans l'Eglise à la faveur de la nuit pour dérober le ciboire et y broyer des oeufs de serpents, mais lui, la surprenait, l'enfermait à clé et rassemblait la paroisse au son du tocsin; tandis que la foule se pressait aux portes pour regarder, il entrait seul dans l'église pour y combattre la Vouivre; elle essayait de le séduire et se mettait nue devant lui, la Vouerie; mais d'une potée d'eau bénite bien dirigée, il la défigurait horriblement; elle se ruait sur lui toutes griffes dehors, essayant de le percer de la langue qui était un dard aiguisé et empoisonné et il lui sortait aussi plusieurs flammes de la bouche, alors il lui liait la langue avec des mots latins, lui flanquait un bon coup de pied dans le ventre et lui présentait le crucifix; elle poussait un grand cri de bête, et avant de s'évanouir en fumée, confessait que Dieu seul est vrai; le peuple de Vaux-le-Devers, témoin de ces belles choses, entonnait un cantique et c'était une récompense bien douce d'entendre Veiturier lui-même (le maire radical) chanter de sa petite voix de tête. Vers le bas de la descente, le curé revint à la médiocre réalité. ³¹

Comme la naissance de La Jument Verte, l'apparition de la Vouivre avait, un instant, mis en mouvement le village qui était sorti de sa torpeur et de la routine du quotidien. Il y replongera bientôt, laissant les hommes toujours en attente d'une autre merveille que le lendemain leur apportera. Avec La Vouivre, Marcel Aymé fait de touchants adieux au roman du terroir. Une autre tâche l'attend maintenant avec les romans de la vie.

³¹ Ibid., p. 166.

INTRODUCTION AUX ROMANS PARISIENS

Dans le Roman Paysan, Marcel Aymé nous avait fait vivre, en compagnie des hommes et des divinités de la campagne, une série d'aventures qui mettaient en scène avec un humour bon enfant, les amours et les haines d'une humanité qui, malgré ses défauts évidents, avait droit à toute la sympathie de l'auteur. Avec La Vouivre, Marcel Aymé disait adieu au monde de son enfance et de son adolescence, pour s'attaquer plus directement aux moeurs de notre époque. On se souvient que dès 1930, avec La Rue Sans nom, Marcel Aymé, tout en produisant parallèlement des romans du terroir, avait déjà tourné les yeux vers un monde plus âpre. Le monde citadin où l'homme perd petit à petit toute joie dans la grisaille des petits matins quand il lui faut, pour conserver la marge qui sépare la pauvreté de la misère, aller "trimer" dans un univers qui n'est plus à l'échelle humaine.

Des livres comme La Rue sans nom, déjà cité, et Maison Basse nous avaient préparés à ce qui deviendra avec la trilogie Travelingue (paru deux ans avant La Vouivre, en 1941) Le Chemin des Ecoliers et Uranus, la principale préoccupation de Marcel Aymé --la critique sociale dans le monde de la ville.

Nous ne nous étonnerons donc pas que le ton particulier de ces trois oeuvres soit radicalement différent de celui des romans paysans. La raison en est double--tout d'abord l'humanité décrite ne ressemble en aucune façon à celle que Marcel Aymé affectionnait. Le paysan avait une "manière d'être", malgré ses défauts il restait authentiquement humain. L'homme de la ville n'a plus que des "façons de paraître", qui l'obligent aux

perpétuelles grimaces du faux civilisé, au port du masque de l'homme inauthentique. Ensuite, la période de dix ans (1936-1946), qui marque les limites dans lesquelles vont évoluer les hommes et les événements de la trilogie, fut, moralement et matériellement une véritable catastrophe pour la France: celle-ci, en effet, livrée à l'aveuglement et à l'insupportable suffisance de ses pseudo-élites, ira d'abandons en abandons, sombrer dans l'agitation sociale, la guerre, la défaite, puis l'occupation pour finalement aboutir à une "libération", qui loin de réconcilier les Français, leur donnera de nouvelles raisons de s'entre-détester et de s'entre-mépriser.

Dans les romans de la ville, la satire politico-sociale et l'humour grinçant vont prendre le pas sur la poésie et l'humour bon enfant, qui jusqu'alors, avaient marqués les oeuvres précédentes. Il semble que Marcel Aymé, confronté avec des événements dangereux et une humanité devenue médiocre, ait vu la double menace pesant à la fois sur la nation et l'individu. Cet écrivain qui, comme nous l'avons vu, sait prendre du recul par rapport aux hommes et aux événements, sans jamais mêler de considérations personnelles à la description minutieuse du quotidien qu'il observe sans le juger, laissera, avec les romans citadins, éclater son indignation au spectacle d'une société en pleine décadence.

Car s'il est possible, à l'échelle du village, de contempler avec quelque indulgence, la bêtise humaine (qui n'engage qu'elle même et ne tire guère à conséquence) et de s'en amuser sans malice, il n'est plus possible de le faire quand les classes dirigeantes, incapables de faire face à leurs responsabilités, préoccupées de leurs seuls intérêts, entraînent, par l'étroitesse suicidaire de leurs vues, une nation entière au désastre. De

nouvelles préoccupations imprimeront à cet autre aspect de l'oeuvre de Marcel Aymé son caractère plus sombre. Le monde de La Vouivre nous permettait le rêve, nous y incitait même, et ce n'était pas trahir le réel que d'y mêler le fantastique qui s'y intégrait étroitement. Avec Travelingue et le monde de la haute bourgeoisie que Marcel Aymé analyse sans complaisance, froidement, on pourrait presque dire chirurgicalement, il n'y a plus de place pour la sympathie ni pour l'indulgence, car les caractères et les situations ne prêtent plus à rire. Le fantastique va donc subir, dans les romans parisiens une sorte d'éclipse, le rêve et le merveilleux disparaîtront devant les manifestations vigilantes et impitoyables de l'humour noir le plus absolu, qui, du moins pour ceux qui veulent comprendre, soulignera le tragique de la situation sous des dehors aimables.

Avec le recul du temps, Marcel Aymé indique on ne peut plus clairement quelles sont pour lui les responsables de la grande faillite de la France dans cette période, noire entre toutes, de son histoire. La trilogie Travelingue, Le Chemin des ecoliers, Uranus, apparaît comme le J'accuse de Marcel Aymé, sa contribution généreuse et lucide au relèvement d'une nation, qui, chaque fois qu'elle oublie sa vocation universelle de championne de la liberté individuelle et des valeurs de l'esprit contre le conformisme abêtissant et le matérialisme épais, sombre dans le chaos.

Chapitre V

Travelingue

Première partie de la triologie, Travelingue peindra l'épisode correspondant aux grèves du printemps 36, à la venue au pouvoir du Front Populaire et reflétée principalement dans les yeux de la grande bourgeoisie industrielle, la grande peur des possédants.

Le mariage fut célébré à Saint-Honoré d'Eylau. Y assistaient pour le principal, sept grosses têtes de l'industrie lourde, cinq personnes nobles, un ministre et deux généraux. Le voyage de noces se fit en Egypte et dura deux mois au bout desquels le couple se retrouva déjeunant rue Spontini chez les parents de la jeune femme où étaient réunies huit personnes, tout compté. La pièce était nue, sans autres meubles que la table et les sièges. Les murs couleur de frigidaire, étaient également nus, sauf que le plus grand panneau portait dans un coin un minuscule tableau représentant trois cerises sur une soucoupe. On sentait très bien que tout cela avait coûté un prix fou.¹

Dès les premières phrases du roman, nous perçons immédiatement les intentions de Marcel Aymé et nous constatons sur le plan du langage et de la forme, un changement profond. Le ton a changé, l'expression plus dépouillée n'a pas conservé ce qu'il pouvait y avoir de rondeur et de truculence dans un livre comme par exemple, la Jument Verte. Au lieu de cela nous voyons sous nos yeux prendre forme un monde nouveau, décrit, inventorié à la manière d'un constat d'huissier, sec et froid. Marcel Aymé partant en guerre contre la haute bourgeoisie, commence, en bon stratège, par isoler l'ennemi, en fixer les limites pour le mieux abattre. Sous l'apparente banalité du propos, voilà brossé en quelques lignes le portrait du milieu dans lequel nous allons évoluer et pour qui connaît tant soit

¹ Marcel Aymé, Romans Parisiens, Paris, Ed. Gallimard, 1959, p. 365.

peu l'atmosphère XVII^e arrondissement, il y a là une révélation immédiate de l'authenticité et de la véracité de l'observation. Au fur et à mesure que l'action avancera et que de nouveaux personnages entreront en scène, l'auteur saura retrouver le ton de la farce dans quelques grands moments d'humour franc et joyeux, qui viendront détendre le climat par trop oppressant où l'humour noir, qui exprime le mieux la pensée de Marcel Aymé va se déchaîner. L'action va donc débiter avec le retour du voyage de noces et nous mettre en présence des deux familles. Les Lasquin et les Lenoir, gros industriels de la sidérurgie. Pierre Lenoir, époux de Micheline Lasquin, ne possède déjà plus l'esprit et la vigueur du grand-père, premier maître de forges et fondateur de la "dynastie". Si son père incarne encore les "vertus" qui firent la puissance de cette bourgeoisie industrielle sous le second empire et la troisième République, le fils a, par contre, été peu sensibilisé aux valeurs de travail et de sacrifice. Marcel Aymé nous le présente comme le type même du brave minus "fils de famille", en proie à une lubie (en l'occurrence il se prend pour un successeur éventuel de Ladoumègue dont il possède une photographie dédicacée au dessus de son lit), irrémédiablement perdu pour toute espèce d'activité "sérieuse", n'adhérant plus aux valeurs qui rendirent possible la montée en flèche d'une nouvelle classe préoccupée uniquement de ses intérêts, mais qui eut la chance d'arriver au moment où, en France, l'esprit patriotique se confondait si bien avec le sens des affaires... Le portrait du père et du fils, que Marcel Aymé nous propose, est chargé d'un humour noir des plus explosifs et sous une forme volontairement antithétique, opposera au fils dégénéré, sans vices, mais aussi sans qualités, un père qui, malgré l'horreur et le dégoût que l'auteur peut avoir pour les "marchands de canons", nous brosse

le portrait sans indulgence d'un individu rapace, sans scrupules, tendu à l'extrême vers un seul but--l'argent, mais dont la personne irradie une puissance, une vitalité, qui, bien que mal dirigée n'en n'est pas moins la manifestation d'une nature riche, allant dans le sens de la vie, alors que le malheureux, personnage falot et inconsistant, ne possède qu'un soupçon d'existence et n'est guère capable de se hausser au niveau de conscience suffisant qui ferait de lui un homme digne de ce nom. On frémit à la pensée qu'un tel incapable, doive un jour présider aux destinées d'un puissant groupe sidérurgique, "au moment où l'agitation sociale va se déchaîner, avec en toile de fond, le spectre de la guerre européenne qui se précise..."²

Deuxième personnage du triptyque qui représentera dans Travelingue la nouvelle génération, Bernard Ancelot ami de Pierre, est également "en révolte" contre son entourage. Le milieu plus modeste dans lequel il vit est dominé par les faux semblants qui sont l'apanage de la moyenne bourgeoisie. Son père dirige, dans le quartier de la Bourse, une agence véreuse de transactions financières, sa mère et ses soeurs, affligées d'un snobisme maladif, croient détenir le monopole du bon goût littéraire et artistique.

Pierre comme Bernard sont incapables de donner forme à leur révolte, trop lâches et trop velléitaires, pour ainsi dire émasculés, ils s'arrêtent en route et refusent de franchir le pas décisif qui les sauverait.

Dès lors, tout ce qu'ils entreprendront, restera à l'état d'ébauche; paralysés devant la perspective d'avoir à prendre une décision, ils

² Ibid., p. 372-374.

oscilleront perpétuellement entre deux choix également impossibles: s'accepter tels qu'ils sont ou faire l'effort d'arrachement à leur milieu qui les sauverait en les changeant. Marcel Aymé, rejoignant par là le thème de la "Famille noire" chère à J. Anouilh, apportera, avec les propos de Bernard, la note à la fois comique et grinçante. Celui-ci, en effet, plus par nécessité de donner quelque vie à son désœuvrement que par sentiment véritable est tombé amoureux de la femme de Pierre Lenoir, fille sans mystère, bel animal que les choses de l'esprit ne tracassent guère.

Troisième personnage représentant la nouvelle génération, Micheline, de son côté plus par inconscience que par souci de plaire, aussi peu féminine que son mari n'est viril, a bouleversé la vie de Bernard qui, subjugué par son aisance à se mouvoir dans un monde d'ordre et de luxe, en a fait une idole. Au cours d'une conversation qu'il a avec l'oncle de celle-ci, Chauvieux, homme de coeur et de sens qui s'inquiète du tour que prennent les innocentes parties de tennis, il avoue:

Vous pensez sans doute que je ne suis pas responsable de ma famille, c'est bien mon avis. Le malheur est que je ne me sens pas très différent de mes soeurs. Ce jargon et ce snobisme que j'ai essayé de vous décrire, j'en ai vécu. A force de penser et de sentir dans ce langage d'idiot, j'ai fini par me laisser abrutir. J'ai beau faire, je suis nourri de toute cette rhétorique pour coiffeurs-esthètes et nègres de Jazz-band. J'ai dans les moelles tous les thèmes modernistes, marxistes, américanistes, sexualistes, brutalistes et autres de l'intellectuel artiste affranchi. J'ai appris une fois pour toutes à reconnaître le génie dans le beuglement d'un homme saoul et la beauté formidable dans un filet d'accordéon ou dans le regard d'une concierge hystérique. Avant de fréquenter Micheline, je n'en souffrais pas. Je retrouvais à peu près partout les mêmes façons de voir et de s'exprimer un peu plus timides, un peu plus feutrées, ce qui me permettait de passer pour un garçon original et intelligent. J'étais très content de moi... J'ai rencontré Micheline. J'ai découvert en elle un équilibre merveilleux, dans ses paroles, dans ses pensées, comme dans les gestes de son corps. J'ai rencontré ce à quoi je n'avais jamais rêvé, une créature

respirant l'ordre, l'exhalant comme un parfum.³

Le monde auquel Bernard veut échapper et qui est comme l'antithèse de celui auquel Micheline appartient est décrit par Marcel Aymé sans plus de complaisance.⁴ L'auteur procède en toute lucidité à la démystification d'une société qui, ayant perdu les attaches profondément humaines du monde de la campagne, ne peut plus que tourner en rond autour des mêmes thèmes pauvres de rumination, se perdre dans le factice, s'agripper aux mots pour en extraire un semblant de vie. Sympathiques, Bernard et Pierre le sont par leur effort maladroit pour échapper à un ensemble de conventions qui les étouffent, mais ils retombent, car, à l'inverse de leurs homologues campagnards, ils n'ont pas ce "sixième sens" qui les aurait empêché de sombrer dans la confusion et leur aurait permis de trouver la vérité, leur vérité. D'autre part, l'intention de l'auteur est évidente et la condamnation d'une telle société est irrémédiable car le propos de Marcel Aymé n'a jamais été d'excuser les hommes faibles et vicieux, or il y en a trop maintenant pour que l'on s'en amuse avec indulgence. L'inconscience proprement suicidaire d'une jeunesse qui ignore les grèves, l'agitation sociale, l'immense espoir agitant la classe ouvrière, qui ne semble pas saisir pourquoi on se bat à Madrid et vit retranchée sur elle même, jouissant d'un petit bonheur égoïste et précaire que la guerre va bientôt balayer, fait que dans leur monde toute sonne faux: Pierre Lenoir n'est en fait qu'un crétin sportif, le faux mâle par excellence. Bernard Ancelot, loin d'être le "bon jeune homme" sentimental et généreux qu'il cherche à paraître,

³ Ibid., p. 438.

⁴ Ibid., p. 434-435.

n'est qu'un sinistre velléitaire, prêt à tous les abandons, inférieur encore à ceux qu'il condamne. Quant à Micheline, apparemment détachée des contingences matérielles, flottant entre ciel et terre, elle épuise la définition de ce qu'on peut appeler "une belle inutilité". Parallèlement, vont évoluer sous nos yeux, trois autres personnages qui représentent les gens d'âge mûr: Chauvieux, déjà nommé, frère de Madame Lasquin, Madame Lasquin elle-même et Luc Pontdebois, cousin de son mari.

Pontdebois est la vedette de la famille. Promis à l'Académie Française, déjà chevalier de la légion d'honneur, il donne la caution de l'intelligence et ajoute le lustre des belles lettres à la toute puissance que donne l'argent et l'influence politique. Personnage indispensable, il représente la contrepartie "aimable" à l'exploitation brutale et sans complexe exercée par l'autre branche de la famille: celle qui possède les usines et ne s'occupe pas de littérature.

C'était un homme, nous dit Marcel Aymé, plutôt chétif, pas très bien bâti, qui portait une grosse tête avec des yeux vifs et un grand nez mou. Romancier catholique, toute son oeuvre reflétait un Dieu vétélaire et un peu éteint n'ayant point de racines en ce bas monde. Dans la conversation, Pontdebois aimait à professer des opinions hardies, tout en faisant sonner qu'il était apparenté dans la haute industrie. Ces modestes audaces le rendaient admirable à beaucoup. Les gens de son monde le craignaient comme s'il avait eu en la poche les clefs de la Révolution. Les écrivains d'origine épicière tenaient d'autant plus à ses suffrages qu'il semblait faire un long chemin pour venir à eux.⁵

Que trouvons nous, en fait, derrière cette façade de l'homme qui ne s'attache plus qu'à quelques satisfactions d'amour propre? Un pauvre pantin, englué dans la futilité d'un monde qu'il méprise mais dont il ne peut plus se débarrasser. Pris à son propre piège, l'insincérité et le mensonge ont fini par devenir chez lui chair et sang. Marcel Aymé analyse impitoyablement

⁵ Ibid., p. 367.

les recoins de son âme fétide. A la suite du déclanchement de la "grève générale" Pontdebois qui brûle de pouvoir donner sur le sujet quelques paroles bien venues est fort embarrassé car

L'heure du courrier lui apportait deux manifestes, lancés, l'un par les écrivains de gauche, l'autre par les écrivains de droite, et que les comités respectifs proposaient à sa signature. Celui de gauche mettait les forces vives de la pensée française au service de l'oeuvre gigantesque de libération sociale, entreprise par les masses laborieuses. Celui de droite, au nom des écrivains honnêtes et courageux, flétrissait l'oeuvre de trahison et de décomposition sociale, entreprise par le front populaire. Ces manifestes, Pontdebois aurait voulu pouvoir les signer tous les deux et rayonner ainsi dans toutes les réactions. Malheureusement, il n'en pouvait approuver aucun sans se compromettre de quelque côté. C'était enrageant...⁶

Revenant à son thème favori de l'importance de la sexualité, Marcel Aymé nous dévoile en le "psychanalysant" le fond trouble et inquiet de cet homme apparemment si sûr et si plein de lui-même.

Vers 1900, une adolescente ardente, mais mal assurée, lui avait valu de graves blessures d'amour propre et l'âge ne l'avait pas guéri d'une secrète timidité à l'égard des femmes jolies... Pont de Bois n'avait son aise qu'avec les femmes trapues, aux reins larges, aux cuisses courtes, de préférence poilues. Son tort était de ne pas avouer un penchant légitime et de le dissimuler comme une tare. Dans ses romans, les femmes préférables étaient d'un type flexible et élancé.⁷

Quand son ami, Auguste Legrain, dit Johnny homosexuel notoire, pourvu de surcroît d'un anus artificiel "qui le faisait rechercher sa société"⁸ viendra proposer, à l'émerveillement de Pontdebois sa nouvelle "découverte", "un poids mouche, joli, fuselé, d'une finesse exquise"⁹, le boxeur Emile

⁶ Ibid., p. 457.

⁷ Ibid., p. 367.

⁸ Ibid., p. 393.

⁹ Ibid., p. 394.

Lanoire, dit Milou, celui-ci se prêtera à la mascarade qui fera d'un être grossier et sans talent, un nouveau nom des lettres françaises: Evariste Milou.

Pontdebois (dont le personnage semble synthétiser les personnalités de divers auteurs contemporains) est le seul écrivain que Marcel Aymé ait placé dans son oeuvre. Le portrait, qui hélas! n'a rien d'un portrait charge nous montre indéniablement, en quelle estime notre auteur tient ses confrères!

Dans ce livre qui raconte la trahison de la France par ses élites, le romancier Luc Pontdebois a droit à une place de choix. Toute autre nous apparaît Madame Lasquin, auréolée d'une bêtise rassurante et de bon aloi. Cette petite bourgeoise élevée au dessus de son rang par mariage avec un grand industriel, passe dans la vie sans rien voir ni comprendre. Bien classiquement, elle est trompée par son mari qui recherche ailleurs une compensation au bonheur conjugal insipide et tiède qu'il doit supporter. Une conversation nous indique d'ailleurs immédiatement le niveau de son intelligence et de ses connaissances. Devaisant avec Johnny sur la plage du Pyla où toute la famille est en vacances, elle laisse négligemment tomber, confondant par un fallacieux rapprochement d'étymologies pédéraste avec coureur à pied:

-Mon gendre est aussi pédéraste, dit-elle, mais depuis qu'il est marié, il ne peut plus courir autant qu'il voudrait... C'est dommage. Il a une très bonne technique. J'ai eu l'occasion de le voir à l'oeuvre, il n'y a pas longtemps. C'était vraiment très intéressant. Quand il s'est rhabillé, il était aussi frais qu'avant de commencer.¹⁰

Un moment, elle s'éveillera à une sorte de conscience, quand elle apprendra, par une lettre anonyme, reçue après la mort de son mari, qu'elle

¹⁰ Ibid., p. 482.

était "cocue". D'un seul coup, voilà que cette mésaventure pourtant bien banale prend figure d'événement: enfin quelque chose fait irruption dans sa vie et en rompt la monotone unité.

Elle s'enferma dans la salle de bain pour y relire sa lettre. Il y avait deux passages, deux sommets qu'elle ne se laissait pas de reprendre. Celui des cuisses sous la table et surtout l'entrée en matière: 'malgré que ça me soit très pénible, j'ai le regret de vous annoncer que vous êtes cocue.' Madame Lasquin répétait à mi-voix le dernier mot avec le plaisir que prennent parfois les très jeunes enfants à prononcer une expression obscène, et se regardait dans la glace avec respect.¹¹

Quand, n'y tenant plus, elle confiera à son frère et à son gendre, le grand secret qui, sans nul doute, la fera considérer comme une héroïne de roman, ce qu'inconsciemment elle désire être, ceux-ci, ramenant "l'incident" à sa juste valeur...changeront de conversation: le premier parce qu'il sait très bien que sa soeur joue à être une grande personne, le second, par horreur du sexe et de la "lubricité" qui détourne du stade les garçons bien doués. L'ironie de la situation est d'autant plus mordante qu'elle indique une totale incompréhension entre le gendre et la belle-mère. Pierre, en effet, croit voir "sous des dehors candides et tranquilles, la mère en proie à de sombres ardeurs, torturée par une affreuse jalousie que la mort ne parvient pas à apaiser."¹² Madame Lasquin d'autre part, ayant surpris, en plein jour, Pierre (dans un moment d'aberration) en une situation qui ne laisse aucun doute, croit-elle, sur la direction particulière des activités de son gendre, et de sa fille, le prend pour un obsédé sexuel. En réalité, ils se trompent tous les deux, et Marcel Aymé, comme à plaisir, souligne le contraste entre ce qu'un minimum de psychologie, d'ouverture

¹¹ Ibid., p. 376.

¹² Ibid., p. 379.

d'esprit et de véritable sympathie leur aurait fait découvrir et ce que leur esprit médiocre et borné, incapable de se hausser au niveau d'une compréhension authentiquement humaine, leur a caché. En effet, nous savons déjà que Pierre Lenoir a une sainte horreur du sexe qui, par son aspect sournois et envahissant, représente la menace par excellence à son idéal sportif. Quant à Madame Lasquin, qui par hasard, a donné naissance à deux enfants, elle passe totalement à côté de la question et ne comprend pas pourquoi les hommes sont ainsi faits:

...c'est une espèce de maladie qu'ils ont presque tous. Voyez donc, par exemple, son cousin, Pontdebois. L'année dernière, un jour que nous étions seuls dans la bibliothèque, est-ce qu'il ne m'a pas mis la main sous les jupes, en disant:
-Anna, vous êtes délicieuse depuis que vous vous êtes mise à engraisser.

Pourtant il m'aimait bien ce pauvre Luc. Mon mari, c'était la même chose. Je me rappelle, aux premiers temps de notre mariage, quand j'étais au lit et qu'il me regardait avec des yeux drôles tout d'un coup et qu'il avait du mal à prononcer mon nom et qu'il avait l'air d'une horloge arrêtée, je me disais, sans jamais me tromper.

-Allons, voilà que ça le prend encore, pauvre ami.¹³

Elle en concluait immédiatement (car elle avait aussi appris que son mari pinçait les cuisses des dames sous les tables) que celui-ci ne pouvait être qu'irresponsable dans ces moments-là et que, pour avoir des idées aussi étranges, il était sorti de son naturel, naturel qui en fait n'était qu'une façade; le chevalier d'industrie, froid, efficace, plus porté vers la contemplation des graphiques de production que vers la bagatelle. Marcel Aymé nous montre par cet exemple jusqu'où peut aller, l'aliénation d'une femme, qui, sans même s'en rendre compte un instant, passe à travers la vie sans jamais rien y comprendre, avec, pour tout bagage, quelques petits préjugés quelques idées toute faites, succédanés misérable à son

¹³ Ibid., p. 376-377.

absence totale de jugement et de chaleur humaine véritable.

Derrière l'ironie du propos, l'humour des réparties, on sent que notre auteur souffre de voir comment ses "semblables" peuvent être aussi peu exigeants en ce qui concerne la qualité de leurs rapports humains. La pitié mais aussi le dégoût pour une telle humanité transparaissent en filigrane derrière le comique des caractères et des situations. Marcel Aymé humoriste rejoint, comme toujours, Marcel Aymé moraliste, pour condamner ceux qui, refusant ou ignorant la vie authentique, ont choisi de la remplacer par les simulacres de la vie en société. Notre troisième personnage, Chauvieux, présent à tous les grands moments du livre, représente comme Honoré Haudouin, l'homme selon le cœur de Marcel Aymé. Mais devenu homme de la ville il n'a plus de sûreté de jugement ni la solidité des convictions qui faisaient la véritable force d'un Honoré. Capable de sang-froid et d'esprit de décision, il saura parler aux ouvriers aux heures difficiles où la grève menace, mais entraîné dans une manifestation aux Champs Elysées, au moment où s'affrontent, camelots du Roi, Croix de Feu, aux cris "d'A mort le Blum!" et les organisations du front populaire, il ne saura quel parti prendre, car "il méprisait d'instinct toutes les religions sociales" et croyait "qu'une fois les partis engagés dans une guerre sanglante et sans merci, chacun d'eux trouverait une excellente raison d'être dans l'effort de la lutte."¹⁴ Si finalement, il joint les rangs des manifestants "front populaire", c'est plus par hasard et dans l'enthousiasme du moment que par conviction personnelle et propos délibéré.

Il songea qu'il était peut-être sur le point d'avoir des opinions politiques. S'il était amené à se colleter avec la police, ses opinions seraient celles des gens qui feraient le

¹⁴ Ibid., p. 381.

coup de poing avec lui.¹⁵

Encore une fois la comparaison d'un Chauvieux avec un Honoré tourne à la défaveur du premier, car, s'il a droit à notre sympathie par son attitude de non-conformité (étant membre de la tribu Lasquin, il est "ennemi" de la classe ouvrière et se doit d'afficher des opinions de droite), il nous déçoit quand, à la suite de la découverte du fameux dossier expliquant le sens des dernières paroles de Lasquin avant sa mort, à table, "avec un visage décent"¹⁶, il déplore que celui-ci, qu'il admirait, ait eu, aux derniers instants de sa vie, la légèreté de ne penser qu'à sa maîtresse, montrant par là qu'il accordait grand crédit à "l'image" sociale, inauthentique que Lasquin donnait de lui-même. Moins de discernement politique, une finesse psychologique réelle mais souvent prise en défaut, tels nous apparaissent, ironiquement soulignés, les traits de caractère d'un homme qui, se montrant par là inférieur à un paysan républicain de Claquebue au siècle dernier, n'a su discerner les vraies valeurs des fausses.

Un autre personnage que nous retrouverons plus en détail dans le second livre de la Trilogie, Le Chemin des Ecoliers, Malinier, le défenseur de l'ordre, forme avec Chauvieux le duo qui montrera la bêtise et l'aveuglement des classes moyennes. Ancien sous-officier, actuellement, petit employé d'une compagnie d'assurances "La Bonne Etoile", il porte son patriotisme "en écharpe" et ne manquant jamais une occasion d'étaler de sentiments qu'il croit nobles et généreux ressemble comme un frère à l'impayable Ledadu "Je sais que je suis un peu connard, mon général, mais

¹⁵ Ibid., p. 382.

¹⁶ Ibid., p. 371.

j'aime la France!"¹⁷ L'absurdité de ses raisonnements, l'outrance de ses paroles font de lui un personnage de farce, mais de farce tragique, car avec la guerre qui viendra, nous ne savons que trop le rôle que de tels individus joueront...

Habilement et...cruellement, Marcel Aymé introduit à la fin du livre l'affaire de l'assassinat de Milou qui compromet à peu près tous les personnages que nous avons passés en revue. Chacun d'eux a, en effet, de bonnes raisons pour avoir supprimé le boxeur-écrivain et, si nous apprenons que celui-ci a finalement été victime d'un règlement de comptes sordide entre petits gars du "milieu", il n'en reste pas moins que pendant de nombreux jours, tout ce beau monde a non seulement tremblé pour sa réputation, mais chacun a soupçonné l'autre d'avoir été l'auteur du crime. Amenée par une pantomime (entre ces braves gens qui, sournoisement se surveillent) et une série de quiprosquos amusants (qui détendent la lourde atmosphère), l'idée-clef du roman se précise. Marcel Aymé étale avec une ironie froide et un humour grinçant, les insuffisances et les tares d'un monde en plein délire et l'on s'aperçoit finalement que non seulement la haute bourgeoisie (représentée par deux générations), mais aussi la classe moyenne, sortent de l'aventure totalement déconsidérés. Il s'agissait de prouver par les faits que désormais ces classes sociales sont incapables d'assurer le rôle de sauvegarde et de maintien de la France et c'est ce qui a été fait.

Pour couronner la satire sociale, Marcel Aymé afin de mieux nous faire apprécier le grotesque et l'odieux de la situation, va introduire en pleine réalité politique, le fantastique, en la personne d'un vulgaire

¹⁷ Jean Anouilh, L'Hurluberlu, Paris, Ed. de la Table Ronde, 1959, p. 193.

coiffeur qui par les confidences qu'il reçoit des ministres et des gens en place, est devenu tout puissant. Il faut en passer par lui si l'on veut obtenir, comme Luc Pontdebois le grade de Commandeur de la Légion d'Honneur, ou comme Lenoir père, faire que la grève ne tourne pas à la catastrophe dans ses usines. Au courant de toutes les intrigues d'alcôve et de cabinet, ce médiocre tient en main les destinées du pays, et la bassesse communicative de ses vues s'étend à tous les responsables qui, plongés dans le désarroi ne comptent plus que sur leur "coiffeur-miracle" pour résoudre les problèmes qui les assaillent.¹⁸

Atteignant au lyrisme dans le long morceau de bravoure qui, sous forme de monologue clot le livre¹⁹, le coiffeur expose comment il a su "gouverner" en ne perdant pas son sang-froid et en appuyant quelques principes simples et solides. Les intérêts privés sont sauvegardés, les scandales étouffés, tout est redevenu normal, la bourgeoisie pourra de nouveau exercer sa puissance, danser son ballet ridicule, grimacer autant qu'elle le voudra...et tant mieux si les espoirs de la classe ouvrière pour une société moins injuste sont définitivement enterrés!

Nous avons vu que dans Travelingue, le fantastique n'avait pas pris la forme d'une sympathique jument verte qui nous instruisait en nous amusant, ni les traits d'une divinité des bois qui nous redonnait le goût de la Nature...et du naturel, mais bien l'aspect peu prestigieux d'un coiffeur miteux, médiocre et satisfait. Présidant à la destruction des valeurs morales et au laisser-aller social, il accomplissait allègrement le rôle de fossoyeur d'une société pourrie et sinistrement décadente. Loin

¹⁸ Ibid., p. 459.

¹⁹ Ibid., p. 505.

d'être une fiction, il nous apparaît, au contraire, que cet histrion soit le personnage possédant, dans le livre, le plus de réalité et que le fantastique ne soit pas représenté par lui, mais bien par la masse pitoyable et affolée des ministres, sous-ministres...et autres "responsables" présidant aux destinées de la France.

L'inouï, l'incroyable est qu'à cette époque il ait pu exister aussi peu d'esprits lucides pour avoir ressenti l'horreur qu'une telle société pouvait inspirer et pour avoir entrevu les conséquences funestes pour la Nation, de l'éclipse d'une élite qui trahit son rôle avec une inconscience et une légèreté criminelles.

Chapitre VI

Le Chemin des Ecoliers

Passant avec une pudeur dont nous lui savons gré, sur la défaite de 39-40, Marcel Aymé plus préoccupé de critique sociale que d'idéologie politique, trouvera dans les années troubles de l'occupation ample matière à exercer sa verve satirique.

Fidèle à une technique déjà éprouvée, il nous montrera à travers les tribulations de deux familles, les Michaud et les Lolivier, quelle pouvait être la vie du "Français moyen" dans un monde faussé par le marché noir, la mauvaise conscience politique et la peur.

Dans ce climat socio-psychologique bouleversé des années 41-42 où la crapulerie la plus noire cotoiera l'héroïsme le plus "absurde, évolueront deux générations de Lolivier et de Michaud. Le drame des parents sera que, les circonstances aidant, ils se verront progressivement détachés de leurs enfants qu'ils ne comprennent plus.

D'autre part les fils cesseront de se faire une haute idée de l'image paternelle, car ils ont pris conscience (peut-être d'ailleurs n'est-ce là qu'un prétexte) de la responsabilité écrasante que portent leurs "aînés" dans le "pourrissement" des conditions sociales et économiques qui amenèrent la défaite.

Exacerbé par une conjoncture fâcheuse d'événements, nous allons retrouver, traité magistralement, l'éternel problème que pose le conflit des générations. Mûris prématurément, les adolescents du Chemin des Ecoliers découvriront dans un monde caricatural (le monde que leurs pères leur ont légué) l'amour, l'argent, l'ambition, l'héroïsme, tandis que leurs

parents, impuissants à s'adapter au nouvel état de choses, feront de touchants efforts pour se hausser au niveau de compréhension...et de cynisme, de leurs enfants.

Dans un monde où les valeurs sont renversées, les plus âgés viendront, tout naturellement, demander conseil aux plus jeunes; tel est le postulat apparemment fantastique d'où part Marcel Aymé pour, comme à son habitude mieux retrouver la réalité.

Représentant le juste milieu petit bourgeois, Michaud et Lolivier, associés dans une affaire de gérance d'immeubles, s'efforcent, préoccupés de leur seule tranquillité de rester à l'écart du conflit. Comme beaucoup d'autres ils déplaceront, bien sûr, sur les cartes, les petits drapeaux de différentes couleurs qui jalonnent les routes au long desquelles s'étripent joyeusement des armées entières, leur imagination s'évadera vers les steppes de l'Ukraine ou les déserts de la Cyrénaïque, mais après quelques moments d'exaltation qui les haussent au niveau des stratèges du Café du Commerce, ils retomberont invariablement dans la médiocrité du quotidien.

La réalité de la vie de Michaud, qui comme son congénère Lolivier, mais pour d'autres raisons, est dépassé par les événements, nous est impitoyablement décrite dans les ruminations qui font de lui un être mou, indécis, incapable de faire face à la situation, oscillant perpétuellement entre ses colères généreuses mais purement verbales et vite rentrées et une honnêteté qui, dans des circonstances plus normales n'aurait pas toléré sans se révolter les petites indélicatesses et les menues délits, qu'une conscience devenue subitement élastique, lui laisse maintenant accepter. Toujours est-il que bon gré, mal gré, cette même conscience le travaille

Vers une heure après minuit, Michaud eut un cauchemar qui l'assaillait souvent sur le matin... Il ne s'éveilla que le lendemain à sept heures et, après avoir hésité un moment s'il avait mal au foie ou à la conscience, se souvint tout à coup de son rêve. Le cauchemar du terrain vague, qui le visitait environ une fois par mois, lui laissait toujours au réveil l'impression d'une espèce de misère originelle et, durant toute la matinée suivante, il engardait un goût d'à quoi bon et d'infini frelaté. Il se mit à passer en revue le défilé habituel de ces reveils amers, une assez sombre mêlée de soucis, de regrets, de perplexités; la guerre, la nourriture, sa femme à la clinique, le métier pesant, l'argent difficile, les enfants, le linge qui s'usait, les vêtements, les souliers, les cigarettes à cinquante francs, la secrétaire, la politique, le plombier, les incertitudes de pensée.¹

Ce brave père de famille, ni meilleur ni pire qu'un autre donnera tout au long du livre des échantillons de sa mauvaise humeur, de son bon coeur, de son indignation généreuse, mais aussi de sa veulerie, de son esprit soupçonneux et vétilleux et de son peu de finesse psychologique. Différent en cela de son collègue Lolivier, plus "terrien", plus solidement ancré dans les réalités de la vie qui sont pour lui très dures (il est en effet affligé d'une famille on ne peut plus "noire")² Michaud fait figure d'intellectuel. Pourvu d'une "licence ès lettres", il possède une certaine éloquence, qui nous vaut de beaux morceaux de bravoure dans lesquels il donne libre cours à son imagination et à son délire politico-patriotico-utopique. Nous pensons surtout aux scènes dans lesquelles, face à face avec Lolivier, au cours d'engueulades mémorables, il nous dévoile la générosité de ses vues, l'élévation de ses pensées qui hélas! une fois l'excitation du moment passée ne lui feront pas pour autant prendre le chemin de l'engagement. Personnage comique et à la fois touchant, Michaud, s'apparente

¹ Marcel Aymé, Le Chemin des Ecoliers, Paris, Romans Parisiens, Ed. Gallimard, 1969, p. 515.

² Ibid., p. 544 et 645.

par bien des aspects à certains personnages de Sartre, de Simenon et même de Beckett. En pleine confusion, il mélange les grands événements (dont il a parfois une conscience claire) avec la routine de son petit univers, en vrai "romantique", il confond le sublime et le ridicule et se vautre non sans une certaine délectation narcissiste dans l'abus de la rhétorique et de la grandiloquence, pliant ainsi la réalité qui lui échappe, au moule rassurant des mots, qui croit-il, l'expriment. S'il jouit un instant de sa propre facilité à manier le paradoxe, il se contente de la réussite finalement dérisoire qui consiste à mettre la vie en formules et à accorder à celles-ci l'existence qu'elles n'ont pas. Michaud archétype de l'homme contemporain, médiocrisé, étouffant dans les villes sans âme, livré à l'horreur du quotidien, espère confusément que le monde dans lequel il vit et qui ne satisfait pas ses aspirations va disparaître. N'ayant pas le courage d'y changer quelque chose, il préfère le voir détruit. Levé du mauvais pied, il s'aperçoit de plus, et c'est ce qui déclanche en lui le processus habituel "Jeremiado-lyrique" qui puise son énergie dans la délectation morbide de se savoir irrémédiablement perdu, qu'un de ses enfants a utilisé son rasoir comme taille-crayon. On appréciera le ton "célinien" de cette apocalypse en réduction.

Nos petites infamies fourrées de silence et les autres, c'est notre modeste participation dans le concert de la grande infamie, celle des hommes, des nations, des troupes. Et ce monde là, c'est fait, il va crever, il est en train, il se tortille dans les affres. Sous un ciel bas, plombé d'épouvante et de résignation imbécile, on l'entend hurler son agonie, râler ses fureurs suicidaires, pousser au cul de la mort en rythmant les sanglots de son "de profundis" hystérique, et c'est bien rassurant de penser que l'humanité s'est condamnée sans espoir.

-Qu'elle crève rageait Michaud, et si jamais j'en prends un

à tailler ses crayons avec mon rasoir, je lui flanque une paire de claques.³

Idéaliste mou, réfugié dans une sorte de "confort intellectuel", il ne va jamais au bout de sa révolte et n'accepte qu'avec réticence de se laisser désillusionner. Sans véritable courage, il n'a que des velléités et se contente de phrases toutes faites, n'ayant aucun rapport avec la situation. Il nous faut relater à cet effet comment, placés face à face, le père échangera avec un de ses fils, ses réflexions banales et sans portée, évitant ainsi de dire réellement ce qu'ils ont à coeur. Dans cette scène tragi-comique, pleine d'un humour noir explosif, Marcel Aymé indique sobrement, comment par la pratique du mensonge et de l'insincérité tacitement acceptés, la rupture définitive et sans appel entre deux générations sera consommée.

Michaud émerveillé par la présence exceptionnelle de chocolat et de tartines beurrées au petit déjeuner ne cherche pas à en connaître la provenance (sa conscience "d'honnête homme" lui refuse en effet de s'attarder sur le problème du marché noir) et ayant néanmoins manifesté quelque inquiétude quand il apprend que c'est son fils cadet qui a apporté les provisions, il se laisse rassurer un peu trop facilement il nous semble, par l'explication simpliste, qui ne cherche même pas à paraître vraisemblable, d'Antoine. Voulant néanmoins continuer à jouer le rôle du père de famille, il entame la lecture du journal et commente les événements du jour, espérant que ses fils, pris d'une saine émulation, admirant la subtile profondeur et ses considérations, participeront à la conversation. Mais le contact ne s'établit pas et l'on commence l'ingestion des tartines.

³ Ibid., p. 517.

D'habitude, chacun s'en tenait à trois tartines, sauf de très rares erreurs imputables à la distraction et que personne ne songeait à relever, car on avait la pudeur de ces sortes de contestations. Mais ce matin, par exception les tartines étaient beurrées.⁴

Si les fils restent fermés aux leçons indirectes de leur père, qui ne peut leur apprendre à devenir de véritables hommes, la pauvre Pierrette, une gamine de douze ans et seule fille de la famille, fait par contre l'expérience cruelle et immédiate de la véritable condition de la femme

Les hommes donc, auraient mangé chacun quatre tartines avec l'assurance et la quiétude que donne seule une candeur parfaite, bien sûr, leur bonne foi était insoupçonnable, surtout celle du père, mais il est certains délits d'inconscience aussi révélateurs d'un égoïsme tranquille que peut l'être la pire duplicité.⁵

L'ironie cruelle et le comique grinçant de cette scène sont lourds de signification car ils consacrent l'échec de Michaud et avec lui du type d'homme qu'il représente, du moins quand des circonstances exceptionnelles obligent l'individu à prendre une conscience plus aigüe de ses devoirs. et, à prolonger par un engagement authentique, des colères et des révoltes qui finalement, ne se payent que de mots.

L'intention morale de Michaud est évidente, sa préoccupation centrale est de faire partager à ses fils ses espoirs et ses inquiétudes au sujet de la guerre et de l'avenir du pays: il veut jouer son rôle de père, ce qui est légitime. Ce qui ne l'est plus par contre, c'est qu'au lieu de s'accuser lui-même de l'échec d'une telle entreprise devant leur attitude fermée, il aille en conclure à la supériorité de sa génération. "L'horrible" vérité n'est pas que ses enfants soient des monstres d'in-

⁴ Ibid., p. 517.

⁵ Ibid., p. 519.

différence car chacun à leur façon (l'un dans "l'amour", l'autre dans la distribution de tracts communistes) ils sont beaucoup plus engagés que leur père, mais que simplement ses derniers, avec une tranquille assurance lui dénie les privilèges que donnent normalement l'expérience et l'autorité paternelle. Les leçons de Michaud ne sont pas écoutées tout simplement parce qu'elles n'ont aucun intérêt. Echec d'un côté, succès de l'autre, alors qu'il n'a pas réussi dans son rôle d'éducateur auprès de ses fils, Michaud va parfaitement réussir avec sa fille; le seul ennui est que cette fois-ci la leçon sera donnée non pas consciemment et par des paroles (qui ne reflètent qu'une manière de paraître) mais inconsciemment par le contenu combien plus révélateur d'une attitude qui, elle révèle une manière d'être.

Par cet exemple, Marcel Aymé nous rappelle fort utilement que s'il est facile de blesser et de rendre malheureux nos semblables (c'est un "réflexe" et nous le faisons chaque jour mille fois sans même nous en apercevoir), il faut par contre une vigilance de tous les instants, un coeur et un esprit sans cesse en éveil, pour nous comporter humainement. Une fois encore l'humoriste a rejoint le moraliste. Conscient à retardement de son geste, Michaud rumine sombrement

essayant encore de disputer en lui-même si le dépit avait été commis en toute connaissance, la main avait pu obéir à l'estomac et saisir la quatrième tartine en l'absence de tout contrôle. Encore une infamie, la plus révoltante qu'il eut jamais commise. Bâfrer sur la part de ses enfants, rogner de son plein vouloir leur pain déjà si chichement mesuré et laisser croire à une minute de distraction innocente, on ne pouvait imaginer rien de plus bas.⁶

⁶ Ibid., p. 519.

Sur ces considérations amères, il repart de plus belle dans l'habituelle litanie: Les cigarettes à 50 francs, l'opération de sa femme et à l'image de la ville qui souffre sous le coup "du poids des événements qui l'auraient transformée"⁷, il croit la voir tout comme lui "broyer un remords de tartine"⁸ et se sent misérable et impuissant. En même temps qu'il nous fait sourire par son attitude de pantin, nous avons pitié de cet homme, symbole de milliers de français plongés dans les circonstances terribles de la guerre et de l'occupation.

A l'occasion d'une visite dans un immeuble où il va percevoir les loyers, Michaud rencontre le colonel de Monboquin un brave militaire en retraite et nous le voyons, non sans une certaine sympathie, se rétablir dans notre estime.

Dans ce monde à l'envers, nous assistons à un renversement des rôles traditionnels. Il faut dire que nous vivons, comme le signale Eluard non plus dans le civique mais dans le fantastique! De même qu'il se sentira, d'une certaine manière, inférieur à ses fils, plus lucides, plus adaptés à une réalité devenue fantastique, Michaud montre sur le colonel, pourtant son aîné, une supériorité de jugement qui l'honore et fait oublier un instant la pleutrerie de la conduite à laquelle il nous avait jusqu'alors habitué. Le problème à débattre est de savoir si le colonel, auteur d'un petit ouvrage d'archéologie relatif "aux vestiges, d'une florissante civilisation celto-ligure dans la vallée de l'Eure"⁹, publié, comme tout

⁷ Ibid., p. 519.

⁸ Ibid., p. 519.

⁹ Ibid., p. 541.

ce qui se publiait à l'époque, avec l'autorisation de l'occupant, peut, sans perdre irrémédiablement son honneur, confondu pour la circonstance avec celui de l'armée française, se rendre à l'invitation de l'Institut Allemand et ainsi, donner une caution tacite aux idées de collaboration.

Pouison propre compte, Mme de Monboquin, née de St. Préleau, affligée de surcroît du prénom de Bertrande, n'hésite pas et déclare sans ambages "si vous aviez un peu plus de coeur que de tête, vous n'iriez pas quêter des sourires et des compliments chez l'ennemi"¹⁰. En réponse, le brave homme avançait alors que la science est chose internationale, qu'il ne fallait nullement prendre au tragique les compliments décernés à l'ouvrage par la presse collabo, s'étonnant par ailleurs que son épouse parle ainsi.

Autrefois, il n'y a pas si longtemps, vous trouviez bon que Mr de St Préleau, votre aïeul, comme moi ancien militaire, eût été reçu à la table du prince Eugène lors de l'invasion de la France par les Impériaux. J'ajoute que vous vous en faisiez gloire. C'était au XVII^e siècle répliqua Mme de Monboquin qui savait peu d'histoire les usages étaient différents.

-L'honneur est-il un usage? Au lieu d'ergoter, vous feriez mieux de penser à notre fils, car, Monsieur, vous ne savez pas le plus beau, mon mari a un fils chez de Gaulle. Qu'en dites-vous? ¹¹

C'est à ce moment que Michaud intéressé par le tour que prenait la conversation se décidait à parler.

Se faisant dans une certaine mesure le porte parole de l'auteur, dans la seconde partie de son raisonnement, il commence à développer une brillante comparaison entre les sociétés et laisse emporter par son enthousiasme... Puis par un retour sur lui-même, il opère un retournement

¹⁰ Ibid., p. 541.

¹¹ Ibid., p. 542.

comique, car il a perçu à travers l'outrance et l'enflure des mots tout le ridicule et l'odieux de la situation. Mécontent de lui une fois de plus, car malgré la sympathie qu'il porte au colonel, il a soutenu sans s'en rendre compte, le patriotisme salonnard et à courte vue de "la vieille toupie"¹² et contre le naïf humanisme de son mari, lui a donné gain de cause.

J'ai des remords, avoua Michaud. Après tout, il pouvait y aller à cette conférence sans faire tort à qui ou à quoi que ce soit, or quant au point d'honneur, chacun pour soi. Je me demande comment j'ai pu me laisser entraîner à proférer de pareilles âneries. C'était contre ma pensée, contre mes raisons de vivre les plus profondes. Si le monde était devenu tel que je l'ai décrit à votre mari, le résultat de la guerre n'aurait aucune importance et la victoire d'un parti politique n'en aurait pas davantage...¹³...Je crois à la liberté. Je suis avec de Gaulle pour que chacun soit libre d'être contre lui, pour que le colonel ait le droit d'aller à l'Institut Allemand, pour que tout le monde puisse choisir d'être pro-Anglais ou pro-Allemand.¹⁴

Avec ces paroles idéalistes, Michaud rejoint Marcel Aymé quand il affirmait, toujours fidèle à un humanisme tranquille et qui s'élève contre tous les fanatismes, que le monde serait bien meilleur si les "pro" ou les "anti" de toute espèce n'existaient pas. Vision bien anarchiste et bien asociale objecteront certains: oui répondrons nous avec Marcel Aymé, si être anarchiste et asocial signifie ne pas voir le troupeau mais l'individu et dans l'individu l'intérieur "savoureux" plutôt que la coquille des conventions sociales qui le recouvre, nous sommes anarchistes et asociaux...

Poursuivant sa tournée, Michaud va prendre des nouvelles de Lina,

¹² Ibid., p. 543.

¹³ Ibid., p. 543.

¹⁴ Ibid., p. 543.

une juive polonaise, "aryanisée" sous le nom de Mme Lebon, réfugiée dans l'appartement d'un riche cousin antiquaire, partivers des cieux plus cléments depuis belle lurette. Cette petite femme noiraude avec une "jolie voix bien timbrée où chantait un accent d'entre Danube et Carpathes"¹⁵, Michaud l'a prise en sympathie et il lui tolère de fréquents retards de terme. Bouleversant la syntaxe et introduisant dans ses propos de l'argot sans s'en rendre compte, elle cache sous le comique des reparties une âme inquiète et une intelligence lucide, qui par contraste, fait ressortir l'aspect petit bourgeois de l'optimisme aveugle d'un Michaud. Celui-ci refuse en effet, quand elle lui en signale l'existence, de croire à l'existence de camps d'extermination: il est tellement plus généreux, plus élevé, de croire à la "bonté originelle" de l'homme et de refuser la vérité qui nierait cette utopie.¹⁶ Troublé néanmoins par ces affirmations, conscient une fois de plus de la fragilité de son univers bâti sur les mots et l'arrangement séduisant des idées, mais vide de toute signification véritablement humaine, Michaud avouera à son associé qui se moque de son penchant pour Lina:

Mais quelle drôle de petit être, cette Madame Lebon. L'éducation, les habitudes, le respect humain, rien de tout ça ne doit la gêner dans ses appréciations sur les êtres ou les situations. Ce qui m'étonne, chez elle, c'est ce don de sentir la vérité d'un être sans se laisser dérouter par son milieu social, sa fonction, sa famille, les circonstances de la rencontre, ni rien de l'édifice compliqué dans lequel nous situons les gens pour les juger.¹⁷

En vertu de ce don de clairvoyance, Lina ira demander conseil au moment

¹⁵ Ibid., p. 544.

¹⁶ Ibid., p. 546.

¹⁷ Ibid., p. 548.

où le filet de la Gestapo se resserrera sur elle, non pas à l'optimiste beau parleur Michaud, qui accusera péniblement ce nouveau coup, mais au froid et calculateur Lolivier.

Plus représentatif des idées de Marcel Aymé, préfiguration de l'é-mouvante figure du professeur Watrin dans Uranus, nous apparaît le personnage de Coutelir. Inspecteur primaire en retraite, il habite le même immeuble, qu'Yvette une jeune femme de 26 ans, qui oublie en compagnie du faible Antoine Michaud, digne rejeton de son père, un mari prisonnier en Allemagne.

Seul véritable représentant de la bonne foi républicaine et laïque chère à Marcel Aymé, il est plus que tous les autres, capable de dominer la situation "particulière" qu'impose à chaque français la présence de l'ennemi. Si l'on prévoit qu'il sortira de l'aventure moins sale que bon nombre de ses contemporains, il aura cependant lui aussi sa part de compromissions et de faiblesses, car Marcel Aymé, au nom de la vérité ne veut rien systématiser, sait trop bien que même les meilleurs auront beaucoup à se faire pardonner. Toujours est-il que, lui aussi, se retrouvera, à plusieurs reprises, dans des situations tragi-comiques, cocasses ou cruelles selon qu'on les observe de l'extérieur ou qu'on en est soi-même la victime. Victime comme chacun du renversement des valeurs et du fantastique quotidien, il se voit obligé (car sa retraite ne lui permet pas de faire face aux charges supplémentaires que la guerre lui a imposé) de rendre de menus services, comme par exemple prendre à la place de quelqu'un la queue à la porte d'une boutique, ou bien d'exercer des travaux intellectuels comme coller pour un épicier les tickets d'alimentation sur des cartes. Antoine, qui répète à sa façon l'aventure du

du héros du Diabie au corps de Radiguet, n'a plus guère le temps de se consacrer à son travail de classe. Avec son ami Tiercelin, le "Cerveau" de l'association, il se préoccupe avant tout de marché noir et réussit à gagner en un mois, plus que son père en un an. Aussi demande-t-il sans gêne au vieil inspecteur de lui rédiger un devoir. La première réaction de Coutelier est évidemment de se raidir dans une dignité qui n'a plus cours et s'adressant à Antoine, "Monsieur, répondit-il de cette voix glacée qui faisait transpirer les instituteurs en 1920, vous me demandez un bien mauvais service".¹⁸ Puis revenant à une conception plus réaliste des choses après s'être représenté l'usure des fonds de culottes de ses deux petits fils il accepte de toucher 300 francs pour la rédaction "exceptionnellement, étant donné les circonstances."¹⁹ Mis au courant du sujet à expliquer, comment l'idée de patrie loin de nous retourner de l'amour de l'humanité toute entière, nous y conduit naturellement, il oublie immédiatement la petite blessure d'amour propre et retrouve, intact, l'enthousiasme du temps passé. Antoine, qui s'inquiète de le voir aussi loquace, lui demande alors de ne pas faire un devoir trop long. Dans cette scène, le plaisant contraste entre les besognes auxquelles il lui faut descendre et la qualité d'ancien inspecteur, fait de Coutelier, dans sa naïve simplicité, un personnage à la fois touchant et comique. Sous une forme rendue acceptable par un humour puisant sa force dans l'insolite de la situation qu'il souligne en traits incisifs, Marcel Aymé nous montre dans toute sa vérité, la détresse d'un homme aux prises avec un monde qu'il ne comprend plus et qui ne le comprend plus. Antoine, d'autre part, devant l'attitude de dignité offensée

¹⁸ Ibid., p. 533.

¹⁹ Ibid., p. 533.

de Coutelier n'a pas insisté, et c'est la rouée Yvette qui conclura le "marché". Ce "bon jeune homme" dont la mauvaise conscience le pousse parfois à améliorer l'ordinaire de la famille (puisque le chef de famille ne peut le faire lui-même), ne possède pas le courage qui ferait de lui une franche canaille. Comme son père, il nage entre deux eaux et accepte allègrement d'être un peu malhonnête, un peu lâche, un peu indifférent... pourvu que ce soit seulement de temps en temps. Marcel Aymé, réserve à cette humanité les traits les plus mordants de son esprit car ce qui est véniel en temps de paix: la manie de l'auto-explication, les syllogismes rassurants de la pensée, les trésors d'auto-indulgence que chacun porte en soi, les excuses habilement suggérées, l'aveuglement opportun, le refus de la réalité et de l'engagement, est mortel en temps de guerre.

A l'opposé d'un Antoine, un Paul Tiercelin, vivant dans le milieu de maquereaux trafiquants qui gravitent autour de l'hôtel-restaurant de son père, s'en tirera honorablement. Loin d'être une vue de l'esprit, une création fantastique de l'imagination de Marcel Aymé, la "conversion" de Paul Tiercelin, sous son aspect peu vraisemblable, ramène au contraire à la réalité de l'époque, qui vit le bouleversement de bien des choses et en particulier de la psychologie... Habitué à recevoir et non à donner, il possède une grande aisance, un cynisme distant qui cache cependant un coeur insatisfait et qui aspire à "autre chose". Ce n'est pas lui qui se laissera engluier dans un petit bonheur médiocre comme celui qu'Antoine peut espérer avec Yvette. La fadeur de cette routine qui s'installe déjà, cet arrière goût de cuisine et d'alcôve qui ose s'affubler du nom d'amour répugnant profondément à Paul et représente pour lui le danger mortel auquel il faut à tout prix échapper. C'est aussi pourquoi, dans les dis-

cussions qu'ils auront, Paul prendra régulièrement l'avantage sur Antoine en lui décrivant avec une ironie mordante et un humour incisif, la futilité de sa poursuite du bonheur.

Faire l'amour ça peut aller pour occuper des loisirs de retraite, mais quand on a nos âges, tu avoueras qu'on pourrait trouver à mieux employer son temps.

-Ça n'a jamais empêché de faire autre chose.

-Justement si ça empêche. Tu n'as qu'à voir toi. Tu ne penses plus qu'à ça. Toujours ces yeux noyés. Entre nous, ce n'est pas ce qui te donne l'air très intelligent.²⁰

Encore en pleine évolution, Paul représente un type d'humanité qui pour Marcel Aymé est supérieur au type "moyen" représenté par Michaud père et fils, dont le comportement, les velléités et les échecs consacrent la faillite de l'éducation petite bourgeoise et de ses bons principes dans une époque qui n'appartient plus qu'aux "forts" c'est à dire ceux qui se laissent guider par leurs instincts, soit pour s'abstraire le plus possible des contingences du jour comme Coutelier et plus tard dans Uranus, Watrin ou au contraire s'y plonger comme Malinier dans l'Exaltation, et Monglat dans l'Ignoble. C'est donc pour cette raison que l'auteur, paradoxalement pourrait-on penser, fera de Malinier, que nous retrouvons maintenant, malgré sa frénésie et ses grimaces, ses délires et sa folie brouillonne qui confond dans une même horreur les juifs, les communistes, les francs-maçons les peintres cubistes, les financiers et les poètes, un portrait finalement indulgent. Malinier qui, avant la guerre, avait eu pour collègue à la "bonne étoile" le mari d'Yvette, se fait un devoir de rendre visite une fois par mois à la femme de son ami, actuellement dans un stalag du Brandebourg.

²⁰ Ibid., p. 529.

Celle-ci voit avec un certain déplaisir arriver cet homme dont les pré-occupations qui tournent à l'idée fixe ne sont guère les siennes.

Authentiquement frappé par les malheurs de la France, le malheureux à qui la nature n'a guère donné de discernement ni d'intelligence, se perd dans des contradictions et donne un tour comique involontaire à ses propos.

Depuis des mois qu'il y réfléchissait, Malinier oscillait entre deux pôles impossibles à rapprocher, qui ne lui proposaient même pas une alternative. Sa haine de l'Allemand et sa gratitude pour les bienfaits de l'Hitlérisme étaient plantées dans sa dure tête comme deux bornes. Il allait de l'une à l'autre sans pouvoir les écarter de sa pensée ni les envisager dans une même perspective.²¹

Pendant que Malinier (qui a perdu tout contact avec la réalité) vaticine "la tête entre les poings"²² et passe en revue tous les problèmes qui l'agitent, dans le désordre, un coup de sonnette retentit...et l'inspecteur Coutelier apparaît! Connaissant les deux personnages, nous nous attendons à une scène mémorable, haute en couleur... et nous ne sommes pas déçus. Du contraste entre les deux différentes "qualités" d'argumentation surgit un humour à l'état pur qui nous prouve que le vieil adage, de la discussion saillit la lumière, a perdu quelque peu de sa valeur. Enfermés dans un système parfaitement clos, Coutelier dans les principes généreux mais "dépassés" et Malinier dans sa bêtise "sans pareille", ils ne peuvent se comprendre. Le premier contact est donc plutôt orageux et Coutelier marque de nombreux points, notamment dans un long discours sur l'idée de patrie (sujet de la rédaction qu'il écrit pour Antoine) et réussit à troubler Malinier qui s'alarme de se sentir, sur des généralités essentielles.

²¹ Ibid., p. 567.

²² Ibid., p. 567.

"En parfaite communion avec un suppôt de la judéo-maçonnerie, associé à une oeuvre de subversion qui avait conduit la France à la défaite. La bonne foi de l'inspecteur primaire lui paraissait d'une évidence indiscutable."²³

Aussi peu capable que bien d'autres de se faire une idée claire de la situation, Malinier poussant jusqu'au bout une logique absurde et, par là même, débouchant sur "quelque chose" n'acceptera plus de revenir dans le monde du vague et du compromis. Sincèrement remué par l'élévation des paroles de Coutelier, Malinier va choisir. Mais l'ironie terrible voudra que les paroles de Coutelier, mal comprises par l'exalté, l'incitent, comme nous le verrons par la suite, à un choix, disons...malheureux. Avec naturel, il ira jusqu'au bout de la folie et, la stupidité bornée qu'il étale avec complaisance a pour l'auteur la grande excuse de ne pas se donner d'air, de se farder de faux semblants. Contrastant avec la bêtise compliquée et l'affreux snobisme qui dégradait et rendait méprisable les personnages de Travelingue, la bêtise de Malinier a un côté sain, un côté paysan et nous savons que Marcel Aymé donne toujours la partie belle à celui qui, comme ses paysans de La Jument Verte sait voir dans la fidélité à soi-même, la vérité et la loi suprême de la vie. Aussi notre auteur ne méprise-t-il pas ce monomane, qui bien qu'affligé d'une énorme bêtise est cependant un homme comme il les aime. La seule différence vient de ce que ce paysan déraciné qu'est Malinier n'a plus la possibilité, comme ses frères inoffensifs Déodat ou Requiem, de revenir aux consolations de la terre. Par sa fréquentation du monde citadin, sa bêtise est devenue agressive, mais ce n'est pas sa faute, car la société (et la faute réelle

²³ Ibid., p. 569.

lui en incombe) porte la responsabilité d'un monde devenu absurde, qui n'est plus à l'échelle de l'homme. Aussi s'engagera-t-il dans la L. V. F!

Venu saluer Yvette avant son départ pour le front russe, car il veut "bouffer" du communiste, Malinier tombe, bien entendu sur l'inspecteur Coutelier, qui dans la pénombre de l'escalier n'a pas encore réalisé qu'il porte l'uniforme allemand. La scène, qui s'enchaîne logiquement avec celle de la première rencontre, est un chef d'oeuvre de vérité et d'humour. L'aspect burlesque de farce que donne le malentendu de l'escalier nous met immédiatement en éveil, nous place en état de réceptivité pour entendre les vérités peu agréables qui nous seront assénées par la suite.

Brave type, Malinier, qui a déjà oublié l'altercation, aborde joyeusement Coutelier, venu voir quelle note avait obtenu la rédaction qu'il avait écrite pour Antoine quelques jours auparavant. Tout en montant l'escalier il lui confie que sa leçon lui a profité et qu'il n'est plus le "mauvais français" que Coutelier lui avait reproché d'être. L'inspecteur, ayant mauvaise vue, ne comprend toujours pas ce qu'il veut dire et ce n'est qu'une fois arrivé en pleine lumière qu'il s'aperçoit que Malinier porte l'uniforme vert-de-gris... Sous les yeux intéressés, d'Antoine, d'Yvette et de Paul Tiercelin commence alors un échange d'arguments homériques. On ne raconte pas cet épisode qu'il faut lire plusieurs fois de bout en bout pour en apprécier la vérité humaine et l'esprit.²⁴ Le passage où la discussion roule sur la valeur de l'héritage des classiques, qui selon Coutelier, fait des jeunes français devant lesquels il parle "des êtres infiniment supérieurs aux jeunes robots du militarisme prussien"²⁵

²⁴ Ibid., p. 569.

²⁵ Ibid., p. 609.

a des résonances modernes profondes: le problème reste toujours entier et la tribune ouverte à tous les arguments.

Ce n'est pas non plus sans raison que Marcel Aymé, dans cette scène magistralement construite, où deux idées opposées de l'homme, personnifiées par les deux antagonistes, se font face, a fait que Paul Tiercelin soit présent. Frappé par la verve et la franchise de Malinier, Paul interviendra dans la discussion, et appuyant les déclarations de l'iconoclaste qui affirme, à la grande horreur du vieil humaniste "l'héritage de vieille civilisation française, j'en fais cadeau à vos Juifs pour emporter chez les Cafres. Si ça les fait marrer de lire Racine, c'est pas la peine qu'ils s'en privent. Nous autres Français, on n'en a pas besoin."²⁶ Bien que sa cause ne leur paraissent pas meilleure, au contraire, que celle de Coutelier, et qu'ils soient fort prévenus contre l'antisémitisme et l'esprit de collaboration, Yvette et les deux garçons aimèrent cet homme violent et naïf qui acceptait d'aller mourir très loin de chez lui dans un pays inconnu. Aussi loin de scandaliser Antoine et Paul, cette irrévérence à l'égard de Racine, leur était plutôt sympathique.

Un homme capable de traiter aussi cavalièrement les divinités scolaires leur inspirait une certaine estime. Paul était particulièrement séduit par cette indépendance d'esprit et crut devoir sortir de son mutisme pour approuver Malinier.

-Monsieur a raison, dit-il, Racine nous emmerde.²⁷

Derrière l'apparence insolente et décontractée du jeune homme "blasé", Paul cache des trésors de sérieux et un esprit de sacrifice authentique. Contre les programmes scolaires "fossilisateurs", inadaptés à la vie, Marcel

²⁶ Ibid., p. 610.

²⁷ Ibid., p. 611.

Aymé propose une réforme et développant ce problème dans Uranus, il en fait le procès. L'exemple de Malinier, quoique repris différemment aura sur Paul, une influence décisive. Au malheureux Antoine, qui sombre de plus en plus dans ce qu'il appelle le "bonheur", il va déclarer dans une analyse froide, cruelle et chargée d'humour grinçant, ce qu'il pense des "intellectuels" tout en encourageant son camarade à poursuivre ses études car, lui dit-il: "Je m'étonne que tu ne t'en rends pas compte, mais si tu ne pousses pas tes études, tu resteras un être inachevé. Tu es une plante de serre. La culture classique, les imparfaits du subjonctif et ce qui va avec, ce sont tes armes et ton confort. Si tu pousses en pleine terre, tu ne seras jamais qu'une petite herbe pâle, une sensitive grelottante."²⁸ Quant à lui, dégoûté des faux brillants de l'instruction, il affirme:

Mais moi, je ne suis pas une plante de serre et je sens que les études m'empêchent de pousser. Et puis, quand je vois des gens très instruits, j'ai une peur bleue de devenir un jour comme eux. Sans parler de cet air un peu dégoûtant qu'ils ont presque tous, leurs manières me font penser, en moins bien, à celles des gens du milieu, des barbeaux bien en selle.²⁹

Et comme Antoine lui demande ce qu'il compte faire il répond:

Justement. On m'a parlé ces jours-ci d'un noyau de volontaires armés qui serait en voie de se constituer quelque part dans le centre de la France. Il s'agirait de former des hommes pour l'attaque des convois Allemands et des postes isolés. C'est un genre de vie et de société qui me plairait beaucoup. Mais depuis tout à l'autre, je me sens très tenté par la L. V. F. Faire la guerre en Russie avec des hommes dans le genre de Malinier, ça ne doit pas être mal non plus. L'ennui c'est que pour s'engager dans ces formations là, il faut probablement l'autorisation paternelle et je sais que mon père ne me la donnera pas, tandis que pour rejoindre

²⁸ Ibid., p. 618.

²⁹ Ibid., p. 618.

les autres, je n'ai besoin de la permission de personne.³⁰

Nous avons vu aux prises avec eux-mêmes ou avec d'autres hommes, se débattre, parfois comiquement, dans les affres de l'indécision et de la mauvaise conscience ou les deux à la fois, une humanité fourvoyée, trompée, qui se demande comment elle a pu arriver à cet état délabrement moral et que l'humour des caractères et des situations nous rend supportable.

Souffrante et grimaçante, odieuse et touchante à la fois, l'art de Marcel Aymé, tout en nuances et en subtilités, nous l'a montrée dans toute sa vérité.

Complétant magnifiquement cette fresque d'histoire, ajoutant des touches d'humour caustique et d'humour noir à l'état pur, nous prêterons une attention particulière aux "notes" qui parsèment l'ouvrage. Rejoignant par là le meilleur de Maupassant (celui de L'infirmier ou de la Tit'Ficelle), Marcel Aymé nous expose avec une cruauté tranquille et un mépris total des convenances, le sort de personnages secondaires qui ne font que passer, aussi bien que celui des personnages principaux, rapidement dévoilé. En un raccourci saisissant, il nous montre, comment en cette époque terrible, "l'animal-homme" a pu se comporter, quelles extrémités d'horreur et d'inconscience il a pu atteindre dans ce monde bouleversé.

De ces notes vraisemblablement reprises à partir de faits divers authentiques dont Marcel Aymé a eu connaissance, nous signalerons particulièrement l'épisode grand-guignolesque de la femme coupée en morceaux ³¹ et le cas de l'enfant dénonciateur de ses parents d'un humour caustique et cruel.³² Quant à nos deux compères Michaud et Lolivier, Marcel Aymé,

³⁰ Ibid., p. 619.

³¹ Ibid., p. 548.

³² Ibid., p. 575.

dans un dernier trait d'ironie mordante, nous montre leur réussite dans les "affaires" et la dernière note prend toute sa valeur quand on sait que le capital nécessaire au lancement d'une "affaire de ferraille" qui rapportera gros a été représentée par la commission touchée par Antoine, le bon fils, sur une "affaire de cercueils."

Michaud et Lolivier sont actuellement à la tête d'une quinzaine de millions chacun. Leurs femmes ont des diamants, des étuis à cigarettes en or, des robes de la rue De La Paix et se voient très souvent, ce qui leur arrivait jadis une fois par an. Les deux associés sont moins généreux avec leurs maîtresses. Michaud, qui s'est mis tard à la bonne chère, a vingt de tension et son foie le tourmente. Il a l'illusion d'être encore l'ami des classes laborieuses et d'aspirer à l'avènement de la justice sociale:

-Je suis un scaphandrier de la fortune, dit-il. Elle ne m'atteint pas.

Mais l'aversion qu'il a toujours eue pour le communisme ne s'inspire plus des mêmes raisons qu'autrefois. Lolivier se moque de lui:

-Il t'arrive une chose insignifiante. Tu étais un bourgeois de gauche et tu es devenu un bourgeois de droite.³³

33 Ibid., p. 651.

Chapitre VII

Uranus

Abandonnant le sombre Paris de l'occupation, notre humoriste-satiriste nous invite avec Uranus à vivre dans Blémont, une petite ville industrielle du centre, les événements qui suivirent la "Libération".

Bien noire va nous apparaître cette période, qui verra le retour de la droite "la plus bête du monde" et, la grande peur passée, la reprise en main du pays par les forces traditionnelles. Tandis que, pour apaiser la soif de violence et de sang du bon peuple, on tondra quelques femmes et on collera au mur quelques intellectuels fourvoyés ou quelques journalaux trop bavards, la majorité, "tranquillement maréchaliste" pendant les années d'occupation, reprendra de justesse une bonne conscience et une respectabilité sévèrement malmenée par la pratique quotidienne du compromis et de la lâcheté. Avec férocité et humour, Marcel Aymé analyse dans un ballet-farce qui nous est maintenant familier, quels furent les gestes, les attitudes, les convictions, les flottements de ces hommes aux prises, comme dans Le Chemin des Écoliers, avec une réalité devenue fantastique. Dans le décor insolite et combien symbolique que compose la ville,¹ dont les deux moitiés, l'une sinistrée, l'autre intacte, sont séparées par la route nationale, vont s'affronter, sournoisement, les vieilles rancunes politiques et sociales avivées par les nouvelles raisons de se haïr que les Français ont puisées durant les années de guerre:

La gare, qui se trouvait à cheval sur la ligne de partage entre les ruines et la ville debout, n'avait pas été touchée

¹ Marcel Aymé, Uranus, Paris, Ed. Gallimard, 1948, p. 10-11.

par les bombes. Pour les Pétainistes, c'était le sujet de réflexions ironiques, car les bombardiers n'avaient touché aucun de leurs objectifs, lesquels ne pouvaient être que la gare, le pont et l'usine. Si la nationalité de ces bombardiers restait à établir, personne à Blémont ne doutait qu'ils fussent anglais ou américains, mais tout le monde affectait de croire qu'ils étaient allemands. Dans les tout premiers mois qui avaient suivi la catastrophe, on pouvait même reconnaître les tendances d'un individu à sa façon de l'évoquer. Les résistants et les alliés évitaient autant que possible toute allusion précise sur ce point d'histoire. Au contraire, les mauvais patriotes parlaient trop volontiers de la sauvagerie des boches ou de leur maladresse, avec un humour pesant et une manière de prononcer le mot boche comme entre-guillemets. Ils n'avaient d'ailleurs pas tardé à se rendre compte qu'à jouer ainsi sur les mots, ils trahissaient leurs vrais sentiments et ils s'étaient résignés à n'ironiser plus que dans une étroite intimité. Les discours officiels, entre autres, celui du préfet venu inaugurer le premier bâtiment en bois, imputaient les ruines de Blémont à la barbarie nazie. Toutefois, depuis une quinzaine de jours, on entendait certains communistes dire ouvertement que le désastre était l'oeuvre des Américains et comme si la chose eût été reconnue de tout temps.²

Voilà sobrement réunies dans ce court paragraphe, toutes les nuances, les ambiguïtés, les contradictions auxquelles furent soumis les Français quelles que fussent leur appartenance politique et sociale, et l'on voit déjà, les premiers moments d'euphorie passés, apparaître une nouvelle division, qui conditionnera les années d'après-guerre, et amènera la guerre froide. En même temps, les illusions d'une révolution et d'un monde meilleur s'évanouissent à la fois dans les excès des violences communistes et la remontée de la grande bourgeoisie (pourtant compromise jusqu'aux moëlles) remise en selle par les Alliés.

Dans cet univers en proie à de nouvelles folies et à d'autres, lubies sanglantes, que devient l'humanité moyenne? Comme Michaud l'avait

² Ibid., p. 50.

été dans Le Chemin des Ecoliers Archambaud sera le symbole de l'hésitation, de l'interrogation, de la mauvaise conscience et de l'indécision générale du peuple français.³ Subissant comme Michaud, la tentation de l'ir-responsabilité⁴ il fuit, le plus qu'il peut, l'atmosphère étouffante de l'usine dans laquelle il travaille comme ingénieur et l'ambiance familiale qui lui rappelle trop fréquemment ses échecs de père de famille⁵. En effet, l'hypocrisie et l'opportunisme règnent en maîtres. A l'usine, un certain Leroi, ingénieur médiocre, parle avec une assurance et une autorité que son expérience professionnelle ne justifie nullement, et si dans un autre temps, aucun de ses collègues ne l'aurait pris au sérieux, il a acquis une grande influence car "il avait derrière lui le mort de Buchenwald et le journaliste de Paris, et ses moindres propos sonnaient comme les trompettes de la résistance."⁶

L'écoeurant "chantage aux morts", moteur inavoué et inavouable de grandes réussites politiques, Marcey Aymé nous le rappelle ironiquement mais fermement, a été une des caractéristiques les plus marquantes de cette époque. Nous ne nous étonnerons donc pas quand, suivant l'exemple de leurs aînés, les générations montantes, faisant preuve d'un sain esprit d'émulation, acquèreront rapidement les techniques qui les mettent en grâce auprès des puissants du jour. La mode n'étant plus à la dénonciation,⁷ il

³ Cf. idid., p. 27.

⁴ Cf. M. Aymé, Le Chemin des Ecoliers, p. 520.

⁵ Cf. Uranus p. 18 et 21.

⁶ Ibid., p. 18.

⁷ Cf. Marcel Aymé, Le Chemin des Ecoliers, note p. 545..

est naturel que, les temps ayant-changé, on s'adapte, et au plus vite, à la nouvelle situation: en un mot, que l'on se "reconvertisse." C'est alors que le fils d'Archambaud, Pierre, annoncera triomphalement à propos d'une dissertation ayant pour sujet "l'esprit de résistance dans les tragédies de Corneille:" "J'ai mes six pages bien tassées dit-il avec satisfaction. Rien que sur Horace j'en ai pondu deux".⁸ Il était particulièrement content de ces deux pages-là, ayant comparé le maréchal Pétain à Camille et de Gaulle au jeune Horace. Marie-Anne (sa soeur) l'accusa d'avoir flatté bassement son professeur de français, lequel était notoirement communiste.

Pierre, en effet, dans sa dissertation, avait introduit, à côté du maréchal et du général, Marcel Cachin sous les traits du vieil Horace... Témoin de la dispute, Archambaud, lui aussi soupçonnait son fils de n'avoir pas été tout à fait désintéressé dans cette réincarnation du vieil Horace. En sa qualité de père et d'éducateur, il lui incombait de dénoncer la flatterie en général, "comme une pratique des plus détestables, mais au moment d'ouvrir la bouche, il fut retenu par la pensée qu'il n'y avait aucune raison d'ordre pratique sur laquelle appuyer sa condamnation et, lorsqu'il se ressaisit, il avait passé le temps utile."⁹

Comme Michaud, Archambaud, incapable de vrai courage, abdiquera devant les circonstances qui lui montrent toute la fausseté d'un vieux système d'éducation auquel plus personne ne croit. Ce faux citadin, ce faux bourgeois obsédé par son village natal du Haut-Jura, est une nouvelle personnification d'un thème, cher à Marcel Aymé: celui du paysan déraciné.

⁸ Ibid., p. 545.

⁹ Uranus, p. 21-22.

Quand il déclarera au professeur Watrin (personnage important dont il sera fait mention plus tard), avec qui il aime à discuter.

Voyez comme la vie est mal faite. Je suis né dans la montagne. C'est tout de même une chose qui compte de se sentir d'accord avec le sol où on est accroché. J'y pense souvent et pour me dire que c'est peut-être là l'essentiel. Mais dans mon village, j'ai eu le tort d'être un bon écolier consciencieux. Le maître m'a poussé dans l'engrenage des écoles et un beau jour, la machine à fabriquer des ingénieurs m'a déposé dans un bête de pays que je n'aime pas, où je regrette mes montagnes et un autre genre d'existence.¹⁰

Il exprimera, sous une forme paradoxale, avec une naïveté un peu comique, une vérité humaine profonde et touchante. Si la civilisation des villes qui amène les foires sanglantes, les farces macabres, la guerre, l'occupation, la "libération", toutes les manifestations morbides de la frénésie des hordes et des solitaires qu'on appelle l'Histoire, la "belote au sang", comme la nommait aussi Céline, le dégoûte, il n'a cependant pas la volonté d'aller jusqu'au bout de sa révolte et souffre de son impuissance à faire coïncider pensée et action. Il s'évadera donc de la pesante réalité par la rêverie, qui chez lui prend la forme de promenades nocturnes dans le quartier détruit de la ville. Il y médite et construit l'image idyllique d'une France libérée au mensonge et de l'hypocrisie. C'est au cours d'une de ces "évasions" qu'il se verra plongé de nouveau dans la brutale réalité, obligé de prendre parti. Non sans malice, en nous faisant une sorte de clin d'oeil, l'auteur nous le montre, finalement, poussé par les circonstances plus que par véritable conviction, amené à recueillir chez lui, Maxime Loin, un journaliste local, compromis par quelques articles pro-hitlériens et que des F. F. I. de la "onzième heure" recherchent pour l'abattre.

¹⁰ Ibid., p. 23.

Avec l'arrivée du nouveau venu, de nombreux problèmes se posent. En effet, une famille de sinistrés, les Gaigneux, occupent déjà avec leurs quatre enfants, par décision municipale, deux pièces de l'appartement qui en compte cinq. Le hasard veut que Gaigneux soit un responsable communiste et la fatalité...que sa femme soit en perpétuel désaccord avec Madame Archambaud à propos de tout et de rien. Dans l'obligation de partager la cuisine et les vécés (sic), vivant dans un détestable promiscuité que la haine de classe rend encore plus pénible, les deux femmes échangent des propos dont l'élévation de pensée et d'inspiration n'échappera à personne:

-J'aurais trop à faire pour vous apprendre la politesse, déclara Madame Archambaud avec hauteur. Si je pouvais seulement vous apprendre la propreté...

-Pour la propreté...

-Les cabinets...

-Oui, les cabinets! rugit Maria. Vous saurez d'abord que, dans ma famille, on a le derrière mieux tenu que dans la vôtre! ¹¹

Menacé de ce côté, à la merci d'une dénonciation de l'acariâtre Maria Gaigneux, Archambaud se tourne vers son confident, le professeur Watrin, habitant lui aussi l'appartement depuis que les bombes ont détruit sa maison et dont nous avons déjà précédemment mentionné l'existence, pour lui exposer la situation:

C'est qu'il est terriblement embarrassant, murmura Archambaud. Je ne parle pas de l'inconfort qui en résulte pour nous, mais de la difficulté de le tenir caché dans les deux pièces. Vous m'imaginez sa présence. Une imprudence, une distraction, et tout est perdu. ¹²

¹¹ Ibid., p. 13.

¹² Ibid., p. 37.

En attendant, Loin, enfermé dans la chambre des enfants Archambaud, Pierre et Marie-Anne, tourne comme un lion en cage: il n'en sort que deux fois par jour pour se rendre à la salle à manger. A l'abri des regards indiscrets, il doit néanmoins garder le silence et "ainsi retranché de la conversation, sa qualité d'intrus ressortait avec une évidence des plus gênantes."¹³

Le côté romanesque de la situation échappe tout à fait au fils Archambaud, qui ne voit en Maxime Loin qu'un intrus. Quand à sa soeur et à sa mère, leurs sentiments évolueront de l'indifférence à la tendresse, et un moment du livre verra même la généreuse Madame Archambaud surprise par ses enfants en train de consoler Maxime dans un élan fort éloigné, cette fois-ci, de la simple tendresse maternelle.

Une suite d'incidents comiques, un jeu de cache-cache incessant, que le fantastique de la situation fait d'autant mieux ressortir, amèneront une série de quiproquos, de malentendus qui émailleront le livre de scènes vivement colorées, pleines d'ironie et d'humour, de chaleur humaine aussi, dans une pantomime digne de la comédie italienne. Nous pensons en particulier à une scène, où, mêlant l'humour à la satire, Marcel Aymé nous fait le portrait du jeune intellectuel qui rêve d'engagement et d'héroïsme. Un hasard fâcheux a mis en présence Loin qui professe des idées nettement fascistes et Jourdan, jeune professeur au Collège de Blémont, communiste bon teint, qui ignore son identité. Archambaud, arrivant à son domicile, découvre avec horreur que les deux hommes sont en présence. La discussion, nourrie d'arguments savants et de formules brillantes, bat son plein, sous l'oeil amusé de Watrin qui, avec intérêt, suit le débat. Archambaud en

¹³ Ibid., p. 59.

veut immédiatement à Watrin d'avoir non seulement permis une telle rencontre, mais surtout d'avoir l'air de trouver normale, amusante même, la vision de cauchemar qui s'offre à ses yeux. C'est que le professeur, en homme lucide, en fin psychologue, a compris que la situation n'avait, en réalité, rien d'explosif car

tous deux appartenaient à cette espèce d'hommes ayant peu de goût pour le saucisson, le gros rouge, la potée, le gras-double, l'automne, les bêtes, les propos obscènes les amitiés débordantes, l'odeur de femme, les femmes pas gênées de leur corps, les fêtes foraines, la terre mouillée, et chez lesquels une idée ou une doctrine tient plus de place que la vie. De cette parenté, leur était venu d'abord l'un pour l'autre un sentiment de sympathie, puis l'agacement de se trouver en face d'une image déformée et peu flatteuse de soi-même, chacun se jugeant supérieur à son vis à vis.¹⁴

Révolté contre un monde bourgeois, Maxime Loin s'était tourné vers le socialisme, recherchant le contact humain, il s'était engagé dans les organisations ouvrières, mais ses façons polies, sa distinction un peu féminine et surtout sa "Lavallière" lui avaient attiré la méfiance puis l'inimitié de gens plus rudes et plus frottés à la réalité. Déclassé, voué à la solitude, il avait été à la merci d'une rencontre, d'une lecture et avait finalement basculé dans l'autre camp qui exaltait une certaine idée de l'homme. De même Jourdan, ridicule dans ses prétentions de porte-parole des classes laborieuses, naïf dans ses haines comme dans ses enthousiasmes s'était fait river son clou par Gaigneux, syndicaliste et communiste actif, personnalité fruste mais ayant le sens des réalités.¹⁵

Tu te crois en train de faire une conférence devant les étudiants, gronda Gaigneux. Facile, n'est-ce-pas? On est contre la discipline, on est pour la poésie de la révolution et pour les éclairs de génie. En face d'un public de petits crâneurs, c'est gagné. Mais moi, je ne suis pas étudiant, ça me ferait mal, et je vais te dire ce que tu as dans le

¹⁴ Ibid., p. 197.

¹⁵ Cf. Ibid., p. 80-81.

ventre, Jourdan. Tu es un gosse de bourgeois pas riches, mais bourgeois quand même et qui étaient fiers de leurs fils unique. A la maison, je vois ça d'ici, tu étais le jeune homme instruit qu'on écoutait comme un oracle. Le malheur, c'est que tu n'aimais rien, ni les femmes, ni rien de la vie. Sorti de chez toi, tu avais beau causer comme un oracle, y avait pas de réponse de nulle part et c'était le grand vide. Alors tu t'es accroché au communisme.¹⁶

A la suite de cette "exécution" sans appel, croyant se rattraper, le malheureux Jourdan, voulant faire sa justice lui-même, décidera d'aller "casser la figure" d'un militant dont le comportement n'était pas à la hauteur de l'idéal du parti, il se trompe de personnage et, dans l'obscurité, tombe à bras raccourcis sur un brave avocat...¹⁷ Le grand révolutionnaire écrira alors à sa mère pour lui raconter ses mécomptes. L'analyse cruelle, chargée d'ironie amère, sans pitié, sans illusion, dévoile les insuffisances et les tares d'un type d'homme qui, succombant aux faux-semblants, confond sérieux avec tristesse, jargon avec profondeur. L'échec des Loïn et des Jourdan, malgré leur côté frénétique et tapageur, n'est pas moins évident et s'avère même plus total que celui des Michaud-Archambaud, incapables d'un choix quelconque, frappés d'hébété-tude et d'impuissance. Dans ce livre noir qui nous montre, comme dans Le Chemin des Ecoliers, le désarroi, la misère morale des jeunes générations, échec de l'éducation et des valeurs bourgeoises, seules quelques canailles sans scrupules réussiront à traverser sans dommage les orages du temps...et même à prospérer. Préfiguration du personnage qui dans La Tête des Autres tiendra tête à la justice, protégé par la seule

¹⁶ Ibid., p. 83.

¹⁷ Voir p. 235.

vertu que lui confère ses millions, Monglat, marchand de vin enrichi par de louches trafics avec l'intendance allemande, est, dans Blémont, un personnage influent et respecté. Cependant lui aussi est sujet à de terribles angoisses.¹⁸

Son fils ensuite, qui comme Paul Tiercelin, dégoûté du milieu combinard et cloportesque dans lequel évolue son père, décide, à la suite d'une subite conversion, de le forcer à se dénoncer à la justice, à avouer ses turpitudes et...à se suicider. L'histoire fantastique de cette conversion est, à elle seule, un long morceau d'humour; elle témoigne aussi que l'homme n'est pas irrémédiablement promis à la médiocrité, qu'il peut y échapper. Chargé par son père de reconvertir en objets précieux une partie de l'argent gagné pendant la guerre, Michel Monglat achète les choses les plus hétéroclites, entre autres une armure du Moyen-Age, dont la présence l'obsède et qui finit par devenir la personnification de sa conscience. En effet, un jour qu'il ruminait de sombres pensées, ce digne rejeton de son père, aussi malhonnête et grossier qu'on peut l'être, avait eu une illumination en observant l'homme de fer. Depuis il ne cessait de répéter à qui voulait l'entendre:

Nos ancêtres les chevaliers, qui chevauchaient bordés de leurs armures de fer, menaient une rude existence, mais toute de droiture et d'idéal. Et ils étaient heureux. Pourquoi? Parce qu'ils avaient leur conscience pour eux. Aujourd'hui, on ne pense plus qu'à l'argent, le niveau moral descend tous les jours un peu plus, et on est moins heureux qu'autrefois.¹⁹

Malgré l'outrance et la rapidité du changement, nous croyons à la conversion de Michel, comme nous avons cru à celle de Paul, car, comme

¹⁸ Voir p. 103.

¹⁹ Ibid., p. 243.

Marcel Aymé, nous avons besoin d'une lueur d'espoir confirmant notre confiance en l'homme, dans ses possibilités de se débarrasser du masque des conventions sociales, de la bêtise haineuse et de la peur qui rend muet devant l'injustice.

Cette même confiance, avec le personnage du professeur Watrin, se haussera au niveau de la profession de foi. Celui-ci est, en effet, le seul représentant du généreux et romantique humanisme de la vieille école socialiste française, particulièrement cher au coeur de Marcel Aymé. Ce curieux homme, qui nous rappelle fortement certains héros des contes de Voltaire, sera le seul à sortir de l'aventure sans se dis-créditer. Pourvu d'un optimisme à toute épreuve, il assume joyeusement et stoïquement les horreurs de la guerre et l'absurdité de la vie, au point qu'Archambaud, qui aime sa conversation lui demande sa "recette".

Vous êtes un homme mystérieux. Il y a des gens indifférents à tout, qui voient du même regard le meilleur et le pire. Mais vous, on dirait que c'est avec les yeux de l'amour et de l'admiration que vous voyez tout. Entre parenthèses, ce doit être bien agréable.

C'est un grand bonheur murmura Watrin.²⁰

En fait, derrière cette attitude qui le fait considérer comme un individu peu sérieux, amateur enthousiaste ou indifférent bienveillant, comme on voudra, se cache un amour absolu de la vie, un amour qui donne à la vie la valeur suprême, qui l'accepte en bloc, avec ses bassesses et ses grandeurs, un amour surtout qui sait voir dans les rages et les exaspérations de notre nature la seule cause de nos idées et de notre comportement. Aussi renvoie-t-il dos à dos les antagonistes, gauche ou droite

²⁰ Ibid., p. 23.

centre ou extrêmes, et détruit-il les misérables échafaudages des justifications qu'ils se donnent pour s'entretuer, en même temps qu'il évoque, dans une même communion, les choses et les êtres de la Création. Nul doute qu'encore une fois Marcel Aymé, par la bouche de Watrin, exprime ses idées les plus chères. Dans un monologue où il fait part à Archambaud de sa joyeuse philosophie, de son "gai savoir", Watrin-Aymé, en humoriste, donne à l'exposé de ses idées une forme volontairement paradoxale qui excite l'intérêt de son auditeur. Par l'emploi de rapprochements insolites et d'énumérations désordonnées, il nous communique son enthousiasme échevelé pour les manifestations jaillissantes et contradictoires de la vie.

Je pense aux forêts, aux bêtes, aux corolles, aux éléphants (bons éléphants), aux hommes, aux bruyères, au ciel, aux harengs aux villes, aux étables, aux trésors qui nous sont donnés à foison et il me semble que la journée va être bien courte pour jouir de ces faveurs...Ah! que j'aime la terre et tout ce qui est d'elle, la vie et la mort. Et les hommes. On ne peut rien penser de plus beau, de plus doux que les hommes. Non, Archambaud, ne dites rien, je sais. Mais leurs guerres, leurs camps de concentration, leurs oeuvres de justice, je les vois comme des espiègleries et des turvulences...Rien n'est mauvais en nous. Il n'y a que le bon et le meilleur et l'habitude d'appeler mauvais ce qui est simplement bon. Croyez moi, la vie est toujours merveilleuse partout. Hier, Didier me disait, qu'elle ne valait pas d'être vécue. Je crois qu'il était surtout mécontent de ses élèves qui n'avaient pas compris leur version latine...Vous pensez comme la vie ne vaut pas d'être vécue? La terre, les arbres, les éléphants, les lampes et je vous répète qu'il y a les bois, les éléphants, les communistes.²¹

Il faut dire qu'à l'origine de cette vision idyllique des choses, se place un rêve fantastique, que Watrin voit se répéter à onze heures et quart précises et qui dure toute la nuit. Le jour même du bombardement qui détruisit la moitié de la ville, Watrin s'endormit sur un livre décrivant la planète Uranus, "malheureuse planète! Astre sombre, roulant

²¹ Ibid., p. 69-70.

aux marches de l'infini,"²² et presque fou d'angoisse, il ressentit la présence énorme et glacée, écrasante et noire de l'astre sans vie. Depuis ce jour, le mauvais rêve se répète et le combat conte le néant recommence jusqu'au réveil qui apporte la délivrance:

Le matin, en ouvrant les yeux, je retrouve enfin la terre, je reviens dans la partie des fleurs, des rivières et des hommes. Qu'elle est belle, la terre, avec ses ciels changeants, ses océans bleus, ses continents, ses îles, ses promontoires et toute la vie, toute la sève, qui frémit dans sa ceinture, qui monte dans l'air et dans la lumière.²³

Sous un jour sympathique et un peu farfelu, notre humoriste, sachant toujours se garder de l'esprit de système, nous présentera, par l'exemple de l'incroyable Watrin, "l'honnête homme" tel qu'il le voit. En mettant l'accent sur la décadence des valeurs anciennes et la relativité des principes sur lesquels on construit une société, échappant aux structures artificielles de la cité, Watrin nous rappelle que la véritable valeur de l'homme peut être dans la seule contemplation, tandis que la liberté, toujours disponible, sera prête à tendre une main secourable. Fidèle à sa confiance, première en l'humanité, Watrin se montrera, dans la scène tragi-comique, presque insoutenable d'humour noir, du retour des prisonniers, le seul être humain digne de ce nom.²⁴

Sur la place de la gare où l'on loue la "Marseillaise", le maire s'avance sur le front des soldats et prononce un long discours évoquant la joie de la patrie retrouvée, les souffrances morales et physiques des malheureux, séparés de leurs familles. Pendant ce temps, un groupe de cinq à six hommes empoigne un prisonnier qui avait été dénoncé comme collaborateur et le roue de coups. Personne n'intervient pour secourir le

²² Ibid., p. 68.

²³ Ibid., p. 69.

²⁴ Voir p. 245 à 252. Ibid.

pauvre type qui perd son sang en abondance, tandis que le sinistre orateur poursuit:

C'est avec une grande fierté et une immense joie que notre vaillante cité accueille aujourd'hui ses fils les plus chers.²⁵

Les policiers, quant à eux, tournent pudiquement, les dos à l'exécution... et chacun continue d'écouter le pathos édifiant. Le sous-préfet, le médecin lui-même, toutes les notabilités, se détournent de Watrin qui seul est sorti de la foule pour secourir le blessé. Archambaud, rivé à sa place, ne sera pas non plus l'homme de bonne volonté que celui-ci, la main levée, cherche dans la foule: seule sage parmi les fous, Watrin sera "remis à la raison" et expulsé pour que la "petite fête", nous dirions plutôt la farce sinistre, puisse suivre son cours et il disparaît dans les ruines, encadré de deux agents. Pendant ce temps, la voix continue:

Délivrée de tous ses ennemis, une France jeune, ardente, guidée par une élite dont l'intelligence, la hauteur des vues et l'humanité font l'admiration du monde entier...²⁶

Autre juste de ce livre dur, le pittoresque Léopold, ancien lutteur dont l'imposante silhouette rappelle à la fois le gorille et le robot, tient un café dont la grande salle, faute de locaux, est utilisée par les élèves du collège un certain nombre d'heures dans la journée. L'insolite de la situation amènera le brave cafetier à abandonner progressivement son attitude méfiante et à devenir un admirateur de Racine.²⁷ L'incroyable même se produira, et, dans un renversement de situation cher à Marcel Aymé

²⁵ Ibid., p. 247.

²⁶ Ibid., p. 251-252.

²⁷ Ibid., Voir p. 43-44.

on verra l'homme sans éducation donner au lettré, à l'éducateur, une leçon de confiance dans la valeur de la formation classique.²⁸ Saisi d'un noble enthousiasme, dans un moment de divination, rendu lyrique par les malheurs d'Andromaque, un véritable Alexandrin lui viendra aux lèvres; si la recherche de l'effet comique est évident, il témoigne, en fin de compte, de la permanence dans l'âme du peuple français d'un goût de la mesure et du beau éternel qui contraste avec les folies criminelles et les idéologies nouvelles...et périssables. Ne s'arrêtant pas en si bon chemin, il réussira, après de longues journées d'inspiration inégales à produire un embryon de pièce. Jugeons en plutôt:

Léopold:

-Passez-moi Astyanax, on va filer en douce.

Andromaque:

-Mon Dieu, c'est-il possible! Enfin voilà un homme! Voulez-vous du vin blanc ou voulez-vous du rhum?

Léopold:

-Du blanc.

Andromaque:

-C'était du blanc que buvait mon Hector pour monter aux tranchées, et il avait pas tort.²⁹

Quand le malheureux, victime d'une machination de Monglot, tombera, victime d'une trop théâtrale colère, sous les balles de gendarmes venus l'arrêter, il aura trouvé les accents de la véritable révolte, celle qui dresse l'individu contre la société.

Attiré par le théâtre, mieux adapté à l'oeuvre de combat qu'il veut maintenant mener, Marcel Aymé, avec Uranus, fait ses adieux au roman.

²⁸ Cf. idid., p. 42.

²⁹ Ibid., p. 264.

CONCLUSION

A la lumière de ces quelques romans, nous avons vu comment Marcel Aymé, par le biais de l'humour et du fantastique, avait réussi, sans qu'il y paraisse à nous offrir non seulement une oeuvre engageante, pleine d'agréables surprises au détour de chaque page, mais aussi une oeuvre forte, dont l'équilibre et la santé composait avec le bloc plus sombre de nos romans contemporains, un agréable contraste.

Nous avons aussi surtout remarqué et fait ressortir le "glissement", qui progressivement s'était opéré en lui et avait abouti à une transformation de l'humour et du fantastique, des romans paysans aux romans citadins. Par l'intrusion du fantastique, Marcel Aymé voulait immédiatement nous faire sentir et nous faire accepter avec lui, cette idée fondamentale que tout étant possible et rien n'étant invraisemblable, il fallait être prêt à toute éventualité et ne pas s'étonner de voir la vérité surgir du merveilleux. Il s'agissait de se libérer du réel pour mieux le retrouver. Ce que l'on y gagnait de surcroît, c'était un excellent moyen de rendre la réalité plus supportable en y intégrant le rêve et la fantaisie. La fantaisie de Marcel Aymé, son sens du merveilleux, tel est le cadeau qu'il nous a fait pour que nous puissions supporter, d'un coeur plus léger, la routine du quotidien.

C'est ainsi que dans le monde de Marcel Aymé l'on trouvait tout à fait naturel que les juments naquissent vertes, qu'une petite promenade dans les bois nous mît en présence d'un être fabuleux et que la planète Uranus nous rendît visite tous les sois à heure fixe.

Il y avait aussi, chez notre humoriste, malgré les grincements

de dents ultérieures, l'humour partout présent qui l'empêchait à la fois de prendre la vie au tragique et lui-même au sérieux. Satiriste plus que moraliste, (appellation qu'il mérite aussi à plus d'un titre) il possède trop d'humour vrai pour ne pas s'apercevoir qu'il n'est pas fait pour ce rôle ennuyeux et (si l'on veut bien faire l'exception de Travelingue) trop de finesse psychologique pour aller s'ériger en censeur sévère de ses contemporains.

Dans les romans paysans, le fantastique, toujours poétique venait à point nommé, faire irruption dans nos vies pour en adoucir la rudesse ou bien pour exalter une imagination enfiévrée ou nostalgique. L'humour, toujours bon-enfant, triomphait malgré les colères et les rancœurs et tout se terminait en farce. Dans un univers à l'échelle de l'homme, où il fait bon vivre, il n'y avait guère de place pour les sombres ruminations et la pantomime continuait avec son incroyable défilé de faux naïfs, de bons sauvages, de dévorantes, de gueulards convaincus, de trousseurs de filles...enfin tout l'éventail de la "comédie paysanne", sans oublier ces êtres farfelus, généreux et doux dont l'innocence et la candeur faisaient notre joie.

Avec les romans de la ville, le fantastique poétique disparaît presque entièrement, surtout dans Travelingue où le ton froid de procès-verbal, et le constat de faillite d'une société, prend le pas sur toute autre forme d'expression. A sa place vient se substituer un fantastique de confusion ou de catastrophe amené par les bouleversements qu'une situation politique explosive a déclenché. Dans Le Chemin des Ecoliers et Uranus Marcel Aymé nous mettra devant une forme plus avancée du fantastique dû au bouleversement des valeurs familiales et sociales. Il ne sera d'ailleurs

pas le seul à le faire et les exemples fameux que sont Aragon et Eluard indiquent à une même époque, des préoccupations identiques.

De son côté, l'humour léger des romans paysans, va se transformer pour devenir une arme redoutable, en humour froid, caustique, incisif, qui, à la manière du chirurgien, opère à chaud les vieux "abcès" qu'une société en pleine décadence entretient comme à plaisir. Parfois amer, cet humour révèle un Marcel Aymé, qui pour la première fois ne peut rester silencieux devant la bêtise humaine et les vices du monde qu'elle a construit. Cependant, même dans cette période particulière de crise, Marcel Aymé ne cèdera jamais à la tentation de hurler, à la manière de Céline, son dégoût de la terre et du ciel, de faire de l'homme un animal dangereux et malfaisant. Marcel Aymé conserve intacte, la conviction (qu'il partage avec Molière et Prévert) que le rire et surtout l'ironie ont une vertu curative et ne doivent à aucun prix être abandonnés. La période des romans parisiens mettra donc l'accent sur l'importance des contingences politiques et sociales particulières à l'époque. Nous y retrouverons aussi parfois l'humour-farce, qui avait fait une grande partie du succès d'un roman comme La Jument Verte, mais transformé, car cette fois-ci la farce est tragique... On se souvient à ce propos du personnage de Malinier, digne héritier "citadin" des Requiem et des Déodat, que Marcel Aymé nous décrivait comme le type même du paysan déraciné. Pourvu d'une certaine culture, mais d'une culture mal assimilée, déformant hommes et événements vus comme à travers l'écran opaque de sa bêtise. En pleine confusion d'idées et de principes, incapable de trouver un équilibre, de faire un choix qui soit réellement un choix, il est prêt toutes les

outrances et à toutes les folies. Coupable et victime à la fois, car si son choix est absurde, sa faculté de réfléchir a été annihilée par la ville qui lui a fourni trop de possibilités contradictoires, il ressemble à certains personnages de Tolstoï et n'est pas sans analogie, du moins pour le problème de l'aliénation, avec Jean-Jacques Rousseau.

Après ce rapide survol d'un des visages de l'oeuvre de Marcel Aymé, nous avons vu que c'est dans le roman que son génie est apparu le plus clairement. L'aisance avec laquelle il sait broser le tableau d'une mentalité, d'une époque, d'un milieu nous a révélé la grande richesse de vie, la finesse des notations psychologiques de ses romans. Ajoutons toutefois qu'il s'est opposé, en une longue polémique, aux tenants du "roman philosophique", Sartre en tête.

Amoureux de la vie sous toutes ses formes, indulgent en fin de compte pour les bêtises et les bassesses des hommes, il parie sur le monde réel contre le monde social qui n'en est pour lui que la caricature, parfois grimaçante, souvent odieuse, toujours inférieure.

Par l'introduction du fantastique, il nous indique une nouvelle ressource d'espoir pour reprendre force et vigueur au contact du merveilleux et du rêve. Par ce détour, il nous élève du quotidien, élargit le champ des possibilités de l'esprit, sa capacité d'invention et d'évasion, ni en deçà ni au delà du réel, mais solidement ancré dans l'humain et le terrestre.

Il nous donne, et c'est en cela qu'il est engagé, des armes redoutables, qui, telles l'ironie et l'humour, s'opposent efficacement au classement trop raisonnable et trop étroit de la société, qui elle, ronge, détruit, souille.

Contre les mythologies, les idéologies, les illusions du monde moderne et de ses faux dieux, Marcel Aymé oppose sa propre mythologie faite de Joie, de Beau, d'Equilibre, qui puise sa force dans l'accord qu'elle a su passer avec l'Univers et dans sa confiance discrète mais authentique dans la possibilité pour l'homme de ne pas se perdre irrémédiablement.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Marcel Aymé.

Brûlebois, Paris: Cahiers de France, 1926, et aussi Paris, Gallimard, 1930, 1934.

Aller-Retour, Paris: Gallimard, 1927.

Les Jumeaux du Diable, Paris: Gallimard, 1928.

La Table aux Crevés, Paris: Gallimard, 1929, ré-imprimé 1952.

La Rue sans nom, Paris: Gallimard, 1930.

Le Vaurien, Paris: Gallimard, 1931.

Le puits aux images, Paris: Gallimard, 1932. (Nouvelles, contient: La retraite de Russie, Les mauvaises fièvres, A. et B. Pastorale, Les clochards, l'Individu, Au clair de lune, La Lanterne, Enfants perdus.)

La Jument Verte, Paris: Gallimard, 1933, ré-imprimé 1933, 1936, 1944, 1951, 1955.

Les Contes du Chat perché, Paris: Gallimard, 1934, ré-imprimé 1939, 1949, 1950, 1953.

Le Nain, Nouvelles, Paris: Gallimard, 1943.

L'Eléphant (un conte du chat perché), Paris: Gallimard, 1935.

Maison basse, Paris: Gallimard, 1935.

Le Mauvais Jars (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard, 1935.

La Buse et le Cochon (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard, 1936.

Le Moulin de la Sourdoine, Paris: Gallimard, 1936

L'âne et le cheval (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard, 1937.

Le canard et la panthère (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard, 1937.

Gustalin, Paris: Gallimard, 1937.

Le cerf et le chien (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard, 1938.

- Derrière chez Martin, nouvelles, Paris: Gallimard, 1938.
- Le Paon. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard, 1938.
- Silhouette du scandale. Paris: Editions du Sagittaire, 1938.
- Le Boeuf clandestin. Paris: Gallimard, 1938, ré-imprimé 1947, 1952.
- Les cygnes. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard.
- Le Mouton. (un conte du chat perché) Paris: Gallimard, 1940.
- La Belle Image. Paris: Gallimard, 1941, ré-imprimé 1946.
- Les Boeufs. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard.
- Les Boîtes de Peinture. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard.
- Le Loup. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard.
- Travelingue. Paris, Gallimard, 1941, ré-imprimé 1945, 1951.
- Les Vaches. (un conte du Chat perché), Paris: Gallimard, 1942.
- Le Passe-muraille. nouvelles, Paris: Gallimard, (Contient: Le Passe-Muraille, Les Sabines, La Carte, Le Décret, Le Proverbe, Légende Poldève, Le Percepteur d'épouses, Les Bottes de sept lieues, L'Huissier, En Attendant).
- La Vouivre. Paris, Gallimard, 1943, ré-imprimé 1950, 1951, 1953.
- La Patte du chat. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard.
- Vogue la Galère. Paris: Grasset.
- Le Faux Policier. Paris: Pan artistique, satirique et littéraire.
- Samson. Paris: La Table Ronde.
- Le Chemin des Ecoliers. Paris: Gallimard, 1946.
- Le Problème. (un conte du Chat perché) Paris: Gallimard.
- Traversée de Paris. Paris: Editions de la Galerie Charpentier.
- Le Trou de la Serrure. Paris: Le Palimugre-Sceaux.
- La Bonne Peinture. Paris, Editions du Salon Carré, 1947.
- Lucienne et le Boucher. Pièce en quatre actes, Paris: Grasset.

Le vin de Paris. Nouvelles. Paris: Gallimard, (contient: l'Indifférent, Traversée de Paris, La Grace, le Vin de Paris, Dermuche, La Fosse aux péchés, Le Faux Policier, La Bonne Peinture).

Les Chiens. Conte. Paris: Gallimard, 1948.

Uranus. Paris: Gallimard, 1948.

Avenue Junot Porte Saint-Martin. Paris: Les Bibliophiles de l'Etoile, 1949.

Le Confort Intellectuel. Paris: Flammarion, 1949.

Rechute. Paris, Gizard, 1949.

En Arrière. Nouvelles. Fontainebleau: La Parade. (contient: Le Vamp et le Normalien, Oscar et Erick).

En Arrière. Paris: Gallimard, 1950. (contient: Oscar et Erick, Finançailles, Rechute, Avenue Junot, Les Chiens de notre vie, Conte du Milieu, Josse, La Vamp et le Normalien, Le Mendiant).

Clérambard, pièce en quatre actes. Paris: Grasset, 1950.

L'Hôpital. Paris: Amiot Dumont, 1951.

La Tête des Autres. pièce en quatre actes. Paris: Grasset, 1952.

Héloïse. Carrefour (octobre, 1952).

Les Quatre vérités. Pièce en quatre actes. Paris: Grasset, 1954.

Les Oiseaux de Lune. pièce en quatre actes. Paris: Gallimard, 1956.

Images de l'Amour. Pairs: Georges Guillot, 1957.

La Mouche bleue. Pièce en quatre actes. Paris: Gallimard, 1957.

Romans Parisien. Suivi d'Uranus, Paris: Gallimard, 1959.

Les Tiroirs de l'Inconnu. Paris: Gallimard, 1960.

Louisiane. pièce en quatre actes. Paris: Gallimard, 1961.

Les Maxibules. Pièce. Paris: Gallimard, 1962.

La Convention Belzébir. Pièce. Paris: Gallimard, 1965.

En Collaboration:

Désert vivant. Lausanne: Payot, 1954.

Paris que j'aime. Paris: Editions Sun, 1956.

Dans "Marianne".

Le Mariage de César. (26 octobre, 1932) nouvelle inédite.

La fin du pianiste. (8 mars, 1933) nouvelle inédite.

En frottant au jour le jour. Journal d'un frotteur de Parquets, 22 mars, 1933.

Des bagues plein les doigts. (19 avril, 1933.)

Sujet réservé. (Scène dans un journal italien) (17 mai, 1933.)

L'âge d'or. (31 mai, 1933.)

Le vieillard et la culotte. (14 juin, 1933.)

Choeur de tziganes. (25 juin, 1933.)

Le gendarme. (12 juillet, 1933.)

Bonne vie et moeurs. (19 juillet, 1933.) (nouvelle inédite).

Le Délit. (26 juillet, 1933.)

La sagesse du cancre. (9 août, 1933.)

La Franche-Comté. (présentation de cette région). (16 août, 1933.)

Coupe d'oreilles. (23 août, 1933.)

Le livre d'or. (30 août, 1933.)

Chasseurs. (ouvertures et plaisirs de chasse) (6 septembre, 1933.))

Le poisson de Paris. (13 septembre, 1933.)

Le détective amateur. (27 septembre, 1933.)

Au concours Lépine. (4 octobre, 1933.)

Marine. (18 octobre, 1933.)

Une idée de génie. (1er novembre, 1933.)

Tapisseries de Beauvais. (8 novembre, 1933.)

Les Chiffres. (22 novembre, 1933.)

Cafés d'aujourd'hui. (29 novembre, 1933).
La crise et la cloche. (6 décembre, 1933).
Quand il fait froid. (13 décembre, 1933).
Signes de ralliement. (20 décembre, 1933).
Deux victimes. (27 décembre, 1933).
Couvrez ce sein. (27 décembre, 1933).
Le monstre. (3 janvier, 1934).
Primes à la natalité. (10 janvier, 1934).
Cent ans après. (17 janvier, 1934).
Chansons. (24 janvier, 1934).
Coup de théâtre. (31 janvier, 1934).
A Cheval. (7 février, 1934).
Providence. (14 février, 1934).
Les Signes extérieurs. (21 février, 1934).
Le XXI^e Siècle. (28 février, 1934).
Banco, (7 mars, 1934).
Sélaciens. (14 mars, 1934).
Le crime et la crise. (21 mars, 1934).
Honneur aux vétérinaires. (28 mars, 1934).
Les désespérés. (4 avril, 1934).
Les gangsters. (11 avril, 1934).
Les amis du million. (18 avril, 1934).
Figuration. (25 avril, 1934).
Debout. (12 mai, 1934).
Aventures. (9 mai, 1934).

L'arbitre. (16 mai, 1934).
Brutus. (23 mai, 1934).
Les perles. (30 mai, 1934).
Le Lépreux. (6 juin, 1934).
Le Billet du pendu. (30 juin, 1934).
Préparatifs. (27 juin, 1934).
Le Meunière. (4 juillet, 1934).
La Liste. (4 juillet, 1934). Nouvelle inédite.
Vieillesse. (11 juillet, 1934).
14 juillet. (18 juillet, 1934).
Vitriol. (25 juillet, 1934).
Vague de pudeur en Amérique. (1er août, 1934).
Lettre recommandée. (8 août, 1934).
Couleurs. (15 août, 1934).
Les Parents et les jeux. (22 août, 1934).
Les Yeux du hasard. (29 août, 1934).
Manifestations. (5 septembre, 1934).
Bagacce. (12 septembre, 1934).
L'Edredon. (19 septembre, 1934).
Ecoliers. (26 septembre, 1934).
Propos guerriers. (3 octobre, 1934).
Jeux de massacre. (10 octobre, 1934).
Chiens écrasés. (17 octobre, 1934).
Incestes. (24 octobre, 1934).
La réforme. (31 octobre, 1934).
Jeunesse. (26 juin, 1935).
Le Rentier. (7 août, 1935).

Les Belles découvertes. (4 septembre, 1935).

Nostalgie. (25 septembre, 1935).

Dans Paris Magazine.

Chairs brûlées. (octobre, 1933).

Dans Arts.

Les Magistrats refuseront sûrement d'être juge et partie. (22 février, 1952).

Marcel Aymé vous présente d'Esparbes. (7 mars, 1952).

Une Tête qui tombe. (10 avril, 1952).

Voulez-vous jouer avec Marcel Aymé? (19 juin, 1952).

Désert vivant. (8 septembre, 1954).

Je veux être pendu comme une sorcière. (15 décembre, 1954).

Il faut donner un théâtre à Jacques Fabbri, comédien de poids. (13 avril, 1955).

L'humeur vagabonde, marque de la vocation d'écrivain. (11 mai, 1955).

Victoire du théâtre sur la Betterave. (18 mai, 1955).

Les Surprises du fantastique. (28 décembre, 1955).

Méfiez-vous des femmes d'artistes. (3 octobre, 1956).

Une Somme de misère et de pureté. (17 octobre, 1956).

Je voudrais dénoncer un scandale. (21 novembre, 1956).

Lettre franche à un jeune français. (6 mars, 1957).

L'Amérique a peur de l'amour...c'est le sujet de ma prochaine pièce. (28 août, 1957).

On nous trompe sur l'amour. (25 septembre, 1957).

Vlaminck est mort heureux mais désespéré du monde. (15 octobre, 1958).

Une pratique déplorable. M (17 décembre, 1958).

J'ai écrit "La Tête des Autres" parce que je ne crois pas en la justice.
(25 mars, 1959).

Marcel Aymé raconte sa vie. (14 décembre, 1960).

Dans l'Intransigeant.

L'auteur passe facilement pour la cinquième roue du carrosse. (7 avril, 1948).

Dans Combat.

La fille du chérif, le roman que je n'écrirai jamais. (18 janvier, 1951).

Dans La Parisienne.

Liberté d'expression. (No. I, Janvier, 1953).

Bonté de la maison. (No. 3, mars, 1953).

Antoine Blondin. (No. 11, novembre, 1953, no. 12, décembre 1953, no. 13, janvier, 1954, no. 14, février, 1954, no. 15, mars, 1954, no. 16, avril, 1954, no. 17, mai, 1954, no. 18, juin, 1954, no. 19, juillet, 1954, no. 20, août-septembre, 1954).

Dans Défense de l'Occident.

Le Libérateur (numéro spécial consacré au "souvenir de Robert Brasillach, no. 21, février, 1955).

Dans Le Crapouillot.

L'Epuration et le délit d'opinion. (no 11, les Pieds dans le Plat")

Un crime. (21 décembre, 1951).

Dans Carrefour

Ce que je pense du théâtre? Ce qu'en pensaient les portefaix du Grand Siècle. (28 avril, 1948).

La Lettre de cachet. (23 février, 1949).

Comment un romancier devient auteur dramatique. (10 octobre, 1951).

La Liberté de l'écrivain est menacée. (26 mars, 1952).

Héloïse. (15 octobre, 1952 et 22 octobre, 1952), nouvelle inédite.

Gardez-vous à gauche? (29 août, 1956).

Dans les Nouvelles Littéraires.

Le Couple. (23 août, 1962).

Livres Consacrés à Marcel Aymé.

Cathelin, Jean. Marcel Aymé, Paris: Nouvelles Editions Debresse, 1958.

Robert, Georges. Marcel Aymé, cet inconnu. Paris: Défense de l'esprit, 1955.

Robert, Georges, et Lioret, André. Marcel Aymé isolite. Paris: Editions de la Revue Indépendante, 1958.

Vandromme, Pol. Marcel Aymé. Paris: Gallimard, 1960.

Livres contenant des souvenirs et des renseignements sur Marcel Aymé.

Brasillach, Robert. Notre avant-guerre. Paris: Plon, 1941. Les Quatre jeudis, Paris: les Sept Couleurs, 1951.

Clouard, Henri. Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours. Tome II. Paris: Albin Michel, 1949.

Haedens, Kléber. Une Histoire de la littérature française. Paris: Gallimard, 1954.

de Boisdeffre, Pierre. Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui. Paris: Le Livre contemporain, 1958.

Jamet, Claude. Images de la littérature. Paris: Sorlot, 1943.

Ganne, Gilbert. Interviews impubliables. Paris: Andér Bonne, 1952.

Bardèche, Maurice. Suzanne et le taudis. Paris: Plon, 1957.

Bodin, Pierre. Présences contemporaines. Tome I, Paris: Nouvelles Editions Debresse, 1955.

Poulet, Robert. Partis pris. Bruxelles: Les Ecrits, 1943.

Boutang, Pierre. Les Abeilles de Delphes, Paris: La Table Ronde, 1952.

Marcel, Claude-Henri. Marcel Aymé ou le Bon Sens paradoxal, dans The French Review, octobre, 1951.

Dufresnoy, Claude. Le milieu paysan dans "La Vouivre". D. E. S. de l'école Normale Supérieure de l'Enseignement Technique, 1958.

Articles sur Marcel Aymé.

- Nixan, Paul. Gustalin. Cesoir 10-12, 1938.
- Maxence, Jean-Pierre. Gustalin. Gringoire, 12 août, 1938.
- Jaloux, Edmond. Le Puits aux Images. Excelsior, 4 mai, 1932.
- Brasillach, Robert. Le Puits aux Images, l'Action française, 8 octobre, 1936.
- _____. Les Contes du chat perché. Action française, 8 octobre, 1936.
- Bost, Pierre. La Jument Verte. l'Europe Nouvelle, 29 juillet, 1933.
- Clouard, Henri. Les Contes du chat perché. Le Jour, 23 décembre, 1935.
- Fernandez, Ramon. Les Contes du chat perché. Marianne, 24 mai, 1939.
- Mac Orlan, Pierre. Le Mouton. Un conte du chat perché. Les Nouveaux temps, 28 décembre, 1940.
- Kemp, Robert. Confort intellectuel. Les Nouvelles Littéraires, 9 juin, 1949.
- Mac Orlan, Pierre. La Belle Image. Les Nouveaux Temps, 14 février, 1941.
- Grenier, Robert. Dans la défense du Confort Intellectuel, M. Lepage rejoint les Staliniens. Carrefour, 29 juin, 1949.
- Billetdoux, François. Marcel Aymé, le voisin. Opéra, 13 juin, 1951.
- _____. Marcel Aymé, l'homme à la tête de bois. Opéra, 19 décembre, 1951.
- Teynier, Jacques. Marcel Aymé, poète de l'insolite et du quotidien. Bulletin de l'Institut Français en Espagne, mars-juin, 1958.
- Nimier, Roger. Vogue la Galère a subi l'influence de Baudelaire. Opéra, 19 décembre, 1951.
- _____. Une forte tête. (un pastiche de Marcel Aymé), La Parisienne, décembre, 1953.
- _____. Marcel Aymé, rat des champs. Livres de France, octobre, 1958.
- Cathelin, Jean. Marcel Aymé, le patron. Arts, 30 septembre, 1959.
- Jamet, Dominique. Marcel, le bien Aymé et autres. Arts, 3 mars, 1959.
- Mégret, Christian. Silences et propos de Marcel Aymé auteur de "Patron", comédie musicale. Carrefour: 19 août, 1959.
- Nels, Jacques. Voici comment Marcel Aymé a remodelé "La Tête des autres". Les Nouvelles littéraires, 19 mars, 1959.

- Brissaud, André. Marcel Aymé passé au peigne fin de la critique dite de droite. Carrefour, 28 décembre, 1960.
- Mignon, Paul-Louis. Le théâtre de A à Z: Marcel Aymé. L'avant-scène, 1er septembre, 1959.
- Nimier, Roger. Lettre ouverte à Marcel Aymé, l'amour en 1960: un sentiment sans majuscules. Arts, 26 octobre, 1960.
- Perrin, Michel. Comment naît une pièce. Les Nouvelles Littéraires, 14 avril, 1960.
- Poulet, Robert. Aymé et...les derniers poètes. Rivarol, 10 novembre, 1960.
- Vandromme, Pol. Marcel Aymé. Les Nouvelles Littéraires, 30 août, 1962.
- Henriot, Emile. Les Tiroirs de l'inconnu de Marcel Aymé. Le Monde, décembre, 1960.
- Lemarchand, Jacques. Louisiane de Marcel Aymé. Le Figaro Littéraire, 30 septembre, 1961.
- _____. Les Maxibules de Marcel Aymé aux bouffes parisiens. Le Figaro littéraire. 9 décembre, 1961.
- Lutgen, Odette. Marcel Aymé. Le Figaro littéraire, 9 décembre, 1961.
- Marcabru, Pierre. Louisiane de Marcel Aymé, une catastrophe. Arts, 30 octobre, 1961.
- Verdot, Guy. Les Maxibules? Une histoire d'amour de Marcel Aymé? Le Figaro Littéraire, 25 novembre, 1961.
- _____. Marcel Aymé et la censure. Le Figaro Littéraire, 31 octobre, 1959.
- Thiébaud, Marcel. En lisant Marcel Aymé. La revue de Paris, décembre, 1960.
- Vandromme, Pol. Marcel Aymé, rat franciscain. Ecrits de Paris, novembre, 1960.
- Scriabine, Hélène. Les Faux Dieux, essai sur l'amour, Michel Zotschenine et Marcel Aymé. Mercure de France, 1963.
- Tillier, Maurice. "je n'en croyais pas mes oreilles, Marcel Aymé parlait", Le Figaro littéraire, 38 septembre, 1963.
- Fernandez, Ramon. En relisant Marcel Aymé. N.R.F., 1er avril, 1941.
- Simon, Michel. Le Boeuf clandestin, par Marcel Aymé. N.R.F. 1er janvier, 1940.

- Billy, André. Rentré littéraire de Marcel Aymé. Le Figaro, 16 novembre, 1960.
- Guth, Paul. Quatre portraits de Marcel Aymé, le Saint François de l'âge de pierre. Les oeuvres libres, novembre, 1962.
- Lafon, Francis. Explication d'un texte de Marcel Aymé. Le Français dans le monde, janvier, février, 1965.
- Vandel, Jacqueline. Marcel Aymé ne veut pas être un "auteur classique". Le Figaro Littéraire, 3 juin, 1965.
- Audouard, Yvan. "La Convention Belzébir", la morale fiction. Le Canard Enchaîné, 26 octobre, 1966.
- Dumur, Guy. "La Convention Belzébir", le confort dans le crime. Le Nouvel Observateur, 2 novembre, 1966.
- _____. Nouveau directeur de "l'Athénée", René Dupuy crée une pièce de Marcel Aymé: "La Convention Belzébir". Le Monde, 26 octobre, 1966. propos recueillis par Nicole Zand.
- Delpech, B. Poirot. La Convention Belzébir. Le Nouvel observateur, 2 novembre, 1966.
- Bost, Pierre. Un écrivain inépuisable. Le Figaro Littéraire. 23 octobre, 1967.
- Casamayor. Marcel Aymé (sic), le bon voisin esprit. décembre, 1967.
- Marcel, Gabriel. "La Convention Belzébir" vaut le détour. Les Nouvelles Littéraires, 8 novembre, 1966.
- Charrière, Christian. Un grand classique égaré combat. 16 octobre, 1967.
- _____. La Mort de Marcel Aymé. L'express 23 octobre, 1967.
- Delpech, B. Poirot. Après la mort de Marcel Aymé, l'auteur de Clérambard. Le monde hebdomadaire, 19 octobre, 1967.
- Simon, Pierre-Henri. Marcel Aymé. Le Monde Hebdomadaire, 12 octobre, 1967.
- Vandromme, Pol. Les imprudences de Marcel Aymé. Les Nouvelles Littéraires. 19 octobre, 1967.
- Blondin, Antoine. "Marcel est au jardin". N. R. F., décembre, 1967.
- Brissaud, André. Un des plus grands écrivains français, Marcel Aymé. Carrefour, 18 octobre, 1967.
- Portal, Jacques. A la vie, a la mort, écrits de Paris, février, 1967.
- Poulet, Robert. Marcel Aymé n'est plus. Rivarol, 19 octobre, 1967.

- Rebatet, Lucien. Il est vivant parmi nous. Rivarol, 26 octobre, 1967.
- _____. Marcel Aymé. Le Spectacle du Monde, novembre, 1967.
- Rolin, Gabrielle. Un conteur entre deux mondes. Le Monde, 17 octobre, 1967.
- Simon, Pierre-Henri. Marcel Aymé. Le Monde, 17 octobre, 1967.
- Valmont, Jacques. Avec Marcel Aymé, disparaît un des plus grands écrivains de notre temps. Aspects de la France, 19 octobre, 1967.
- Clavel, Armand. Marcel Aymé, franc-comtois de Paris. Cahiers littéraires de l'ORTF, 4 mai, 1968.
- Fayard, Jean. Mort de Marcel Aymé, la nécessité du merveilleux. Le Figaro, octobre, 1967.
- La Vacquerie, J. Marcel Aymé, l'enchanteur taciturne. Paris-Match, 28 octobre, 1967.
- Perret, Jacques. Marcel Aymé. Aspects de la France, 2 novembre, 1967.
- Piatier, Jacqueline. Du Jura à Montmartre. Le Monde, 17 octobre, 1967.